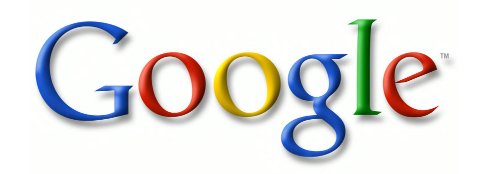
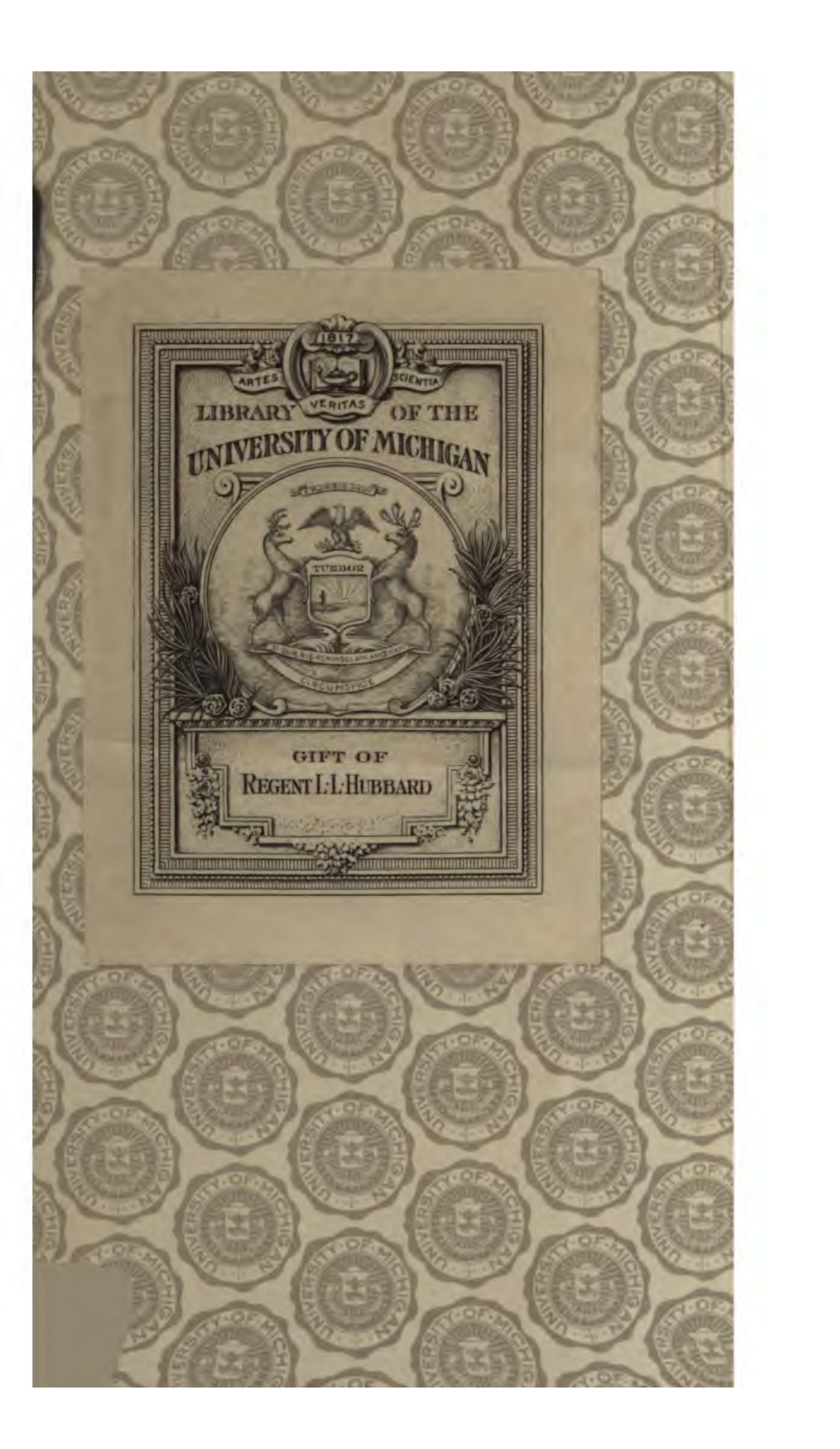



A 401471


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
GIFT OF
REGENT L. L. HUBBARD


UNIVERSITY OF MICHIGAN

Montlezun, baron de.

VOYAGE

FAIT DANS LES ANNÉES 1816 ET 1817,

DE NEW-YORCK

A LA NOUVELLE-ORLÉANS,

ET DE L'ORÉNOQUE AU MISSISSIPI,

PAR

LES PETITES ET LES GRANDES-ANTILLES,

Contenant des détails absolument nouveaux sur ces contrées; des portraits de personnages influant dans les Etats-Unis, et des anecdotes sur les réfugiés qui y sont établis;

PAR L'AUTEUR DES SOUVENIRS DES ANTILLES.

TOME PREMIER.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
RUE SAINT-MARC, N° 20.

1818.

VOYAGE

DE NEW-YORK

A LA NOUVELLE-ORLEANS,

ET DE L'ORÉNOQUE AU MISSISSIPI.

Le mardi 27 août 1816.

A SEPT heures et demie du matin nous entrons dans la baie de Chésapeak.

Nous côtoyons la rive méridionale; elle est plate et peu élevée; les bois de pins qui la couronnent à moitié de sa hauteur, laissent à découvert leur base de sable blanc. Le cap Charles, au nord, n'est indiqué que par des groupes d'arbres presque au niveau de la mer.

A onze heures nous passons près la tour de Old-Point, et nous découvrons la petite

ville de Hampton, dont la population n'est pas de 500 ames. Elle est située sur une petite baie entre James-River et Yorck-River. L'intervalle entre les deux côtes est ici de moins de trois milles. Il est question d'y construire deux forts, dont les feux se croiseraient, pour la protection du commerce en temps de guerre.

A midi nous passons près l'entrée de la rivière de James, et nous prenons au sud vers Norfolck.

Le paysage présente sans cesse la même perspective; pays plat, sables couronnés de forêts.

A quatre heures nous avons jeté l'ancre devant Norfolck, laissant à droite la petite ville de Portsmouth, située en face.

Mercredi, 28 août 1816; Norfolck (Virginie).

Je suis descendu hier en ville vers les cinq heures. Norfolck m'a paru triste et d'une faible population. Qui voit une ville des États-Unis, les voit toutes en quelque sorte.

Maisons de briques, rues alignées, trottoirs, bouquets de peupliers dispersés çà et là; force boutiques du petit genre; point d'équipages, un corps de société sans tête, mélangé de huaille noire; un salmigondi d'étrangers de tous pays, de toutes les religions, mais d'opinion généralement démocratique, dans la plus vaste étendue de ce terme; tout cela, joint à une suffisance prononcée, à une ignorance crasse, à une avidité illimitée, à une inextinguible soif de l'or, à un amour propre très-comique, à une moralité plus qu'équivoque, le tout sous les ailes noires de la superstition la plus aveugle et la plus intolérante qui ait jamais dégradé l'espèce humaine; voilà, en peu de mots, le tableau de la société aux Etats-Unis.

Jeudi 29 *août* 1816. *Norfolck* (*Virginie*).

Le commerce est en stagnation ici, et en général dans toute l'étendue des États-Unis; les marchands ne vendent que très-peu; les armateurs perdent sur leurs entreprises; les propriétaires de terres sont aujourd'hui les

seuls qui ne soient point en souffrance. Les Français, en général, sont assez mal vus, d'après le dire de ceux qui habitent le pays depuis long-temps. Ces inconvéniens, joints à la dureté d'un long hiver, aux dépenses qu'il entraîne, aux difficultés qui résultent d'un papier-monnaie que chacun peut émettre à volonté, et qu'on refuse de même; au peu d'agrémens de la vie qu'on mène en Amérique, à ce cliquetis d'opinions politiques et religieuses qui assourdit les oreilles de tout étranger de sang froid, et un peu au fait des circonstances européennes; l'intolérance résultante de cette armée de sectes qui s'entre-maudissent réciproquement, tristes représentans de ces nuages épais qui assombrissent l'horizon aux jours même où la lumière des cieux a brillé du plus pompeux éclat; toute cette masse de désagrémens forme un immense poids, que les prétendus avantages de la liberté américaine sont loin d'équivaloir. J'en ai déjà parlé au sujet de Philadelphie, de la secte des méthodistes; il paraît qu'elle domine à Norfolck; jusqu'ici je n'avais vu que dans un célèbre ro-

man moderne ce mélange de la Bible et de l'Arétin. La religion et la débauche sont les extrémités d'une ligne droite, dont la première, non contente d'élever sa tête à la hauteur des régions éthérées, ses rivales en pureté, aspire noblement aux demeures divines, dont le firmament, en tout l'éclat de ses innombrables soleils, n'est encore que la ténébreuse profondeur. Cette ligne droite, une fois courbée par l'ignorance et la superstition, ces extrêmes si opposés, sont rapprochés l'un vers l'autre, et l'immoralité emploie ses coupables efforts à former le sacrilége lien dont l'homme veut unir ce que le créateur a séparé par l'immensité de l'espace.

Je détourne mes regards de ces *camp-meetings*, dernière dégradation de l'espèce humaine délirante, et je ne souillerai point mes pinceaux des couleurs propres à la peinture de ces indécens tableaux!

Samedi 31 *août* 1816. *Norfolck* (*Virginie*).

Qu'il est difficile pour les hommes habitués à la vie des grandes capitales et aux

raffinemens des peuples d'une date antique de se faire aux mœurs demi-barbares des sociétés nouvellement fondées, au manque de toutes les choses agréables et commodes, à l'excentricité, aux écarts bizarres de certains usages, à ce mi-poli, à cette croûte qui paraît plus épaisse encore et plus dégoûtante, rapprochée de quelques points brillans dus à l'imitation des nations éclairées, aux bienfaits de cette masse de lumières, fruit heureux d'une longue série de siècles ! on se croirait, en un même jour, aux âges renommés de Louis XIV et de Léon X, et aux époques ténébreuses qui succédèrent à l'invasion de l'empire romain par les barbares. C'est ainsi que le climat voit naître, en vingt-quatre heures, et les feux de la zone torride, et les frimas du cercle polaire !

On ne se doute point ici de ce que c'est qu'un logement commode pour un voyageur, et une table servie convenablement.

Le dîner dure à peu près dix minutes; on n'y souffle pas un mot. Du jambon de mauvaise mine et des grains de maïs bouillis,

sont les mets délicats, et l'on a pour boisson de l'eau coupée d'eau-de-vie.

En un moment, les convives ont fini. Chacun se lève et dégringole les escaliers quatre à quatre, comme si le feu était à la maison, laissant l'étranger seul et fort surpris de ce genre antigastronomique.

En société, les femmes font peu de frais d'esprit. Au retour d'une assemblée, l'on dit de telle personne dont on veut faire l'éloge : *Madame s'est comportée à merveille ; elle n'a pas ouvert la bouche !* L'éducation des demoiselles consiste à leur inculquer un orgueil plus que ridicule. En rentrant sous le tôit paternel, le mépris qu'elles manifestent envers leurs parens, est la punition la mieux appropriée pour ceux qui, dans leur stupide indulgence, souscrivirent à un écart si révoltant.

Les jeunes gens des meilleures familles ne reçoivent qu'une éducation extrêmement imparfaite; ceux d'une classe inférieure, destinés à l'apprentissage, bientôt sourds à la voix de leurs guides et aux remontrances paternelles, se plongent dans

les excès, et recueillent, pour fruits de leur inconduite, l'ignorance, les mauvaises manières, le ridicule, et tous les vices que des hommes grossièrement immoraux peuvent inoculer à une jeunesse arrogante et sans frein.

Dans ce pays plus qu'en aucun autre, l'estime se mesure sur la fortune. Le talent est foulé aux pieds. Combien vaut cet homme? dit-on : *How much is he worth?* Peu de chose; il est méprisé.—Cent mille gourdes! les genoux fléchissent, l'encens fume, et le marchand, ci-devant banqueroutier, va jouir des honneurs divins!.....*Sic itur ad astra!*

Lundi 2 septembre 1816. Trajet de Norfolck à Baltimore.

A dix heures, embarqué sur le packet l'*Armstead*, capitaine Fergusson, allant à Baltimore. C'est un fort beau bateau avec une chambre spacieuse, dont l'arrière-partie destinée aux dames contient six cabanes avec des lits; sa partie plus avancée en contient douze, distribuées deux par deux, in-

férieur et supérieur. Ces derniers sont palpables ; il ne faut pas compter sur ceux des cabanes basses.

Le packet descend la rivière, entre dans la baie de Chésapeak, et remonte à Baltimore où il arrive ordinairement le lendemain; mais il peut être retardé trois ou quatre jours en cas de vents contraires.— A midi, le packet met à la voile; un coup de canon annonce le départ.

Norfolck est situé à l'entrée de la rivière d'Élisabeth, en un point resserré. Cette entrée est défendue par deux forts, dont l'un, en terre, a des batteries à barbette, et paraît en bon état; il est situé à gauche en sortant de Norfolck : l'autre est sur la rive opposée; il est bâti en briques, et m'a paru de moindre force que le premier, quoique monté d'un assez grand nombre de canons. Tous deux sont sur terrain, presque de niveau avec la rivière.

Après avoir passé le fort de droite, en allant de Norfolck vers le nord, la rivière s'élargit successivement jusqu'à ce qu'on arrive dans les eaux de Chésapeak.

Norfolck n'est encore qu'une petite ville où il n'y a qu'une rue de quelque apparence. Elle est environnée de terrains marécageux, dont une partie se dessèche à mesure qu'on oppose des obstacles à l'invasion des marées. Ces terrains, en cloaques fangeux, doivent exhaler des vapeurs malsaines, et, de plus, ils sont très-désagréables à la vue.

La population de Norfolck est d'environ neuf à dix mille ames. Le commerce qui y fleurissait il y a quelques années, y est infiniment diminué, et le papier-monnaie, véritable peste qui ravage les États-Unis, ajoute encore aux inconvéniens de cette stagnation.

Les bords de la baie de Chésapeak n'ont rien de curieux; sables et bois, c'est tout ce qu'on y peut voir.

A trois heures, on sert à dîner sur le packet; la table est servie passablement. Pour boisson (suivant les nobles us), de l'eau-de-vie et de l'eau.

A quatre heures nous sommes en pleine baie, voyant à peine la terre d'un seul côté.

Le temps est superbe et le vent excellent; nous filons huit nœuds.

Mardi 3 septembre 1816. *Trajet de Norfolck à Baltimore.*

Nous avons joui toute la matinée d'un temps magnifique. Bon vent, quoique faible; navigation agréable, pas la moindre agitation sur le vaisseau.

A neuf heures nous voyions terre des deux côtés; à gauche, à distance de trois milles, est Annapolis, capitale des Maryland; avantage qu'elle doit à sa position centrale. C'est, du reste, une ville insignifiante. Son commerce est fort peu étendu, et sa population très-faible.

Suite du mardi 3 septembre 1816. *Trajet de Norfolck à Baltimore.*

Vers midi, le calme nous a surpris; à quatre heures, l'orage ayant ramené le vent, nous sommes entrés dans la rivière de Baltimore.

A cinq heures, nous avons dépassé North-Point. C'est près de là que les Anglais débarquèrent leurs troupes en 1814 : le général Ross qui les commandait, fut tué en marchant vers la ville. Le rembarquement des forces britanniques eut lieu peu après.

A six heures, nous passons devant le fort Mac-Henry, d'où nous découvrons la partie de Baltimore, nommée *Fell's-Point.*

A l'opposé du fort Mac-Henry, est une pointe très-rapprochée. Un second fort y eût été très-convenablement assis ; il eût rendu le passage impossible aux vaisseaux de guerre. Je ne puis concevoir comment on a pu négliger cet avantage, particulièrement depuis la dernière attaque. La distance est à peine de trois cents toises.

A huit heures du soir, nous jetons l'ancre devant Baltimore après trente-deux heures de navigation.

Prix du passage : douze gourdes. Il doit être payé en *notes* de Baltimore. Le capitaine refuse tout autre papier. Il est impossible de dire à quel point le voyageur est vexé et dupé par cette peste nationale. Mirabeau

avait raison lorsqu'il proclamait cette vérité à l'assemblée constituante :

Le papier-monnaie est un impôt mis sur le peuple, le sabre à la main.

La triste fin des assignats l'a cruellement prouvé.

Mercredi 4 septembre 1816. *Baltimore (Maryland).*

Baltimore passe pour la troisième ville des États-Unis; toutefois Boston prétend au même rang, et peut-être aussi Charleston.

La partie dite Fell's-Point, autrefois séparée de Baltimore, y est aujourd'hui réunie, et en forme l'extrémité orientale. C'est devant Fell's-Point que s'arrêtent les vaisseaux, et qu'ils déposent les cargaisons; de là elles sont transportées à leurs destinations. Il y a trois brasses d'eau en cet endroit.

Baltimore, proprement dit, est situé à l'ouest de Fell's-Point. C'est une cité considérable; les rues sont tirées au cordeau, et ornées de trottoirs fort commodes.

Néanmoins les maisons, toutes bâties en

briques, y sont d'un aspect qui ne plaît point à la vue. On n'en voit pas une qui annonce quelque connaissance de l'architecture, ni le moindre goût de cet art si célèbre chez les anciens, et porté par eux à une si haute perfection.

Le commerce et la navigation occupent trop exclusivement les Américains; ils sont trop nouvellement formés en corps de nation, et les grandes fortunes y datent d'une époque trop récente pour qu'il en soit autrement.

La population de Baltimore est d'environ quarante-cinq mille ames. On trouve des fiacres en différens endroits de la ville. Le prix des courses n'est point fixé; c'est ordinairement une demi-gourde.

On s'occupe avec un zèle soutenu des moyens de perfectionner les *steam-boats*.

J'en ai vu plusieurs de construction nouvelle, extrêmement beaux. Ils ont le double avantage d'être mâtés, et conséquemment d'ajouter la force du vent au pouvoir de la vapeur; et de plus leurs roues se trouvant dans l'intérieur, ne sont plus, comme dans

les premiers construits, exposées aux assauts des vagues, en naviguant dans les baies où la mer est souvent très-dure.

Je suis allé voir cet après-midi le muséum de Rembrandt-Peak; il ne vaut pas celui de Philadelphie, qui, au Mammouth près, est peu de chose.

Le muséum de Baltimore a aussi son Mammouth; mais il est à moitié factice.

Je suis fortement convaincu que les défenses de ces squelettes sont placées à rebours; elles n'eussent été d'aucune utilité pour l'animal, suivant la manière que MM. Peale ont jugé à propos de les lui faire porter; elles seraient même très-embarrassantes pour lui, et un très-grand empêchement pour prendre sa nourriture; mais on a craint trop de ressemblance avec l'éléphant, et l'on a commis ce contre-sens.

Le muséum de Rembrandt-Peak contient quelques copies très-médiocres, et une douzaine de portraits de généraux, ou commodores américains.

Dans deux autres salles on voit des oiseaux, des poissons, des coquilles, des sols

de France, un bouton d'habit du même pays, quelques bustes, et des sabots sauvages; divers objets de la Chine, entre autres des cartes beaucoup plus petites que les n. tres, mais d'un dessin qui ne laisse pas que d'avoir un certain rapport avec elles.

Jeudi 5 *septembre* 1816. *Baltimore* (*Maryland*).

J'allais hier visiter Howard-Park, demeure du colonel Howard. C'est une résidence très-agréable, entourée de bois et de gazons. J'y fus très-bien accueilli par le colonel, mon ancien compagnon d'armes.

Cette partie des environs de la ville est parsemée de jolies maisons de campagne, habitées par des familles dans l'aisance.

Tel terrain dans Baltimore, ou à portée, qui fût vendu, il y a vingt ans, cinq cents gourdes, en vaut à présent cinquante mille.

Cependant ce n'est encore qu'une cité naissante; il n'y a que deux belles rues, Baltimore-street et Charles-street. La première est plus considérable; c'est là que sont les

principales boutiques : la deuxième est habitée par des personnes qui ont fait fortune, et sans néanmoins renoncer au commerce, quoiqu'elles pussent vivre dans une très-grande aisance avec ce qu'elles possèdent ; mais le mouvement est donné, l'habitude prise, l'amour du gain inoculé ; impossible à elles de s'occuper d'autre chose que d'affaires mercantiles, de spéculations, etc., et de perdre de vue les douces perspectives d'un lucre attrayant.

Les villes de commerce offrent peu d'aliment à la curiosité ; elles sont d'ordinaire le tombeau des talens et des lettres. On y voit peu de monumens des arts. Il n'y a rien ici dans ce genre ; la salle de comedie, bâtie en briques, sans le moindre ornement d'architecture, est extrêmement petite, et n'a que deux rangs de loges ; la forme intérieure est semi-circulaire.

La maison de justice est pareillement en briques, avec des pilastres à l'extérieur. Le centre est occupé par une coupole, d'où l'on domine la ville et ses environs.

Les temples n'ont rien de remarquable.

On voit sur une hauteur, au nord de la ville, les fondemens de pierres d'une église catholique romaine; les murs sont élevés de quinze pieds. La construction en est suspendue depuis plusieurs années.

On achève en ce moment un temple protestant, dont l'intérieur est un carré, avec galeries à balustrades, soutenues par des colonnes d'ordre corinthien. La façade est de mauvais goût; point d'entrée principale. Les colonnes doriques, assemblées deux à deux, sont d'un effet très-désagréable, jointes à la base, et séparées à la partie supérieure.

La prison et la maison de pénitence, situées hors la ville, font voir de loin leurs masses de briques à trois étages.

Le local des bains est illuminé deux fois par semaine. L'enclos contient un très-petit jardin, dont le milieu est occupé par une salle de concert. En dehors et dans l'entrée du jardin, on a formé des cabinets, séparés par des demi-cloisons. C'est là qu'on y sert les rafraîchissemens.

L'entrée est d'une demi-gourde. Les

femmes galantes n'y sont point reçues, *dit-on!*

Vendredi 6 *septembre* 1816. *Baltimore* (*Maryland*).

Le temps est triste et pluvieux; le ciel sombre et couvert comme en Europe, au mois de novembre. Vers la fin d'août, le froid s'est fait sentir vivement; nous sommes arrivés à Norfolck assez à temps pour l'éprouver. Baltimore est néanmoins par 39° 30′ de latitude.

Cette ville ne paraît point aussi peuplée qu'on le prétend. On ne rencontre du monde que dans la principale rue; le reste de la ville est complétement désert. Si l'on voit passer quelques personnes le soir, ce sont des familles de quakers allant au temple, ou rentrant dans leurs demeures.

Les étrangers sont fort embarrassés de leurs personnes, le théâtre n'étant point encore ouvert. Les recommandations ici ne mènent à rien. Les voyageurs inondent le rez-de-chaussée de l'hôtel Gudsby, où je

suis logé; on est heureux d'avoir parmi eux quelques connaissances. Sans cela, on n'aurait que la ressource de voir fumer, ou de considérer les allans et venans. On a une peine infinie à se procurer un logement où l'on soit seul. Les chambres ne contiennent pas moins de quatre ou cinq lits; deux chaises et un miroir en forment tout l'ameublement. Néanmoins cet hôtel est le premier de Baltimore: la table est de soixante couverts; elle est constamment complette. Le prix est de deux gourdes par jour.

On prépare ici une expédition pour le Mexique. Elle est destinée contre les Espagnols royalistes. Les vaisseaux doivent porter le pavillon des patriotes. Le gouvernement américain ne l'avoue point ouvertement, il se compromettrait et s'exposerait à une guerre prochaine; mais il tolère et encourage secrètement ces procédés hostiles et révolutionnaires. Les États-Unis sont le grand dépôt du virus démocratique; le vaste espace des mers est insuffisant contre ses atteintes pestiférées.

Cette noble expédition où sont aggrégés

tous les mauvais sujets que l'on peut séduire, tant parmi les Américains que dans le grand nombre d'étrangers qui fourmillent dans les États-Unis, doit se rendre aux *Cayes* pour fraterniser avec les gens de couleur, et solliciter leur puissant secours contre les ennemis de la liberté, et pour faire triompher la plus vile canaille que la terre ait enfantée depuis sa création !

Heureusement que ces efforts seront réprimés, comme les premiers l'ont été, par la bravoure et le dévouement des royalistes espagnols. Ainsi, lorsque les ouragans dévastateurs et les nuages ténébreux ligués ensemble assombrissent un moment les climats du soleil, le dieu de la nature, triomphalement porté sur son char de feu ; poursuit avec dédain sa noble carrière aérienne, certain de sa victoire, et de briller d'un nouvel éclat après la dispersion de ces ombres impuissantes qu'un seul de ses rayons immortels a précipitées dans les noires demeures. L'horizon recouvre alors sa pureté primitive ; et les humains, saisis d'admiration, se prosternent devant celui qui repré-

sente à leurs yeux le souverain maître de l'univers!

Dimanche 8 *septembre* 1816. *Baltimore (Maryland).*

L'ennui, demi-voilé par des nuages sans couleur, plane sur les contrées américaines. Le dimanche est aussi son jour de repos: c'est alors qu'il s'abat sur les cités, et qu'il porte de toute sa pesanteur sur les faîtes des temples, tandis que ses ailes immenses assombrissent les campagnes, et leur dérobent l'inappréciable clarté des cieux. Le silence le précède, la tristesse l'accompagne, et bientôt le monstre qu'il traîne à sa suite (le fanatisme) fait entendre sa voix glapissante, et se roule en tout sens dans les niaiseries scolastiques et dans un abyme de puériles abstractions, armé du poignard de l'intolérance et pour jamais privé de la lumière du firmament.

Les prétendus réformateurs de la religion se sont voués au ridicule, en osant, dans leur orgueil, toucher à l'édifice qu'une longue série de siècles avait consacré, et que la sa-

gesse de leurs ancêtres avait tenu dans la plus profonde vénération.

Une institution divine s'est dénaturée totalement : émanée de l'esprit, elle naquit spirituelle ; mal conçue par des êtres matériels, elle reçut les formes de la matière. Le principal devint secondaire, et l'accessoire fut considéré comme le principal.

A peine garda-t-on la mémoire de ces nobles élémens, implantés dans le cœur humain :

Cœli enarrant gloriam Dei !
Alteri ne feceris quod tibi fieri non vis !
etc., etc., etc.

Il ne fut plus question que de savoir si le corps et le sang de Jésus-Christ étaient véritablement dans l'hostie après la consécration sacerdotale ;

Si le baptême était indispensable pour le salut, ou si l'on pouvait être sauvé sans les eaux du baptême ;

Si le Saint-Esprit procédait du Père et du Fils ;

Si la confession auriculaire était d'établissement divin ;

Si les prêtres devaient vivre dans le célibat, ou s'ils seraient admis au sacrement de mariage;

S'il était convenable d'exposer à la vénération des fidèles les images des saints, ou si cette coutume s'assimilait à une sorte d'idolâtrie;

Si l'homme avait reçu le pouvoir d'absoudre les péchés, ou s'il l'avait usurpé;

Si le pape était infaillible, ou si l'église pouvait appeler de ses décisions;

S'il y avait un paradis, un purgatoire et un enfer, ou s'ils étaient d'invention humaine;

En quelle partie du corps était placée cette parcelle divine dénommée l'ame, ou dans le cœur ou dans le cervelet? etc., etc., etc.

Au lieu de suivre l'esprit de la religion et les sentimens de morale gravés dans les cœurs, on ne vit que l'enveloppe matérielle dont il avait nécessairement fallu revêtir l'ouvrage divin pour le rendre palpable à des êtres matériels. On s'acharna sur la lettre. Les presses gémirent sous le poids des thèses *galimatiales*; les chaires furent dressées

contre les chaires. Des combattans s'élancèrent dans l'arêne ; le sang coula par flots sur le prétendu théâtre de la lumière ; et, malgré les conflits de plusieurs âges, on voit encore sur le champ de bataille, en uniforme ténébreux, les quakers, les méthodistes, les presbytériens, les anabaptistes, les anglicans, les épiscopiliens, les calvinistes, les luthériens, les protestans, les dissidens, les hernutes et les mixtes innombrables, tout près de s'entre-égorger de nouveau dans le sein des plus épaisses ombres.

Mardi 10 *septembre* 1816. *Voyage de Baltimore à Washington-City.*

A six heures du matin je suis parti de Baltimore dans un *stage* (voiture publique), allant à Washington-City.

L'hôtel de Gadsby à Baltimore est peu commode pour les étrangers voyageurs. On a une peine infinie à se procurer une chambre où l'on soit seul. L'ordinaire y est très-médiocre, et l'eau de fort mauvaise qualité. On n'a, pour la corriger, que de l'eau-de-vie ou du

wisky. Soixante personnes sont à la même table; il faut aller le galop; le dîner dure environ treize minutes, après quoi les trois-quarts des convives n'ont que la ressource de fumer; les autres ne savent que devenir. Prix deux gourdes par jour, logé seul.

Nous sommes partis par un temps affreux. La route de Baltimore à Washington est fort mauvaise, on est grandement et fréquemment exposé à verser. Cette route ne vaut même pas les chemins de traverse en Europe. Le pays que l'on parcourt n'a rien d'intéressant; il est presque totalement couvert de forêts. Dans les intervalles où le bois est abattu, le terrain est si mauvais, qu'il n'y a point de culture : à peine, de distance en distance, voit-on quelques petits champs de maïs ou de tabac. Point de maisons, point d'habitans à portée. On se trouverait fort en peine s'il arrivait un accident.

Les voitures publiques sont telles, qu'il semble qu'on se soit proposé de les rendre les plus incommodes et les plus détestables qu'il fût possible d'imaginer.

Il y pleut par le sommet, par l'arrière,

par le devant et par les côtés; trois bancs, à deux pieds les uns des autres, séparent les siéges des patiens. Les effets se mettent dans la voiture, de sorte que les voyageurs sont dans une position insoutenable, les genoux à hauteur de la tête, et en danger de se casser les jambes par la dureté des secousses dans ces misérables carrioles.

A neuf milles en deçà de Washington, nous avons passé à Blandenburg, célèbre par l'engagement qui y eut lieu le 14 août 1814, entre les Anglais, sous le général Ross, et les Américains.

Il n'y eut pas la moindre résistance de la part de ces derniers; ils lâchèrent pied immédiatement, malgré tout l'avantage des localités environnantes, offrant des hauteurs d'où l'on aurait pu mitrailler les ennemis, et des lisières de bois qui n'eussent pas permis de déloger des troupes les plus ordinaires.

Il est vrai que les Américains avaient presque tous leurs régimens de ligne au Canada; une imprévoyance funeste avait fait laisser leur capitale sans défense.

En arrivant à Washington, nous avons vu deux vastes édifices d'architecture pareille, et ornés de pilastres. Ils étaient destinés aux séances de la chambre des députés et à celles du sénat. Ils furent incendiés par les Anglais; on travaille à les réparer.

La cité de Washington n'est encore que sur du papier; on n'y voit, en ce moment, qu'une centaine de mauvaises baraques, la plupart en bois.

A trois heures nous sommes arrivés à George-Town, à deux milles de Washington. C'est une petite ville, qui, dans quelques années, ne fera qu'un avec la capitale naissante. Nous sommes descendus chez M. ***, à l'enseigne de la *reine Indienne*; on y est logé passablement pour une auberge des États-Unis.

Mercredi 11 *septembre* 1816. *Washington-City.*

Le temps de pluie que nous eûmes hier dure encore aujourd'hui; un ciel brumeux doit nécessairement attrister ceux qui ont

récemment quitté l'azur de la zone équatoriale et les brillantes couleurs dont elle est diaprée. Ce coup d'œil d'une terre à demi-noyée, bourbeuse, ensablée, et enveloppée de vapeurs humides, est plus sombre encore, et inspire plus de mélancolie dans une contrée nouvelle, couverte de forêts, dont la population est clair-semée, où tout est obstacle, incommodité, désagrément et danger, sans que la fortune même suffise pour s'y soustraire et s'en mettre à l'abri.

Le plan de Washington-City m'a semblé fort beau. La localité en est parfaitement choisie. Le terrain qu'elle occupera est un vaste plateau dominé par une légère éminence, où le capitole est situé. Les eaux du Potomack le bornent d'une part, et d'autre part il confine à une petite rivière nommée *Eustern-Branch.* On a commencé un canal qui traversera l'emplacement de la ville.

Cet emplacement forme partie de ce qu'on appelle district de Colombia; il est immédiatement sous la direction du congrès. Sans former d'état particulier, il ne fait

partie d'aucun autre état de la confédération américaine (1).

On sait que les Anglais brûlèrent, il y a deux ans, les monumens publics de Washington. Le capitole tenait parmi eux le premier rang; il est composé de deux édifices séparés, de forme carrée et d'architecture pareille, des pilastres en sont l'unique ornement à l'extérieur. On travaille en ce moment aux réparations; l'intérieur est totalement consumé.

Le capitole termine en fausse équerre une vaste avenue, dont l'extrémité opposée aboutit à la résidence du président des États-Unis. Cet édifice fut incendié en même temps que le capitole. On est occupé à le reconstruire.

La trésorerie est rebâtie d'après l'ancien plan. Elle est en briques, de même que le bureau de la guerre; rien de remarquable ni dans l'un ni dans l'autre.

(1) La ville d'Alexandria, située à huit milles de Washington, sur la rive droite du Potomack, est comprise dans Colombia.

La bibliothèque fut aussi la proie des flammes, cependant on a sauvé une partie des livres.

Les chantiers de la marine ont été détruits par les Américains, dans la crainte que les Anglais ne profitassent des nombreux approvisionnemens qui y étaient en dépôt. Les canons qui s'y trouvaient furent encloués par les vainqueurs.

Je viens de voir la fonderie de George-Town. Elle est sur le bord du Potomack, à un mille à l'ouest de la ville.

J'y ai vu fondre un canon de vingt-quatre. Le fer en fusion va remplir un moule composé de deux parties en fer, revêtues en dedans d'une enveloppe de sable consolidé en forme de terre glaise. Ce moule est placé verticalement. Dès qu'il est plein, l'on arrête; dès le lendemain la pièce est retirée, elle conserve sa chaleur pendant trois jours.

Les pièces de vingt-quatre que l'on coule ici sont en fer américain; elles pèsent près de cinq mille, et coûtent deux cent cinquante gourdes. On en fait une par jour. Elles sont forées par le moyen d'un fer tranchant, mis

en rotation à l'aide de rouage en fer que l'eau fait agir. Il faut quatre jours pour achever ce travail.

Les premières fonderies établies en Amérique datent de 1800. Il y en a à Boston, à New-York, à Baltimore, à Richmond, ou dans le voisinage de ces villes.

Jeudi 12 *septembre* 1816. *George-Town ; Washington-City.*

Ce matin, je suis allé voir le chantier de Washington. Il est situé sur la rivière nommée *Castern-Branch*, à l'endroit où elle se jette dans le Potomack.

On y voit de toutes parts les traces de l'incendie de 1814. Il y avait alors sur les chantiers une frégate et un sloop de guerre entièrement achevés. On voit encore les débris de ce dernier.

Un vaisseau de 74 est maintenant en construction; il est commencé depuis mai dernier. La quille a cent quatre-vingt-deux pieds de longueur.

Les bords de Castern-Branch opposés au

chantier, sont un peu élevés et formés en talus. Le coteau présente une variété d'objets agréables à la vue, d'heureux sites, des maisons de campagne environnées de bois, des champs, des prairies, etc., etc. Les ouvriers de la forge étaient occupés à faire une ancre de vaisseau de ligne. Le fer n'en est point coulé ; la masse principale est formée d'un faisceau de barres de fer, arrondies et chauffées au degré nécessaire pour la cohésion parfaite.

Nous n'avons vu que deux pièces de 24 en bronze (elles datent de 1788, et conséquemment elles sont étrangères) ; très-peu de bois de construction, une petite quantité de boulets, une trentaine de canons de 32, et quelques autres pièces en fer, forment aujourd'hui l'ensemble des munitions navales dans le dock-yard de Washington-city. A quatre-vingts pas en avant de l'entrée, l'on voit une colonne rostrale en marbre, de la hauteur de neuf à dix pieds ; elle est surmontée d'un aigle tenant l'écusson des États-Unis.

Elle fut élevée à la suite de la guerre des

Américains contre Tripoli. Sur l'un des côtés du piédestal, on a représenté une action navale en 1804.

Plusieures inscriptions sont en honneur de ceux qui périrent en cette circonstance. Une d'elles, du côté de l'est, désigne les Anglais comme ayant mutilé ce monument le 25 août 1814.

La colonne est couverte d'ancres en demi-relief, et présente latéralement, sur trois ou quatre rangs, des proues de trirêmes, à l'imitation des colonnes rostrales des anciens.

Trois statues en marbre sont placées aux encoignures. La quatrième a été vraisemblablement brisée. Ces trois statues, dont une est légèrement mutilée, m'ont paru représenter, 1.° l'Amérique et sa puissance navale naissante ; 2.° Mercure armé de son caducée ; 3.° l'Histoire occupée à la rédaction des événemens importans.

De là nous sommes allés voir le Capitole. On n'a point encore achevé les réparations extérieures. L'édifice en pierre est d'une architecture noble et simple. Des pilastres à

chapiteaux corinthiens les décorent au-dehors.

Tout l'intérieur a été consumé; il faudra plus de cinq ans pour achever les travaux.

La perte, occasionnée par l'incendie de 1814, est évaluée à 12 millions de gourdes, plus de 60 millions de France.

Le palais du président a souffert encore plus que le Capitole. Les réparations vont lentement. Quelques sculpteurs étrangers sont les seuls ouvriers que nous ayons vus.

Ce palais, du côté sud, a une vue magnifique, découvrant au loin le Potomack, au confluent de ce fleuve et de Eastern-branch. Ce serait une résidence admirable, si le terrain de la dépendance s'étendait jusqu'à la rivière et s'il était formé en jardin anglais; mais il est coupé de trop près par une grande route qui gâte cette partie et détruit tout le charme.

Les autres édifices de quelque apparence, quoique en briques, sont: le local provisoire des séances du congrès, la maison du président, la poste aux lettres, la tréso-

rerie, le bureau de la guerre et l'hôtel de l'ambassadeur anglais. *Præterea nihil !*

Suite du jeudi 12 *septembre* 1816. *Voyage de Washington à Frederick'sburg.*

A cinq heures après-midi, je suis parti de l'hôtel de Maccowin à Washington pour prendre le *Steam-boat* allant à Frederick's-burg. Ce *Steam-boat* part de l'extrémité nord du pont de bois qui traverse le Potomack, et que l'on a construit parfaitement de niveau dans toute sa longueur qui excède un mille.

A six heures, le *Steam-boat* se met en marche.

A huit heures, nous sommes devant la ville d'Alexandria, avantageusement située sur la rive droite du Potomack; le commerce y est considérable; la population monte à neuf mille ames.

On s'arrête un moment ici pour mettre à terre les passagers et en prendre de nouveaux : cela fait, le *Steam-boat* s'est remis en route.

A huit heures et demie, le souper a été servi. Vers dix heures, on a préparé un lit pour chaque passager.

A deux heures, on a jeté l'ancre devant Acquia-Creek où les voitures nous attendaient pour nous conduire à Frederick'sburg.

La distance de Washington à Acquia-Creek est de quarante milles; c'est celle qu'on parcourt dans le *Steam-boat*.

D'Acquia-Creek à Frederick'sburg, on compte seize à dix-huit milles. La route traverse un Creek qui croît avec une grande vîtesse par les fortes pluies; dans ce cas, le voyageur est contraint de s'arrêter.

Le prix du passage sur le *Steam-boat*, et de la place dans le *stage*, de Washington à Frederick'sburg, est de 6 gourdes et un quart, le souper compris; il est vrai que je ne compte pas quelques gourdes de mauvais papier-monnaie que l'on ne peut se dispenser de prendre en échange de notes de bon cours. Ce nouveau genre d'imposition est extrêmement pesant. Il serait à désirer que l'on rétablît la banque de l'état, dont les

billets circuleraient dans toute l'étendue de l'Amérique. Il paraît qu'on a ce projet, mais il ne doit être mis à exécution que l'année prochaine. On s'occupe à faire les fonds qui sont d'environ 25 millions de gourdes. Comme on était dernièrement embarrassé de compléter la somme ci-dessus, le déficit se montant à 3 millions 338 mille gourdes, le Crésus de Philadelphie, Stephen Girard, dit aux membres qui composaient l'assemblée : *Messieurs, je fais le reste !*

Le plus court et le moins dispendieux est, je crois, de prendre le parti que j'ai suivi : c'est de perdre quinze pour %, et de se procurer des gourdes. Le débit en est certain dans tous les pays du monde. Ces quinze pour % peuvent être d'une grande économie, lorsqu'on a affaire à certaines gens qui ne se font aucun scrupule de vous faire éprouver cinquante pour % de perte dans l'échange du papier-monnaie.

Vendredi 13 *septembre* 1816. *Voyage de Washington à Frederick'sburg.*

A six heures du matin, nous avons quitté le *Steam-boat* pour nous rendre par le *stage* à Frederick'sburg.

Une pluie par torrens ajoutait à cet aspect mélancolique, attribut particulier des contrées de Columbia. D'Acquia-Creek à Frederick'sburg, sur une distance de dix-huit milles, à peine voit-on quelques clairières où l'on cultive un peu de maïs et de tabac. Des cabanes en bois sont dispersées çà et là, et l'ensemble est couronné de forêts comme dans un pays nouvellement découvert.

On doit répéter jusqu'à satiété que les diligences américaines sont indignes et en dépit du sens commun.

Il serait impossible de les imaginer aussi affreusement incommodes qu'elles sont en réalité. L'on y est mouillé et exposé aux intempéries comme dehors; on y est foulé, secoué, heurté, cahoté, à la gêne, au-delà de ce qu'il serait possible d'exprimer; à

quoique bâties en bois. Elles sont embellies de jardins ; mais le charme est bientôt anéanti par l'idée d'un vilain ciel, d'un méchant climat, d'une terre humide, d'une solitude sombre, de mœurs mal façonnées, d'usages grossiers, de fanatisme religieux, de démocratie insoutenable dans la grande masse des habitans blancs, et de hauteur comique dans la classe des riches ; par la privation d'une société avancée, de bon ton et de bon goût, rehaussée par l'urbanité. Le savoir-vivre est le charme antique de la naissance ; le manque absolu de toutes ces choses et la présence trop réelle de ce qui leur est opposé militent fortement contre les États-Unis, et rappelleront toujours l'européen à la terre de ses ancêtres.

Samedi 14 septembre 1816. Frederick's-burg, Spot-Sylvania-County (Virginie).

Le Rappahanock est navigable jusqu'à Frederick'sburg. La marée ne monte pas au-delà de cinq ou six milles au-dessus de cette ville. Il y a en ce moment quatorze ou quinze

goélettes mouillées dans son port. Il n'y reste que sept pieds d'eau à marée basse.

Le célèbre Washington naquit dans le comté d'Albemarle vers l'année 1730, et fut élevé près de Frederick'sburg (1). Il avait fait, avec distinction, la guerre en Canada. Il fut brave sans ostentation, modeste avec de grands talens, humble au faîte du pouvoir. Je l'ai vu, au siège d'Yorck-Town, s'exposer à l'insu des siens, et encourager les travaux d'une redoute sous le feu de l'ennemi. Il venait presque chaque jour à notre tranchée. Il était de haute stature et peu corpulent, calme et réservé de son naturel. Juste, obligeant et humain avec ses subordonnés; il était ardent et dévoué devant l'ennemi. La modération, la sagesse et le jugement, brillèrent en lui éminemment. Il mérita le titre de grand homme, la postérité le lui confirmera (2).

(1) Sur la rive gauche du Rappahanock, comté de Stafford, alors Georges-County.

(2) Il termina sa glorieuse carrière à Mount-Vernon, en 1798, âgé de soixante-huit ans.

J'ai déjà fait mention du fanatisme qui règne dans toute l'étendue des États-Unis, particulièrement dans les états du Nord. Les différentes sectes sont à l'unisson sur ce point.

Les méthodistes sont loin d'être en arrière. Voici la traduction d'un article du journal d'aujourd'hui, imprimé à Frederick'sburg. Il est ordinaire d'employer une moitié des journaux aux annonces et avis divers; le reste est pour les complimens polis que les partis opposés ont coutume de se faire réciproquement, et aussi pour des sermons ou écrits relatifs à la religion. L'article dont je parle donnera une plus juste idée de la disposition des esprits américains, que tout ce que j'en pourrais dire. Le voici :

Extrait du *Virginia-Herald. Frederick'sburg*, Saturday, september 14, 1816.

(*Article communiqué.*)

Jeudi, 29 du mois dernier, un *camp-meeting* (assemblée en plein air) fut tenu sur le bien de campagné de M. Lansdale, à

« quatorze milles de cette ville. La curiosité
« me porta, comme beaucoup d'autres per-
« sonnes, à y assister. Depuis long-temps
« animé d'une forte prévention contre ces
« sortes d'assemblées, je m'y rendais en
« pleine disposition d'y condamner tout ce
« que j'y verrais. En approchant du lieu,
« mais à quelque distance encore, les sons
« d'une musique sacrée, et chantée par mille
« voix mélodieuses, parvinrent jusqu'à moi,
« et me soumirent à des sensations incon-
« nues jusqu'à ce moment. Ce fut dans la
« soirée que j'arrivai au *camp-meeting*. Le
« local, romantique de sa nature, était
« d'une apparence enchanteresse; il eût été
« impossible de faire un meilleur choix. Des
« lumières, fantastiquement suspendues
« dans l'intérieur et autour de l'enceinte,
« ajoutaient infiniment à l'éclat de la scène;
« et, dans le fait, tout était conduit et or-
« donné d'après un système de régularité
« dont je fus très-étonné. Tandis que je me
« livrais au vague de mes idées sur la nou-
« veauté des scènes dont j'étais témoin,
« comme d'entendre des hommes et des

« femmes criant miséricorde, d'autres priant
« Dieu dans une sorte d'extase, je sentis
« tout-à-coup le néant de mon être, mon
« ame se trouva plongée dans un abyme de
« misère sans issue. Je marchais sans savoir
« où, et me trouvai auprès de l'autel. Là,
« pendant qu'un ministre prêchait sur les
« souffrances de Jésus-Christ pour d'in-
« dignes pécheurs, je fus frappé d'une lu-
« mière céleste, je laissai échapper les trans-
« ports de ma joie. Devenu tout-à-coup le
« plus heureux des mortels après en avoir été
« le plus infortuné, je me crus dans les cieux.
« La place que j'occupais fut sanctifiée, et
« tous les assistans parurent participer à la
« gloire de Dieu. Des milliers de personnes
« apprirent à connaître le pouvoir de la
« grâce. Le pauvre Africain oublia ses peines,
« et adora son Dieu dans la plénitude de son
« ame. Je quittai ces lieux, guéri de mes pré-
« ventions, et jusqu'au dernier moment de
« ma vie je révérerai un CAMP-MEETING. »

Dimanche 15 *septembre* 1816. *Voyage de Frederick'sburg à Orange - County (Virginie).*

Après avoir cruellement souffert toute la nuit (par suite, je pense, de la mauvaise eau que je buvais à Baltimore), je me suis décidé, à huit heures du matin, à monter le *stage* allant à Orange-Court-House. Le dimanche est le seul jour de la semaine où l'on ait la commodité d'une voiture publique à Frederick'sburg pour les pays de l'ouest. Si je n'eusse pas profité de celle-ci, je me serais vu condamné à un ennui mortel pendant huit longs jours, et à d'inutiles frais dans une mauvaise taverne. Horriblement incommodé par l'eau de puits, la seule que l'on ait dans ce malheureux pays, j'étais sur le point de ne pas partir; mais je me suis armé de courage pour éviter un mal qui me semblait plus insoutenable que le danger de ne pouvoir continuer ma route, d'être forcé d'abandonner la voiture, et de me trouver seul dans les bois ou sur des chemins fangeux, à trente milles de toute habitation,

par le temps le plus détestable, sans la moindre chance de rencontrer un seul individu, particulièrement le dimanche, dans un pays décoré du nom de *Wilderness* (le désert).

Après avoir considérablement souffert, et m'être vu dix fois tellement dominé par d'excessives douleurs, que j'étais résigné à abandonner le *stage*; nous sommes enfin arrivés à la ferme de White-Plains, ayant fait vingt-six milles avec les mêmes chevaux, à travers les forêts de chênes dont le pays est entièrement couvert. Il faut parcourir vingt milles avant d'apercevoir une chetive maison isolée.

Rien n'égale la tristesse de ces bois par un temps sombre et pluvieux : on n'y entend le chant d'aucun oiseaux, et l'on ne rencontre ame qui vive sur la route.

Celui qui tient la taverne de White-Plains est un riche fermier. L'acre de terre sur sa propriété vaut 14 gourdes. Cet homme, au milieu des forêts, malgré le froid et l'humidité, n'avait point de feu, au contraire, portes et fenêtres ouvertes, à ne savoir où se tenir.

Il était apparemment de la secte nom-

breuse de ceux qui, pour rien au monde, ne se décideraient à ôter de leur foyer glacial le papier roulé ou la tenture qui doivent, à quelque prix que ce puisse être, en faire l'ornement jusqu'à tel jour fixe, en novembre ou en décembre.

Après un mauvais dîner dont j'ai été le témoin, nous avons continué route, et, à six heures après-midi, nous nous sommes arrêtés à la taverne de Gum-Fields, à sept milles en deçà d'Orange-Court-House, où nous devions coucher. Le mauvais état des chemins nous a empêchés d'aller plus loin.

L'Allemand et Lefèvre-Desnouettes ont passé ici, il y a peu de jours, revenant *des eaux*. Lefèvre est parti pour la Nouvelle-Orléans, apparemment dans l'intention de se joindre aux insurgés (1).

(1) Depuis que ceci est écrit, j'ai rencontré un marchand français, résidant à Richmond, en Virginie, lequel s'est trouvé logé dans la même chambre que ces messieurs occupaient aux eaux.

Il paraît que leurs grands talens n'ont pas fait aux États-Unis la sensation dont ils s'étaient flattés. Le

Les eaux dont je viens de parler se nomment *Sulphur-Springs ;* elles sont à cent trente milles dans l'ouest ; on les fréquente pendant l'été.

Outre les eaux sulfureuses froides que l'on boit, il y a, à peu de distance, des bains chauds à divers degrés.

Lundi 16 *septembre* 1816. *Voyage de Frederick'sburg à Orange-County.*

A six heures du matin, je suis parti de Gum-Fields.

A moitié chemin de cette ferme à Orange-Court-House, le pays change de nature ; le terrain se dessine en mamelons et en petites vallées. On aperçoit dans l'ouest, à peu de distance, les montagnes bleues en direction du sud-ouest au nord-est.

A sept heures et demie, nous sommes

caractère des Américains ne répondait nullement à l'idée qu'ils en avaient conçue. On les assommait de questions. Ils sont partis fortement dégoûtés. Chacun d'eux n'a que cent mille francs.

arrivés à Orange-Court-House, et je suis descendu à une taverne tenue par un nommé *Verdier*, fils de Français.

C'est le temps des sessions des juges. On voit arriver beaucoup de monde des environs.

A dix heures, ayant loué un *gig* (cabriolet découvert), je me suis rendu à Montpellier, résidence de M. Madisson, président des États-Unis.

La pluie venait de cesser; les montagnes bleues se montraient dégagées de nuages, annonçant le retour du beau temps. Le soleil a paru, et le paysage s'est égayé. J'ai traversé une forêt embellie de ses rayons que je revoyais avec charme, après en avoir été privé plusieurs jours. Cette forêt est particulièrement agréable, en ce qu'elle est formée de milliers d'arbres divers dont les feuillages multiformes et de nuances contrastées sont d'un effet enchanteur à la vue. J'y ai reconnu le chêne, le hêtre, le tilleul, le saule pleureur, le pin, les peupliers, les bouleaux, trembles, etc. Quelques-uns d'entre eux, étroitement embrassés par la

vigne qui s'y attache en forme de liane, et couronnant les arbres les plus élevés, en décorent les sommets d'une riche tenture, retombant avec grâce, ornée de pampres et de festons.

Vers midi, je suis arrivé chez le président Madisson. Sa résidence n'est point d'un aspect pompeux, ni en rapport avec l'idée que fait naître la haute dignité du propriétaire. A peine paraît-elle au milieu des arbres dont elle est entourée; mais l'intérieur en est agréablement distribué et meublé convenablement. Le terrain qui l'avoisine est disposé en jardin anglais; les gazons s'étendent jusqu'à la maison même.

Un moment après mon arrivée, j'ai eu l'honneur de voir M. Madisson à qui j'ai présenté des lettres de recommandation à la faveur desquelles j'ai été parfaitement accueilli, avec invitation de passer chez lui quelques jours.

Le président ne parlant pas le français avec facilité, j'ai dû m'exprimer dans sa langue. J'ai trouvé près de lui son fils, depuis peu de retour d'Europe, où il est

allé voyager, non sans profit; il parle fort bien le français et paraît très-instruit. C'est un jeune homme d'un beau physique, parfaitement élevé; l'aménité est peinte sur sa figure.

Madame Madisson est entrée peu de momens après; j'ai eu l'honneur de lui être présenté. C'est une belle femme, quoique ayant passé le bel âge. Sa physionomie a de la noblesse; son maintien est gracieux, son parler annonce la douceur. J'ai été obligé de converser aussi en anglais avec madame Madisson.

Le président, quoique froid et réservé, est extrêmement poli et affable; il est encore vert, et jouit d'une parfaite santé.

Après quelque conversation, j'ai été conduit à un appartement d'où la vue domine une plaine bornée par les montagnes bleues. Ce sont des hauteurs secondaires, élevées de quinze cents pieds au-dessus du niveau de la mer.

Suite du lundi 16 *septembre* 1816. *Montpellier* (*Madisson's - House*), *Orange-County* (*Virginie*).

C'est à soixante-dix milles dans l'ouest, au-delà de ces montagnes, que sont les *eaux chaudes*, où l'on va prendre les bains de toutes les parties des États-Unis.

Ces eaux ont différentes dénominations, d'après leur nature diverse; on distingue celles de White-Sulphur, que l'on bôit.

Celles de Red-Sulphur, qui sont froides.

Warm-Waters sont les bains de délices.

Le degré de Hot-Waters est assez chaud pour cuire des œufs.

Il y a aussi Sweet-Waters (les eaux douces).

Le pays qui entoure ces eaux est sauvage; les arbres y sont antiques et d'une rare beauté. Les montagnes renferment des loups, des ours, des cerfs, des daims, des panthères, des renards gris, des renards rouges, etc., etc.

A cent trente milles au-delà des eaux sulfureuses, est une autre chaîne de montagnes

nommées *Alleghany-Mountains*. Elles sont plus élevées que les Blue-Mountains. On trouve des buffles dans cette partie.

Le beau pays commence vers Orange-Court-House (dans la ligne que j'ai suivie), à cet endroit où le terrain est formé en mamelons et petites vallées. La couche de terre végétale y est plus épaisse et de meilleure qualité. Les arbres y sont plus beaux et mieux nourris; on aperçoit des ruisseaux et des sources. L'atmosphère a quelque chose de plus pur; l'air est plus sain; il semble qu'on soit là sur la limite marquée du continent habitable; le surplus de son étendue, jusqu'à la mer, ne formant qu'une immense alluvion sablonneuse et à demi-noyée.

La vue des montagnes récrée l'esprit; elles élèvent les idées, et tendent fortement à mettre en jeu l'imagination.

L'aspect des montagnes bleues était superbe aujourd'hui; elles répondaient parfaitement au nom qu'elles portent : elles se dessinaient en teinte fortement azurée, sur un ciel pur, que le soleil couchant embellissait de pourpre et d'or.

Lorsque ces montagnes paraissent ainsi dégagées de vapeurs et de nuages, c'est le signe certain du beau temps.

Les produits de ce pays sont : le blé, le maïs, le tabac, la laine, les bestiaux et le foin. Un des voisins de M. Madisson s'est fait cent trente mille gourdes de rente.

La propriété du président est de cinq mille acres. Sa maison, simple à l'extérieur, n'a qu'un seul étage ; elle est en briques, ornée d'une galerie, et surmontée d'un fronton soutenu par quatre colonnes formant portique. Des gazons d'un bel effet en égaient les contours, confinant à des bois dessinés en *panoramas*, sur des rayons inégaux, qui varient agréablement les aspects et les distances.

M. Madisson est âgé de soixante-trois ans : l'habitude de la réflexion et du travail a fait contracter à sa figure les apparences de la sévérité ; mais lorsqu'il peut un moment se dégager des soucis qui s'attachent au pénible honneur d'être le chef d'un gouvernement républicain, son front se déride, sa physionomie s'anime : elle brille alors de tout le

feu de l'esprit, et d'une douce gaîté; et l'on est surpris de trouver dans la conversation du grand politique, du sage administrateur, autant d'enjoûment que de solidité.

Mardi 17 *septembre* 1816. *Montpellier (Madisson's-House), Orange-County.*

Je n'avais point encore vu de portrait de Louis XVIII dans le salon du président; j'ai été charmé d'en apercevoir un, ce matin, dans la salle à manger. C'est celui qui a été gravé d'après le dessin d'Isabey.

Dans cette même salle on voit le portrait en pied de Confucius, fait en Chine. Le nom de l'auteur est écrit au bas, en caractère chinois; il est au trait seulement, dans le genre ordinaire des dessins de ce pays.

Le salon de compagnie est orné du portrait de Washington, et de son buste en marbre, plus petit que nature.

Il contient en outre:

Le portrait de Jefferson;

Le buste de Paul-Jones;

dont le fertile terrain, parsemé çà et là de mamelons détachés, élève graduellement ses plans successifs, diversement nuancés, jusques aux masses romantiques et vaporeuses qui dessinent à l'horizon leur amphithéâtre semi-circulaire. On réunit ici l'agrément de la perspective à celui des eaux, quoique l'on soit ordinairement privé de l'un quand on jouit de l'autre.

En ce moment, les prairies ont peu d'étendue autour de la maison, mais elles vont être considérablement agrandies. Une partie de la forêt doit être abattue, sa lisière ainsi reculée au-delà d'un mille. Ce vaste intervalle, autour de la résidence, ne formera qu'un seul tapis de verdure.

A deux heures, plusieurs dames et messieurs sont arrivés en voiture et à cheval. Madame Madisson, mère du président, est descendue pour les voir : elle est âgée de quatre-vingt-six ans, et jouit d'une parfaite santé; sa mémoire est très-présente; elle est encore d'une grande activité, et s'occupe à divers ouvrages de son sexe, comme dans la fleur des années. Madame Madisson est née

en Virginie ; elle a toujours été très-délicate et valétudinaire jusques à soixante-dix ans. C'est à cet âge, terme ordinaire de la vie, que sa santé s'est affermie. Elle a eu douze enfans, dont deux seulement vivent encore. J'ai causé avec elle de la guerre de l'indépendance, et du général Cornwallis. *Il imprimait beaucoup de terreur*, m'a-t-elle dit.

Les exemples de longévité sont communs dans cette contrée ; ce qui prouve la salubrité du climat.

Après un fort bon dîner, les dames s'étant retirées, j'ai eu occasion de converser longtemps, en particulier, avec le président, qui est fort instruit ; et, comme nous sommes venus à parler de l'état social et de la vie sauvage, il m'a cité quelque chose digne de remarque ; c'est que l'on voit tous les jours des blancs abandonner les établissemens qu'ils avaient aux États-Unis, et embrasser volontairement la vie sauvage, sans qu'on ait l'exemple d'un seul, qui, après l'avoir suivie, soit revenu à ses habitudes premières dans les pays civilisés ; tandis qu'il est inoui qu'un sauvage ait demeuré quelque temps parmi les nations

policées sans être retourné chez les siens, et avoir repris son premier genre de vie.

M. Madisson m'a cité, à ce sujet, qu'étant avec le marquis de la Fayette à une réunion qui avait eu lieu pour un traité avec les Indiens, le marquis obtint d'un sauvage de lui confier son fils pour l'emmener avec lui en Europe. Il y conduisit en effet ce jeune homme, qui avait douze ou treize ans. Arrivé à Paris, il le fit élever avec soin. Ayant achevé son éducation, après quelques années, le jeune Indien repassa en Amérique. M. Madisson le vit : c'était, me dit-il, un vrai petit maître, parfaitement vêtu, saluant avec grâce, faisant de la musique, chantant et dansant à merveille, enfin un jeune homme accompli.

A peine eut-il été trois semaines dans le pays, qu'il revint chez ses compatriotes, où il jeta ses vêtemens d'Europe, s'arma à l'indienne, et se réaffubla du costume sauvage.

Ce n'est pas le seul exemple de cette sorte : Je citai au président qu'un enfant de la Nouvelle-Hollande, naturel du pays, fut pris par les Anglais, et par eux emmené à

Londres, où il reçut une éducation libérale. Ramené dans son pays natal, avant même d'être débarqué, dès qu'il se vit à portée de la côte, il se dépouilla nu, s'élança à la mer, gagna le rivage, et se sauva dans la profondeur des forêts.

Le président concluait, avec quelque raison, de ces faits et d'autres semblables, dont les exemples sont fréquens, que l'homme a en lui une disposition naturelle pour l'état sauvage, laquelle se manifeste plus communément dans la classe inférieure, parmi les individus que des liens particuliers ou l'avantage d'une propriété n'attachent point à l'état social. Il arrive tous les jours, me dit-il, que des ouvriers quelconques, venus pour s'établir sur les frontières intérieures, quittent leurs nouvelles habitations après un laps de temps très-court, changent leur genre de vie pour devenir pasteurs, surveiller ou conduire de nombreux troupeaux répandus sur de vastes espaces, et qu'après avoir suivi cette nouvelle occupation pendant quelques mois, ils passent sur le terri-

toire indien, se mêlent avec les sauvages, se conforment à leurs habitudes, adoptent leurs mœurs, s'affublent de leur costume, suivent leurs chasses et s'identifient totalement avec la peuplade à laquelle ils sont unis. Peut-être retirent-ils quelque avantage de cela même qu'ils diffèrent de race, de langage et de couleur. Nul doute qu'ils ne soient irrésistiblement séduits par cette liberté entière, ce dégagement de liens, d'obligations, de devoirs, cette absence de soins et d'inquiétudes qui caractérisent l'état sauvage.

Chez les Indiens, le territoire est en commun ; il n'y a de propriété que celle des objets familiers. En ce point seul, il existe des différences : un Indien possède des bestiaux, des bijoux, des meubles, etc. ; et ce dont ils sont particulièrement friands (si je peux me servir de cette expression), c'est d'avoir des esclaves noirs ; ils s'en procurent dans les états voisins de leur territoire. Je demandais comment ils en usaient avec eux ? Le président me répondit : Très-capricieusement ;

ils les nourrissent bien; mais, pour peu qu'ils en soient mécontens, ils se livrent sans réserve à tout ce que leur dicte le sentiment de la vengeance, fortement prononcé chez eux.

On en voit qui parlent bien l'anglais ou le français.

Les habitans du Canada, originaires de France, sont ceux qu'on voit passer plus fréquemment et plus facilement de l'état social à la vie des sauvages.

Ces derniers ne font point de travaux; leurs femmes en sont chargées. Tous les soins quelconques leur sont dévolus.

M.r Madisson me racontait, à table, un fort bon mot du célèbre Erskine. Etant à dîner chez un de ses amis qui avait d'excellent vin du Cap, dont il était fort avare, on en servit une petite bouteille qui fut promptement mise à sec. M. Erskine, se doutant bien que la ration ne serait point doublée, dit fort plaisamment au maître de la maison, M.*** :

« *Well, sir, if we cannot double the* « *Cape, we must get into port.* »

Eh bien, M.***, puisqu'il n'y a pas d'es-

poir de doubler le Cap, il faut revenir au port (1).

Mercredi 18 *septembre* 1816. *Montpellier* (*Madisson's-House*), *Orange-County*.

La soirée d'hier se passa en conversations et à faire de la musique. Mistress Dade et sa sœur mistress Maçon chantèrent successivement en s'accompagnant sur le *piano*.

Nous prîmes le thé, le café, etc., et la compagnie se retira de bonne heure.

Ce matin, ces dames et ces messieurs nous ont quittés après déjeûner.

Le temps s'est parfaitement remis ; il est encore plus beau qu'hier, et j'en jouirais délicieusement si diverses idées ne troublaient ma tranquillité, et si je ne me sentais sérieusement incommodé depuis quelques jours. L'éloignement de mes vrais amis ajoute encore à ce pénible état, et j'éprouve

(1) On sait que le vin du Cap, ou de Constance, est un des premiers vins du monde, et que celui de Porto est très-commun, particulièrement pour les Anglais.

des atteintes de mélancolie en me voyant si cruellement séparé d'eux et par l'Océan et par de vastes solitudes; pour ainsi dire seul et perdu au sein des forêts de l'Amérique, sans qu'ils sachent même où je respire, et sans que je puisse prévoir s'il me sera donné de les retrouver un jour, et de me consoler près d'eux d'une si longue et si douloureuse absence !

Je suis allé voir aujourd'hui, dans une des fermes du président, une machine à battre le blé, nommée *strashing-machine :* elle est composée de deux parties, dont une reçoit les gerbes, successivement fournies par des nègres, à mesure que le dépouillement a lieu; tandis que l'autre, formée de grands rouages à dents, faisant tourner le cylindre de bois qui agit sur la première machine, est mise en mouvement par quatre chevaux.

Cette machine donne en un jour deux cents boisseaux.

Dans la même ferme, les mérinos, les béliers à grosse queue du cap de Bonne-Espérance, et leurs métis avec l'ancienne race, forment de nombreux troupeaux,

fois elle ressemble à une suite de manœuvres et d'évolutions militaires, le tout avec des chants d'accompagnement.

Ils ont infiniment d'orgueil; et, quoiqu'ils assistassent chez le président à des repas somptueux, ils affectaient de n'être étonnés de rien; mais leur gloutonnerie était remarquable. Ils saluent avec un léger signe de tête, et touchent la main.

Il y avait parmi eux des orateurs. Présentés au président, ils lui adressèrent de longs discours que traduisirent les interprètes.

Ils portaient des noms singuliers; un des guerriers se nommait *Sans oreille*, pour signifier qu'il était insensible aux prières, aux intercessions, etc., et qu'il suivait sa détermination en dépit de tout.

La femme du chef principal était petite, basanée, mais extrêmement jolie et gracieuse, avec beaucoup de vivacité dans le regard.

On remarquait, parmi les femmes, une veuve courtisée par quatre chefs indiens, sans qu'elle voulût entendre à aucun d'eux,

à moins qu'elle n'y fût autorisée par son père. Elle désignait ainsi le président des États-Unis.

Un jour, la jalousie alluma une terrible querelle entre ces chefs; peu s'en fallut qu'elle ne fût suivie de résultats funestes.

« Nam fuit antè Helenam C..... teterrima belli
« Causa ! » HORAT.

Ils assistaient régulièrement aux représentations dramatiques à Washington, et ils y prenaient un plaisir infini.

Leurs femmes étaient fort curieuses de se procurer tout ce qui tient à la parure, particulièrement les gazes, les tulles, les fleurs artificielles, les rubans, les bijoux, etc. Elles ne paraissaient nullement étrangères à toutes les manœuvres de la coquetterie.

A midi j'ai monté à cheval pour me rendre à la résidence de M. Jefferson (ci-devant président des États-Unis), à Monticello, près Charlotte-Ville, état de Virginie.

Un moment avant mon départ, j'ai vu arriver ici un Italien de ma connaissance, M. Valaperto, habile peintre et sculpteur,

aujourd'hui employé en qualité de sculpteur du gouvernement. Il a fait ici le portrait, en cire, de madame Madisson, mère du président; il est d'une ressemblance frappante. Ce peintre termine, en ce moment, le buste de M. Jefferson, aussi en cire, pour l'exécuter ensuite en ivoire.

A trois heures, je me suis arrêté à Gordon-Tavern, à la distance de huit milles. J'ai presque toujours cheminé sous un dôme de verdure. La beauté du jour, et le soleil qui perçait çà et là entre les arbres, la fraîcheur et la variété du feuillage, le riant effet des diverses teintes de verdure, mélangées avec ces nuances de rouge que l'on voit en automne aux feuilles languissantes, et le jaune pâle de celles prêtes à se détacher; cette riche végétation de mille espèces différentes d'arbres géants, un sol vierge, hérissé de jeunes rejetons, et reprenant, dans les cadavres poudreux des pins altiers et des chênes orgueilleux, toute la vigueur qu'il leur avait prodiguée, tous les sucs dont il les avait nourris pendant la durée de plusieurs âges; le silence auguste de ces forêts,

si propres à élever la pensée, à la porter aux méditations; ce noble ensemble, aperçu sans distraction dans la solitude la plus profonde, exerçait toutes mes facultés intellectuelles, et me fatiguait en quelque sorte à force d'admiration.

De temps en temps je voyais des clairières et quelques fermes situées sur les lisières des bois, ou sur des tertres dominant les campagnes d'alentour.

Ces lisières sont peuplées d'une grande quantité d'écureuils à la queue argentée. Ils sont très-bons à manger.

A quatre heures je suis parti de Gordon's-Tavern; et, reprenant de nouveau ma route à travers les bois, je suis allé coucher à sept milles plus loin, à Bentivoglio.

Pour la première fois depuis mon départ d'Europe, j'ai aperçu des corbeaux.

« Tùm liquidas corvi, presso ter gutture voces,
« Aut quater, ingeminant; et sæpe cubilibus altis,
« Nescio quâ præter solitum dulcedine læti,
« Inter se foliis strepitant : juvat, imbribus actis,
« Progeniem parvam dulcesque revisere nidos. »

VIRG., *Georg.*, lib. I.

Vendredi 20 septembre 1815. *Voyage de Montpellier à Monticello* (*Albemarle*).

A sept heures du matin, je suis parti de Bentivoglio, Couper's-Tavern; et de nouveau, traversant les bois, j'ai passé à trois milles de là, devant la maison du juge Gordon, d'où je suis allé franchir à gué le North-River, près de Milton, très-petit village.

A trois milles plus loin est situé Monticello, sur une élévation considérable, d'où l'on domine l'horizon à quarante-cinq milles de distance. J'y suis arrivé à deux heures, au moment où l'ex-président Jefferson allait se mettre à table, devant partir aussitôt après, et se rendre à une autre terre qu'il possède près de New-London, en Virginie.

M. Jefferson, après m'avoir montré les principaux points de vue à la ronde, et aussi plusieurs objets très-curieux, m'a invité à dîner.

Au sortir de table, et après m'avoir poli-

ment engagé à rester chez lui, malgré son départ, il est monté en calèche à quatre chevaux, accompagné de madame Randolph et de deux de ses petites filles.

Je suis rentré avec M. Randolph fils, qui m'a fait voir le muséum, situé à l'entrée de la maison. Il s'y trouve des choses excessivement rares, et d'autres que l'on ne trouverait nulle part ailleurs, entre autres la mâchoire supérieure du mammouth. Elle a été trouvée dans le Kentucky. C'est d'après elle que M. Péale a fait exécuter le *fac-simile* avec lequel il a complété son mammouth du muséum de Philadelphie. La tête est complette, mais la mâchoire inférieure n'est pas du même individu. Deux autres pièces infiniment curieuses sont : 1° un tableau indien représentant une bataille; il est sur peau de bufle, d'environ cinq pieds carrés. Il y a quatre lignes de combattans. Sur chaque ligne sont des chevaux peints en rouge et en vert, opposés un contre un, de même que les guerriers, armés et costumés à la manière des sauvages. 2° Une carte géographique,

aussi sur peau de bufle, de six pieds carrés, sans le moindre défaut. Elle représente une partie du cours du Missouri, et ne laisse pas que d'être bien entendue, quoique grossièrement tracée. Les explications ont été écrites en français par des interprètes.

On y voit aussi une défense de mammouth, et une d'éléphant, avec une dent de ce dernier animal pour faire voir combien elle diffère de celles du mammouth; ces dernières étant coniques, et désignant un animal carnivore, tandis que l'autre, plate et rayée au couronnement, caractérise le frugivore.

Une tête de bélier gigantesque; on suppose que l'animal dont elle faisait partie appartient à la race primitive qui existait dans l'Amérique du nord.

M. Randolph m'a ensuite fait voir les tableaux et portraits qui ornent les différentes salles.

Les portraits de Washington, La Fayette, Adams, Francklin, Walter-Raleigh, Améric-Vespuce, Colomb, Bacon, Locke, Newton, etc., etc.

En tableaux : un mort sortant du tombeau pour rendre témoignage ;

La reddition de Cornwallis en octobre 1781, à Yorck-Town, en Virginie;

Diogène cherchant un homme ;

Alexandre et Diogène;

Démocrite et Héraclite, etc., etc., etc.

J'ai vu en outre:

Une griffe d'ours, du Missouri. Cette espèce est de plus grande taille et beaucoup plus féroce que les autres;

Une défense de mammouth;

Plusieurs dents du même animal;

L'os de la cuisse du même.

La tête du mammouth que l'on voit ici, est formée, comme je l'ai déjà dit, de la mâchoire supérieure qui est parfaite, et de deux demi-mâchoires inférieures provenant d'individus différens; l'une de ces dernières est de plus forte dimension que l'autre.

Cote de maille européenne, dont se servaient, dans le principe, ceux qui faisaient la guerre contre les Indiens. Ils étaient, par ce moyen, sans danger d'être blessés par leurs flèches.

Bois de l'élan d'Amérique, et d'autres animaux du même genre. Ceux des premiers sont très-considérables ; ces animaux, ainsi que les bufles et plusieurs autres, ont été détruits dans les parties de la Virginie où la population s'est pressée. On les retrouve sur le territoire de l'Ohio, où la grande quantité de chasseurs les a forcés de se reléguer.

Deux bustes en pierres sculptés par les sauvages; l'un représentant un homme, l'autre une femme. Les figures sont hideuses, et très-grossièrement travaillées. Elles étaient sans doute consacrées au culte, et ne laissent pas que d'avoir infiniment de rapport avec ces divinités des Égyptiens et des Orientaux, dont les images sont gravées dans la plupart des livres qui traitent de ces peuples.

Petite hache indienne en espèce de porphyre poli; le dessus en forme de pipe ;

Figure d'animal, de la même qualité de pierre ;

Pétrifications diverses.

Des arcs, des flèches, des lances et une foule d'objets fabriqués par les sauvages ;

Statue en marbre, grandeur de nature,

semblable à celle de Cléopâtre. Elle est couchée; un serpent est roulé autour de son bras gauche. Copie d'après l'antique.

M. Jefferson pense qu'elle représente Ariane.

Dent d'éléphant. Cette dent, qui annonce un animal graminivore, diffère totalement de celles du mammouth. Néanmoins, on pense généralement que ce dernier n'est autre que l'éléphant.

Quoi qu'il en soit, je suis et demeure convaincu que M. Peale (de Philadelphie) a commis un contre-sens impardonnable et choquant, lorsqu'il a placé ses défenses les pointes contre terre, en pose inverse de l'éléphant.

Je n'ai aucun doute que ce ne soit contre sa persuasion intime; mais par des vues intéressées, il a voulu présenter au public un animal particulier, extraordinaire et inconnu, afin d'attirer un plus grand nombre de curieux, regardant et payant. *In omnibus respice finem* :

En todo caso convenia mirar el fin.

HERRERA.

En voyant le squelette de mammouth, du muséum de Peale, j'aurais volontiers écrit dessus ces quatre vers :

Votre mammouth, ainsi que le voilà,
N'est qu'une choquante imposture ;
En redressant ces deux défenses-là,
Vous imiterez la nature.

Monticello est une montagne de forme conique; son sommet, sur lequel est bâti la maison, est élevé de cinq cents pieds au-dessus du pays environnant; le point de vue est étendu, varié et charmant. A l'occident, la perspective est bornée par les montagnes bleues à la distance de quinze milles, tandis qu'à l'orient et au nord, les yeux se promènent avec ravissement sur quarante-cinq milles de rayon, et distinguent encore divers objets à cet éloignement; Monticello est à près d'un mille de la grande route allant de Charlotte-Ville à Milton.

La maison est un octogone irrégulier, avec des portiques à l'est et à l'ouest, et des péristyles au nord et au midi. Son étendue, y compris péristyles et portiques, est d'environ cent dix pieds sur quatre-vingt-dix. L'extérieur, d'ordre dorique, est sur-

monté de balustrades. L'intérieur de la maison est orné des différens ordres d'architecture, à l'exception du composé. Le vestibule est d'après l'ionique ; la salle à manger en dorique ; le salon en corinthien, et le dôme en attique. Les appartemens sont ornés de diverses formes de ces ordres, dans leurs véritables proportions, d'après Palladio. Il y a onze chambres au rez-de-chaussée, six au premier et quatre dans l'attique. Du nord au sud, au niveau des caves, est un passage de trois cents pieds, menant à deux ailes ou lignes de bâtimens, d'un seul étage, à égale distance des extrémités de la maison, terminés de chaque côté par un pavillon à deux étages. Le dessus, formant galerie, est orné d'une balustrade à la chinoise ; il est peu élevé, afin de ne point masquer le point de vue. Au sud, sont les cuisines, logemens de domestiques et autres dépendances. Au nord, la glacière, les remises, etc. La bibliothèque renferme des ouvrages rares dans les langues principales.

M. Jefferson possède une nombreuse collection d'instrumens de mathématique et

d'optique, et plusieurs objets curieux provenant des Indiens. Parmi ces derniers, sont deux bustes d'homme et de femme, assis à l'indienne : on les a trouvés enfouis dans l'état de Tennessee : ils sont en pierre fort dure et grandement endommagés. On remarque en outre dans le vestibule la représentation d'une bataille entre les Panis et les Osages, ainsi qu'une carte géographique du cours du Missouri et des rivières qu'il reçoit, toutes deux exécutées par des Indiens sur des peaux de buffles préparées. On y voit aussi des arcs, des flèches, des lances empoisonnés, des calumets de paix, des mockassins, etc., avec divers accoutretremens et ustensiles de cuisine des Maudans et autres nations du Missouri.

Le même local contient aussi le buste colossal de M. Jefferson par ***. Il est posé sur une colonne tronquée dont le piédestal a pour ornemens la représentation des douze tribus d'Israël et les douze signes du zodiaque.

Une statue de Cléopâtre, couchée et abandonnée aux morsures de l'aspic.

Les bustes de Voltaire et de Turgot, en

plâtre, ainsi que le modèle de la grande pyramide d'Égypte.

Dans le salon, le buste de l'empereur Alexandre, celui de l'usurpateur Buonaparte, et Vénus endormie.

Autour de la salle à manger, sont les bustes du général Washington, du docteur Franklin, du marquis de Lafayette et de Paul Jones.

La collection de tableaux est précieuse : on y remarque entre autres l'Ascension, par Poussin ; la sainte-famille, par Raphaël ; la flagellation du Christ, par Rubens ; le crucifiement, par le Guide, avec plusieurs autres sujets de l'Écriture-Sainte et de l'Histoire, traités par les premiers maîtres, et un grand nombre de portraits, gravures, médaillons, médailles, etc., de personnages distingués et d'événemens célèbres.

Les objets curieux d'histoire naturelle sont très-multipliés : ils consistent en ossemens de Mammouth, cornes, bois ou défenses de divers animaux ; une tête de bélier des montagnes, des pétrifications, cristallisations, minéraux, coquillages, etc.

casion de voir dans cette contrée, sont jolies, fraîches et de grande taille.

M. Randolph m'a montré une carte particulière, indiquant le voyage des capitaines Lewis et Clarke, qui, suivis de quarante-quatre hommes, traversèrent la totalité du vaste territoire qui s'étend de l'Atlantique à la mer du Sud.

« Les deux voyages entrepris par Mac-
« Kensie, en 1789 et 1792, avaient décidé
« négativement la question relative au pas-
« sage du nord-ouest, qui avait si long-temps
« divisé les géographes. Mais il restait une
« question à résoudre : on ignorait si la
« source du Missouri était très-éloignée de
« la côte du grand océan; on ne savait pas
« non plus quelle direction suivait le cours
« des rivières qui se trouvent dans les par-
« ties de l'Amérique septentrionale les plus
« proches de la côte nord-ouest. On dési-
« rait connaître les moyens que ces fleuves
« pouvaient offrir, pour faciliter une navi-
« gation intérieure.

« Le gouvernement des États-Unis, pré-

« sidé par M. Jefferson, était spécialement
« intéressé à la solution de ces questions; il
« envoya, en 1801, MM. Lewis et Clarke,
« avec un détachement militaire, pour re-
« monter le Missouri jusqu'à sa source, et
« ensuite descendre vers l'endroit où le
« fleuve Colombia se jette dans le grand
« océan.

« L'expédition partit, vers le milieu du
« mois de mai, du poste de Saint-Louis,
« situé près du confluent du Mississipi et du
« Missouri, par les 38° 40′ de latitude nord
« et 94° 15′ de longitude à l'ouest de
« Paris. » Je me bornerai ici à offrir quel-
ques détails sur ce voyage intéressant.

« Depuis le point du départ jusqu'au
« pays des Mandannes, situé par les 47°
« 21′ de latitude nord et les 112° 30′ de
« longitude à l'ouest de Paris, le cours du
« Missouri est de mille sept cents milles; il
« fait divers détours. La contrée qu'il par-
« court est, en général, composée de prai-
« ries mêlées de bois. La partie haute est
« entre-coupée de vallées bien arrosées, où
« abondent les daims et les ours. Le pays

« des Mandannes, où l'on passa l'hiver de
« 1804, parut moins fertile que celui qu'on
« avait traversé auparavant.

« Les îles que l'on rencontre sur le Mis-
« souri n'ont pas, en général, beaucoup
« d'étendue; dans les grandes eaux elles
« sont ordinairement submergées. Il règne,
« le long du Missouri et dans d'autres par-
« ties du pays, des sentiers frayés par les
« Indiens. Ceux qui sont pratiqués le long
« du fleuve, ne suivent point ses détours;
« ils traversent directement d'une pointe
« de terre à l'autre. Les agens de la com-
« pagnie du nord-ouest et de celle de la
« baie d'Hudson, venus de la rivière des
« Assinibouis, quoique éloignés d'environ
« quatre cent cinquante milles des Man-
« dannes, commercent depuis peu avec les
« Indiens. Tous ces traficans sont presque
« en guerre ouverte les uns avec les autres,
« et paraissent plus propres à détruire qu'à
« opérer le bonheur des Mandannes, chez
« lesquels ils se proposaient de former un
« établissement dans le cours de 1805.

« L'année 1805 fut employée à examiner

« les sources du Missouri et à franchir la
« chaîne des montagnes rocheuses, qui pa-
« raît très-large en cet endroit, et dont les
« rochers, au mois de juin, restaient cou-
« verts de neige.

« On arriva, dans le mois de juin, au
« pied des grandes chutes du Missouri; et,
« après avoir fait un portage très-pénible
« pendant six lieues, on pénétra, par eau,
« à travers les montagnes rocheuses, jus-
« qu'aux trois branches de la rivière, si-
« tuées à deux cent cinquante milles de la
« partie supérieure du portage, et à deux
« mille huit cent quarante-huit milles de
« l'embouchure du Missouri. La plus sep-
« tentrionale des trois branches, à laquelle
« on donna le nom de Jefferson, parut ré-
« pondre le mieux aux vues de l'expédition,
« et on la remonta jusqu'à l'endroit où elle
« cesse d'être navigable. Le montant total
« de la navigation sur le Missouri se trou-
« vait être alors de trois mille trente-deux
« milles, dont on avait parcouru quatre
« cent quatre-vingt-dix-neuf en dedans des
« montagnes rocheuses. On rencontra, à la

« source de Jefferson, une partie du déta-
« chement qui était allé, par terre, à la dé-
« couverte de la Colombia.

« Les voyageurs étaient parvenus à une
« des branches de ce fleuve, et avaient dé-
« couvert une troupe d'Indiens *Shoshones*,
« dont un certain nombre avait consenti à
« les suivre. Les Indiens ayant rapporté que
« la rivière sur les bords de laquelle ils rési-
« daient n'était pas navigable, et que le pas-
« sage à travers les montagnes était impratica-
« ble, le capitaine Clarke résolut d'aller par
« lui-même vérifier ce récit. L'ayant trouvé
« exact, on mit les canots en lieu de sûreté;
« on acheta, des Indiens, vingt-sept che-
« vaux pour transporter le bagage, et on
« loua un guide pour traverser les mon-
« tagnes. Le trajet dura vingt-trois jours,
« et ne fut effectué qu'avec des peines in-
« finies. Les voyageurs éprouvèrent tout ce
« que la faim, le froid et la fatigue peuvent
« faire souffrir. En arrivant sur les bords
« du Koos-Koos-Ke, ils construisirent
« quatre pirogues et un canot. Lorsque ces
« embarcations furent faites, on donna les

« chevaux en garde aux Indiens *Pallote-pallors*, et on s'embarqua sur le Koos-Koos-Ke (branche orientale) qui se jette dans le Ki-moo-ee-nen (branche occidentale). Cette dernière, qui, depuis ce confluent, reçut le nom de rivière Lewis, verse ses eaux dans la Colombia. La navigation sur ces deux rivières est sûre, au moyen de trois portages, quand les eaux sont hautes; mais comme elles étaient basses dans cette saison, on éprouva beaucoup de difficultés, et on courut des dangers. Le 17 novembre, on arriva à l'embouchure de la Colombia, dans le grand océan, par les 46° 18′ de latitude nord et les 125° 39′ de longitude occidentale. Ce fleuve a, dans cet endroit, mille huit cent trente toises de large. La longueur totale du voyage de l'expédition avait été de quatre mille cent trente-trois milles.

« Les voyageurs bâtirent un petit fort sur la côte; ils y passèrent l'hiver, et le quittèrent le 23 avril 1806. En remontant la Colombia, ils aperçurent, à cent vingt-cinq milles de son embouchure, une ri-

« vière appelée le *Multnomah*, qui, à son
« confluent avec le fleuve, avait deux cent
« cinquante toises de large. Une île assez
« considérable avait empêché de la voir en
« descendant. On conjectura qu'elle devait
« prendre sa source sur les confins du Nou-
« veau-Mexique, dans le groupe de monta-
« gnes d'où sortent le grand Rio-del-Norte
« et le Rio-Colorado. On suivit la même
« route que l'année précédente; et, après
« avoir laissé les pirogues dans le Koos-
« Koos-Ke, on prit la voie de terre. Les
« voyageurs retrouvèrent les effets qu'ils
« avaient cachés et les chevaux qu'ils
« avaient confiés aux indigènes. Le pays,
« au mois de mai, était encore couvert de
« neige. On en vit jusqu'au 29 de juin; ce
« qui retarda beaucoup le passage des mon-
« tagnes rocheuses. Avant de franchir le
« point qui sépare les eaux du Missouri de
« celles de la Colombia, on congédia les
« Indiens de l'ouest, dont la conduite en-
« vers les voyageurs avait toujours été hon-
« nête, douce et affable. On se partagea en
« plusieurs bandes, et chacun prit une

« route différente, afin de reconnaître une
« plus grande étendue de pays et les diffé-
« rentes branches du Missouri. Après s'être
« réunis, on descendit ce fleuve, et l'on ar-
« riva au poste Saint-Louis le 23 sep-
« tembre 1806.

« Depuis le pays des Mandannes jusqu'au
« grand océan, les armes des Indiens sont gé-
« néralement des arcs, des flèches et des mas-
« sues, ou casse-têtes. Tous les Indiens, de-
« puis les montagnes rocheuses jusqu'aux ra-
« pides de la Colombia, sont bons, simples
« et honnêtes; mais depuis les rapides jus-
« ques aux côtes du grand océan, ils sont
« fourbes et voleurs. Ces derniers n'ont pas
« de chevaux; les premiers élèvent un grand
« nombre de ces animaux, et se nourrissent
« souvent de leur chair. On ne découvre
« pas chez ceux-ci la même dépravation de
« mœurs que chez les habitans des côtes de
« l'océan et des rives du Missouri. Les
« Indiens qui habitent les montagnes ro-
« cheuses, font du pain avec une racine
« qu'ils appellent *comas*, dont la forme res-
« semble à celle d'un oignon, mais qui a

« une saveur très-douce. Après avoir pelé et « lavé cette racine, ils la pilent et en font « une pâte qu'ils mettent ensuite cuire dans « des espèces de fours. »

A quatre heures, j'ai pris congé de M. Randolph pour me rendre chez M. Monroe, qui habite à trois milles de la résidence de l'ex-président Jefferson.

J'y suis arrivé à six heures; et le colonel, secrétaire d'état, m'a très-civilement accueilli.

Samedi 21 septembre 1816. Retour de Monroe-House chez M. Madisson.

A neuf heures, j'ai pris congé de M. Monroe, secrétaire d'état, du colonel Lindsey, mon ancien compagnon d'armes au siége de Yorcktown, et de M. Barbour, riche propriétaire, sénateur, après avoir reçu de ces deux derniers des invitations fort polies pour venir les voir à leurs campagnes, à quelques milles de là.

M. Monroe était sorti pour le moment lorsque j'arrivai hier à sa résidence. Il rentra peu après, et je trouvai en lui un homme

plein d'urbanité, parlant très-bien le français. On juge, dès l'abord, qu'il a vécu dans les sociétés les plus distinguées; mais on a plus de plaisir encore à reconnaître en lui les traits de l'aménité et de la bienveillance.

Après quelques instans de conversation, il me mena voir une vigne provenant du plant de Bordeaux. Elle a fort bien pris; mais depuis cinq ou six ans qu'elle est sur pied, elle n'a pu réussir à donner du fruit. Le raisin qu'elle porte a des grains de la grosseur des grains de plomb, encore sont-ils totalement flétris.

On a toujours échoué dans cette tentative aux États-Unis; je pense que la nature ne peut être vaincue à cet égard. L'exposition de cette vigne est bonne; le terrain est en pente, exposé aux rayons du midi par trente-huit degrés de latitude; mais tout cela ne sert à rien. *Nisi Dominus ædificaverit, etc. Frustrà laboraverunt, etc.*

J'avais remarqué dans le salon de M. Monroe les portraits de Francklin et du comte de Mirabeau avec le buste de Fox. Comme

nous étions sur le chapitre du comte et de ses grands talens, je racontai à ces Messieurs que je l'avais vu souvent, et qu'entre autres, en 1786, avant la mort de Frédéric II, lorsqu'il eut commission de la cour de France pour aller à Berlin, il passa à Condé où je me trouvais. Etant chez son frère le vicomte, il nous raconta en détail le superbe plan de campagne de 1781, dont nous avions été les acteurs en Amérique. Il s'exprimait si parfaitement, il peignait si bien la grandeur du projet et ses développemens successifs, que nous demeurions immobiles en l'écoutant dans le récit de nos propres actions.

Je leur racontai ce qu'il dit un jour de fort plaisant à son frère : *Mon cher vicomte, dans une famille ordinaire tu serais un mauvais sujet et un homme d'esprit ; dans la nôtre c'est tout le contraire.*

J'y ajoutai une réponse qu'il me fit dans le temps, un jour qu'il était venu voir nos évolutions. Je lui demandai quelle différence il trouvait entre notre manière de manœuvrer et celle des Prussiens ? J'avais à

peine achevé de parler, que ses yeux me parurent lancer du feu. Il me répondit : *Celle de la piété au fanatisme !*

La résidence de M. Monroe est une charmante solitude : la maison n'est que provisoire ; elle doit être rebâtie sur un tertre en face, où sa situation sera très-avantageuse.

J'ai pris, à mon retour, la route de Milton, où j'ai de nouveau passé à gué la North-River.

A quelque distance de là, j'ai rencontré une charmante demoiselle de dix-sept ans, faisant route à cheval, escortée par son jeune frère; elle a permis que je l'accompagnasse jusqu'au point où elle a détourné pour se rendre chez une de ses tantes, à mon très-grand regret.

L'excellente qualité de l'air dans ces pays élevés contribue à embellir les femmes ; elles sont généralement fort bien.

Vers trois heures, j'ai aperçu, à l'endroit nommé *Walkers-Church*, environ cinquante chevaux de main et une vingtaine de voitures. Les principaux habitans du voisinage s'étaient rendus à cette église pour en-

tendre prêcher. Plusieurs d'entre eux étaient venus de fort loin, quoiqu'ils dussent s'y rendre de nouveau le lendemain dimanche, jour si exclusivement consacré à la religion.

A trois heures et demie, je me suis arrêté pour dîner à Gordon's-tavern, d'où je suis reparti immédiatement après, retraversant les mêmes bois par où je m'étais acheminé deux jours auparavant. Le temps était délicieux; je savourais, avec les exhalaisons aromatiques des plantes, un air si sain qu'il me semblait aspirer la santé.

J'admirais de nouveau la richesse et la majesté de ces forêts, et la beauté des géans de la végétation.

Quatre espèces d'arbres en forment la grande majorité; savoir : le chêne, le pin, le peuplier et le châtaignier.

Quelquefois il semble que le chêne et le pin se soient donné le défi à qui s'élèverait davantage : à six pieds de distance de son rival, le pin s'élance, évitant la courbe; et, non content de sa taille gigantesque, par un dernier effort il s'élève, aux dépens de sa propre substance, à un plus haut degré dans

les airs. A le voir isolément, il frappe par la pureté de son jet et la hardiesse de son ascension.... C'est le candelabre de Michel-Ange, il semble qu'il ne puisse être égalé.

Cependant son rival, malgré sa masse imposante, a pris un noble élan; chaque lustre ajoute à peine un degré à sa lente croissance; mais quand le poids d'un siècle a développé ses rameaux voués aux dieux des mers, lorsqu'il s'est enrichi de la poussière de quatre générations successives, il étale fastueusement sa cime aérienne au-dessus de la tête noirâtre de son ennemi humilié, et balance avec majesté toute la splendeur de son feuillage, *signe* antique de la victoire; c'est le candélabre de Raphaël.

Le pape avait chargé ces deux peintres illustres de donner, en concurrence, le modèle d'un candélabre, en y déployant tout leur génie. Il faut voir la gravure de ces deux modèles, en commençant par celle de Michel-Ange. Le hasard me procura un jour cet avantage, et je me rappelle encore la vive jouissance qu'il me procura.

Le peuplier franc se montre aussi le digne

émule du chêne; sa tige est imposante et son attitude pleine de noblesse; sa feuille, d'un tissu doux et poli, le rend doublement gracieux à la vue. C'est un guerrier dont la stature et le maintien donnent l'idée de la fierté; son sourire a plus de prix; l'aménité de ses mœurs nous séduit davantage, et le charme s'attache à lui.

A sept heures du soir, je suis arrivé à Montpellier, résidence du président Madisson, où j'ai trouvé nombreuse compagnie.

Lundi 23 *septembre* 1816. *Montpellier; Orange-County.*

Plusieurs dames et demoiselles des environs, qui étaient en visite chez le président, nous quittèrent hier matin après déjeûner. Peu après, le temps se mit à la pluie; le dimanche déploya sa tristesse accoutumée. Le froid et l'humidité se faisaient sentir à la suite de jours très-chauds; un peu de feu allumé dans le salon nous devint très-confortable. La lecture, la table, la conversation

et même les échecs (malgré la sainteté du jour et l'empire des habitudes), chassèrent l'ennui, et nous conduisirent tout doucement à l'heure du repos et des songes trompeurs.

Dans les conversations particulières que j'ai chaque jour avec M. Madisson, j'ai lieu de découvrir en lui de nouvelles lumières et des connaissances très-étendues : avec beaucoup de modestie, M. Madisson a l'esprit juste et prompt, infiniment de sagacité, un excellent ton dans la discussion, jamais tranchant (ce n'est point un jeune homme), ayant l'air de supposer plus de moyens et d'instruction à celui avec qui il s'entretient qu'à lui-même.

Il est mieux que personne au courant de la politique des diverses puissances, et du moindre événement qui se passe, en quelque pays que ce soit, ayant des relations intimes avec les Européens.

Le travail lui est facile ; il lit et écrit presque tout le jour, et souvent une partie de la nuit.

En rejoignant la société, il se déride ; son

visage s'épanouit ; il prend plaisir à un bon mot, cause gaiement avec une simplicité qui lui fait honneur, et qu'on remarque avec plaisir dans le haut rang où ses talens l'ont placé.

Personne n'est plus poli et n'a plus d'attentions et d'égards qu'il n'en a pour ceux qu'il a reçus sous son toit hospitalier.

Madame son épouse, dont j'ai déjà parlé, est la douceur, l'honnêteté et la bonté mêmes. On ne peut pas être d'une société plus aimable, se montrer mieux au fait du savoir-vivre, et posséder à un plus haut degré l'art précieux et fort rare de laisser aux personnes qui nous rendent visite, l'aisance et la liberté dont elles jouiraient dans leur propre demeure.

M. Fodd, son fils, est un de ces hommes qui n'ont point eu de jeunesse ; déjà mûr à vingt-deux ou vingt-trois ans, il étonne par son instruction, son à-plomb et la solidité de son jugement dans un âge où les hommes en ont communément si peu. Il a voyagé avec beaucoup de fruit en France, en Angleterre et en Russie. A ces avantages il

unit ceux d'un beau physique, des manières distinguées et infiniment d'aménité. Il est facile de juger qu'il a fréquenté la bonne compagnie de nos capitales européennes.

J'ai trouvé ici une belle édition de Bernardin de Saint-Pierre. J'en ai relu avec plaisir une partie, mais je ne saurais dire si j'ai été plus dégoûté ou plus révolté en lisant la lettre dédicatoire de madame Bernardin de Saint-Pierre à la duchesse d'Angoulême, où elle qualifie son mari d'*interprète sublime de la providence !!*

« Risum teneatis amici ! »

Je me suis amusé ce matin à lire un chant de la *Jérusalem délivrée*, traduction de le Brun, édition de Paris. J'y ai fait les observations suivantes :

L'essieu siffle, les roues volent sur la poussière qu'elles effleurent à peine, les chevaux halétans sont baignés de sueur et blanchissent le mors de leur écume.

La phrase tombe faiblement sur l'*e* muet, quoique l'image se rapporte à la vigueur, au feu lui-même.

Il vaut donc mieux terminer fortement, et dire pour l'agrément de l'oreille :

Les chevaux haletans sont baignés de sueur, et de leur écume ils blanchissent le mors.

Apparaît est encore écrit *apparoit.*

Quelque soulagement et quelque calme.

Infiniment dur à prononcer.

Tel on voit un loup qui, chassé d'une bergerie, va chercher dans les bois, etc. Sa langue s'élance hors de sa gueule, et lèche ses lèvres ensanglantées. Tel partait l'homicide Soliman, etc.

Cette expression, *tel partait*, est d'une bizarrerie remarquable; elle est vague et impropre : on le sent même avant d'y arrêter sa réflexion.

Que sera-ce si ce secours, etc.

Impardonnable.

J'ai fait ces remarques sur le dixième chant seulement.

Quant à la partie typographique et l'impression, elles laissent beaucoup à désirer; les fautes n'y sont point rares, soit pour l'orthographe, soit pour la ponctuation. On voit

des *s* pour des *f*. Les lignes sont souvent en courbes. Le caractère n'est pas, à beaucoup près, ce que l'on désirerait dans une édition de luxe, tirée à vingt-cinq exemplaires seulement, destinés aux têtes couronnées, ce qui suppose le maximum du beau dans toutes les parties de l'art.

Les gravures ont quelque chose de trop français. Toujours même faire ; les figures paraissent sur le même plan ; il y a monotonie et uniformité fatigantes ; la touche a trop d'unité ; il y a de la roideur dans la manière de ces gravures ; elles conservent le cachet d'un temps depuis lequel le goût aurait dû signaler ses progrès. Qui en voit une, les voit toutes.

L'édition d'Homère est plus belle. (Imprimerie de Bossange, Masson et Besson, Paris, 1809.) Le titre en lettres d'or, gravures au trait à la manière antique. Vingt-cinq exemplaires seulement.

Il semble que le nom de l'auteur soit un talisman. Il est vrai qu'en imitant l'antique, on ne court aucun risque de se fourvoyer. Mais qui nous fera jouir d'une bonne tra-

bleues, est presque entièrement déserte et toute en forêts; tandis que la population se presse et s'accumule dans la partie supérieure, où l'on jouit tout à la fois d'un air pur, d'un sol plus fertile, d'une vue plus considérable et plus variée, de l'agrément, de la salubrité et de l'utilité des eaux, et de tous les avantages qui résultent d'une population plus forte.

En lisant, aujourd'hui, dans une belle édition des *Études de la nature*, la fable *des Membres et de l'Estomac*, par Lafontaine, je trouve ces trois vers à la file:

« Nous suons, nous peinons comme des bêtes de somme,
« Et pour qui? pour lui : nous n'en profitons pas,
« Et notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas. »

Voilà cependant comme on imprimait la poésie à Paris, rue du Battoir, n.° 16, année 1804. Heureusement que le *remède* était près du mal.

L'extrait ci-dessus se trouve au tome 5, page 86, art. *Vœux pour la noblesse*.

Bernardin est fort intéressant à lire lorsqu'il peint la nature; il se met parfaitement

en harmonie avec elle ; pour me servir de son expression favorite.

Toutefois, je ne lui passe ni ses rêveries sur la fonte des glaces du Pole comme causes des marées, ni ses mille et une erreurs, relativement aux vues de perfectionnement, soit en France, soit aux colonies. Il a bâti sur des bases de sable : jugeant les hommes d'après lui-même, il les a supposés bons, sages et éclairés, tandis que la masse est ignare, désordonnée et méchante.

Si Bernardin a profité de Virgile, il est reconnaissant et se plaît à l'avouer : en portant aux nues son modèle, il s'élève lui-même.

Je connais tel homme qui s'est péniblement traîné sur les traces de saint Pierre, qui lui a monté sur le dos pour paraître colossal, et qui, reniant son maître comme Pierre renia le Christ, s'annonça, plein d'orgueil, comme géant littéraire, grand de sa propre grandeur, malgré toute la modestie que doit inspirer le christianisme.

Après dîner, j'ai pris congé de M. le pré-

sident Madisson, de madame son épouse et de M. Fodd son fils, et je me suis rendu, dans leur voiture à quatre chevaux, à Orange Court-House, pour y prendre le *stage* allant demain à Frederick'sburg.

Jeudi 26 septembre 1816. Voyage de Montpellier à Frederick'sburg.

A huit heures et demie du matin, je suis monté dans le *stage*, qui est parti hier de Charlotte-Ville (Albemarle-County) allant à Frederick'sburg.

A midi, j'ai fait à pied quelques milles, pendant que la voiture était arrêtée. Je cheminais seul, par le plus beau temps du monde, à travers une superbe forêt, où j'avais l'agrément de voir, à chaque pas, des fleurs et des plantes inconnues.

Je suis entré dans une jolie maison en bois, près laquelle le propriétaire, tonnelier, travaillait à faire des barils pour la farine.

Il y a dix ans qu'il a acheté mille acres de

terre, couverts de bois; il n'a payé qu'à raison de deux gourdes et demie l'acre (12 liv. 10 s.). Comme il a abattu une partie de ces bois, aujourd'hui en culture, sa propriété a acquis une valeur quadruple de celle qu'elle avait en premier lieu.

Il possède, avec cela, deux négresses et six noirs, dont deux sont excellens ouvriers dans sa partie. Voilà un homme heureux dans son genre! Sa maison a fort bonne mine; elle est en bordages à clain, peints en petit gris. Il en est l'architecte, et il a fait, en partie, les meubles. Tandis qu'il travaille à ses barils, ses esclaves cultivent la terre; sa femme est occupée du ménage, et tout va pour eux le mieux du monde, au sein du désert où ils ont courageusement fixé leur séjour.

Je suis entré dans ces petits détails pour donner quelque idée du pays; ce qui n'est pas du goût de l'un peut être agréable à l'autre; un troisième y trouvera quelque utilité. Je n'écris point de romans; je peins d'après nature. *Veluti in speculum!*

A trois heures, nous nous sommes ar-

rêtés pour dîner à Colin's-Tavern, dans l'endroit appelé *Wilderness* (le désert).

La dame de l'auberge, beaucoup mieux élevée que ne sont généralement les personnes de sa profession, nous a donné un fort bon dîner, si toutefois on en peut faire un bon avec de l'eau et du wiskey pour unique boisson.

A sept heures du soir, nous sommes arrivés à Frederick'sburg, que j'ai quitté il y a onze jours.

Vendredi 27 *septembre* 1816. *Voyage de Frederick'sburg à Washington-City.*

A cinq heures du matin, nous sommes partis de Frederick'sburg par un temps très-froid. La soupente de notre voiture s'est cassée, suivant les nobles us; le *stage* que nous avons rencontré, par suite d'un semblable accident, marchait à vide, escorté d'une longue file de voyageurs, aussi contens de l'avoir quitté, que les chefs de l'armée des Grecs, lorsqu'à l'aide de Sinon,

ils s'élancèrent hors des flancs profonds du cheval de bois :

Laxat claustra Sinon : illos patefactus ad auras
Reddit equus, lætique cavo se robore promunt
Thessandrus, Stenelusque duces, et dirus Ulysses,
Demissum lapsi per funem, Athamasque, Thoasque,
Pelidesque Neoptolemus, primusque Machaon
Et Menelaus, et ipse doli fabricator Epeus.

VIRG. *Æneid.* lib. II, v. 259, 264.

A neuf heures et demie, nous nous sommes embarqués sur le *steam-boat*, allant d'Acquia-Creek à Washington-City.

A bord du *steam-boat*, sur lequel je fais route, je lis dans la Gazette de Washington, en date d'hier, que, dimanche, 15 du courant, le *steam-boat* de Charleston, l'*Entreprise*, ayant soixante personnes à bord, *en eut douze tuées ou blessées par l'explosion du récipient de l'eau bouillante, occasionnée par la foudre.* Cet accident est déjà arrivé sur l'*Ohio*, et ailleurs, par la seule violence de la vapeur dans un récipient trop faible. Il serait à souhaiter que les inventeurs d'une machine si ingénieuse et si utile,

s'étudiassent à la préserver, s'il est possible, d'inconvéniens aussi funestes.

A quatre heures, nous passons devant Mount-Vernon, ancienne résidence du célèbre Washington. C'est là qu'il choisit sa retraite après la paix de 1783, qui assura l'indépendance des États-Unis.

Ses dépouilles mortelles sont dans un caveau pratiqué sous une petite élévation de la pièce de verdure qui entoure la maison. On n'y voit aucune inscription. Je propose celle-ci, en attendant mieux :

« Ut veterem æquiponderat alta Colombia terram :
« Ille vir, et noster, stat, non heroïbus impar ! »

Et en français, celle-ci :

L'orgueilleuse Amérique, au nouvel hémisphère,
Égale, en contre-poids, la moitié de la terre ;
Et du grand Washington les glorieux travaux
Présentent en lui seul l'ensemble des héros !

Le juge Washington, son neveu, est aujourd'hui propriétaire de Mount-Vernon, et reçoit avec hospitalité ceux que le respect ou la curiosité attirent vers la tombe du grand homme.

Le Mount-Vernon est sur la rive droite du Potomack. Elle présente une végétation magnifique et d'un noble effet, s'élevant au-dessus même du faîte de la résidence.

La maison fait face au sud-est. C'est un édifice de mauvais goût, composé d'un rez-de-chaussée, au-dessus duquel on aperçoit de très-petites fenêtres carrées, obscurcies par l'avant-toit formant portique; il est dominé par un belvédère, surmonté d'un aigle.

A trois milles au-dessus de Mount-Vernon, sur la gauche du Potomack, on voit le fort Washington, que les Anglais ruinèrent il y a deux ans; l'emplacement est bien choisi pour y établir des batteries. Malheureusement les troupes, chargées de la défense de ce fort, prirent la fuite dans la crainte d'être tournées, et n'attendirent pas les forces anglaises, composées de quelques sloops de guerre et de bombardes.

L'officier commandant a été destitué.

On répare actuellement ce fort.

A six heures, le *steam-boat* s'est arrêté devant Alexandrie: je suis descendu pour m'y

promener un moment, et j'ai trouvé que c'était la plus triste ville qu'il fût possible de voir. Le soleil était à peine couché; déjà toutes les maisons étaient fermées; les rues présentaient l'aspect d'une profonde solitude. Il y avait néanmoins cinquante ou soixante vaisseaux marchands dans le port. Cette ville, à raison de la nudité qui l'environne, et de la nature du sol sur lequel elle est située, doit être le Sénégal, en été; la Nouvelle-Zemble, en hiver.

A huit heures du soir, nous sommes arrivés à Washington-City.

Samedi 28 *septembre* 1816. *Washington-City.*

Ce matin, je suis allé voir le général Merson pour qui j'étais porteur d'une lettre de recommandation de la part de M. le secrétaire d'état Monroe. J'ai été accueilli avec beaucoup de cordialité, et le général m'a procuré la connaissance de M. le colonel Bumford, chef du bureau d'artillerie au département de la guerre. J'ai eu avec ce der-

nier une longue conversation en particulier, au sujet d'une invention que je désirerais faire exécuter, et sur laquelle j'étais bien aise de consulter un homme plein de connaissance sur l'artillerie, tel que M. le colonel Bumford.

Le colonel a paru goûter mon projet; il a pensé, comme j'ai toujours fait, que la chose que j'ai en vue est très-facile à exécuter, et qu'elle serait à la fois infiniment utile et agréable au public et au gouvernement.

En conséquence, je suis allé chez M. le docteur Thorton, chef du bureau des patentes (*patent-office*), et j'ai pris les mesures nécessaires pour m'assurer les avantages résultant de mon invention si le succès la couronne. M. Thornton est créole de l'île de Tortola où j'étais à la fin de juin dernier. Il y possède une habitation. C'est un homme à talens, architecte et bon dessinateur, fort instruit et infiniment poli. La rage de la guerre contre les Espagnols l'a pris comme les autres. Quoique âgé de quarante-cinq ans, marié et riche, il me parlait de son

désir d'aller guerroyer en faveur des patriotes de la Terre-Ferme. J'ai cru charitablement devoir lui rappeler qu'il est marié ; aussi m'a-t-il dit qu'il éprouve des obstacles du côté de sa femme. Je lui ai ajouté de plus un tableau vrai de la situation des choses à Caracas et sur toute la côte de la Terre-Ferme, depuis Cumana jusqu'au fond du golfe du Mexique, et je lui ai fait part de tout ce que j'ai su par les patriotes mêmes, Espagnols et Français, que j'ai vu revenir à Saint-Thomas après la défaite de Bolivar, au commencement du mois dernier. Je m'apercevais, en lui parlant, que les teintes de mon tableau n'étaient nullement conformes à ce qu'il eût souhaité ; mais je le faisais dans l'espoir de détourner un brave homme, tel qu'il me paraît être, d'un parti insensé, et particulièrement tel pour un homme dans la situation heureuse où il se trouve. Mais rien n'est difficile à guérir comme les maladies du cerveau. L'expérience des autres est, à cet égard, de toute nullité : c'est une passion ardente qui veut se satisfaire coûte qui coûte, quelque danger qui s'y attache,

quelque funeste suite qui en puisse provenir.

Le prix d'une patente est de trente gourdes; le privilége qui en dérive assure les avantages de l'invention pendant quatorze années.

Le docteur Thornton me disait avoir connu particulièrement le général Miranda, et que cet homme était à la fois sans honneur et lâche.

Il paraît que le docteur est fort aimé des patriotes espagnols. Tous ceux qui voyagent aux États-Unis s'empressent de venir le voir. C'est lui qui a fait pour eux une constitution il y a plusieurs années. *Habemus confitentem reum.*

Lundi 30 *septembre* 1816. *Baltimore (Maryland).*

A six heures du matin, je suis parti de Washington-City dans le *stage* allant à Baltimore. Le temps qui était excessivement froid en ce moment, est devenu brûlant à l'heure de midi, comme c'est l'ordinaire dans

ce pays quand le soleil paraît. J'ai traversé de nouveau le champ de bataille de Bladensburg à huit milles de Washington, et nous avons passé, à peu de distance l'un de l'autre, le Patuxent et le Potapsco, qui se jettent dans la baie de Chesapeak.

La campagne est très-peu fertile entre Washington et Baltimore. La qualité de la terre se détériore à mesure qu'on approche de la mer. La couche végétale est extrêmement légère et sablonneuse; les arbres sont moins élevés; les champs de maigre apparence.

A trois heures, je suis descendu chez Gudsby d'où j'étais parti il y a vingt jours, pendant lesquels j'ai parcouru quatre cents milles.

A peine arrivé à Baltimore, j'ai vu défiler divers corps de troupes, cavalerie, infanterie et artillerie, suivis de plusieurs compagnies bourgeoises, faisant ombre au tableau, et sur lesquelles je ne conseillerais pas de reposer une grande confiance en cas de guerre, quoique je sois très-éloigné de douter du courage personnel de tous les individus qui en font partie. Le temps avait fa-

vorisé la revue. Un grand nombre de femmes bordaient les trottoirs de la rue principale, plus empressées, je pense, de voir et d'être vues que d'entendre les lugubres intonations de la musique militaire, suivies de batteries de tambours et d'airs de fifre de mauvais genre, à peu près comme au temps de la guerre de l'indépendance.

« Quæque ipse miserrima vidi ! »

Je remarquais avec peine hier, dimanche, à Washington, qu'on ne voyait presque pas de femmes blanches paraître en public; en revanche, les rues étaient inondées par la huaille noire, d'autant plus laide qu'elle a plus de parure. Ces nègresses, capresses, mulâtresses et mixtes américaines sont horribles sous le costume européen. La nudité leur sied mieux. Leurs formes ne sont pas dénuées de beauté. Une fois empaquetées, elles perdent tout; il ne reste qu'une peau noire ou jaunâtre, une marche sauvage, des vêtemens ridicules et le plus bizarre maintien qu'on puisse voir.

Cependant, vers les huit heures du soir, je

vis beaucoup de dames américaines se pressant d'aller au temple des méthodistes pour entendre prêcher. C'était la troisième séance de ce jour, et le zèle allait *crescendo*.

On voit au nord de Washington-City, bordant les limites de la ville, une hauteur couverte de bois, d'où la vue s'étend au loin sur le Potomack.

L'on y a bâti quelques maisons de plaisance, d'autres y sont projetées. Le site est heureux. Ce sera un jour la Chaussée-d'Antin de Washington-City.

Dans deux ou trois siècles peut-être, on montrera par curiosité le plan de la capitale des États-Unis, telle qu'elle est aujourd'hui, comme on nous fait voir le prétendu plan de Paris au temps de Jules-César.

Étant allé hier à l'hôtel de la poste aux lettres, j'entrai par hasard à la bibliothèque de l'État; elle consiste dans le petit nombre de livres que l'on peut ranger autour d'une chambre de vingt pieds de long sur dix de large. L'ancienne était au Capitole, où elle fut incendiée en 1814.

Mercredi 2 octobre 1816. Baltimore (Maryland).

C'était hier l'ouverture du théâtre de Baltimore; la salle était nouvellement décorée. Elle est composée de deux rangs de loges demi-circulaires, ornés de colonnes corinthiennes, d'une galerie supérieure, et d'un parterre en amphithéâtre. Elle peut contenir cinq cents personnes. On n'a tiré aucun profit de l'avant-scène, où il eût été facile de pratiquer des loges. Elles n'existent qu'en peinture. On n'y voit point de loges grillées.

L'inscription qui est au sommet du rideau, est conçue en ces termes :

Eye nature's walks, shoot folly as it flies ;
And catch the manners living as they rise.

Ce qui signifie à peu près :

L'esprit observateur nous dépeint la folie,
Et les mœurs des humains qu'en riant il châtie.

Il paraît que l'art des machinistes est peu avancé ici ; à chaque changement de décorations, l'on aperçoit de chaque côté du

théâtre les hommes qui les font mouvoir, cheminant avec elles.

Avant de commencer, l'orchestre a joué ces morceaux de musique dont on est saturé, et qu'il serait impossible d'adapter à une idée quelconque. C'est du bruit en mesure; *præterea nihil*.

On donnait une pièce anglaise, intitulée : *She stoops to conquer*.

Ce qui se rapproche de notre adage: *elle recule pour mieux sauter*.

La troupe se trouvait composée comme presque partout, même à Paris, de bon, de médiocre et de mauvais. Un nommé Jefferson est l'acteur le plus naturel, le plus vrai et le plus facile que j'y aie vu; le reste ne vaut pas la peine d'être cité. En femmes, rien de bon.

L'invraisemblance m'a paru le défaut capital de la pièce d'un bout à l'autre. Deux gentlemen sont pendant un temps assez considérables chez un homme riche et bien né, croyant être dans une auberge, traitant le maître de la maison, ami du père de l'un d'eux, comme un aubergiste, et sa fille comme une servante. Il est vrai que celle-ci

en a pris le costume pour se convaincre que celui qu'elle a vu si timide, lorsqu'elle a paru devant lui en femme modeste et bien élevée, est véritablement un homme hardi et entreprenant en d'autres circonstances.

Il serait trop ennuyeux d'entrer dans le détail de cette pièce, qui n'a aucun mérite, et qui est assommante par sa longueur.

Avant la seconde pièce, une danseuse a exécuté quelques pas, de telle manière qu'on eût ri aux éclats dans toute ville de France, où l'on aurait eu ce spectacle. La gravité américaine n'en a pas été troublée un seul instant.

Dans les entr'actes, les dames, la plupart vêtues en mousseline, s'asseyent sur le devant des loges, tournant le dos aux spectateurs, et en apparence afin qu'on puisse juger de leurs formes en tout sens.

La seconde pièce était un mélodrame tellement ennuyeux, que j'ai dû me faire violence plus d'une fois pour tenir bon jusqu'à la fin. C'était ce salmigondi de voleurs, de cavernes, d'enlèvemens, etc., dénué du charme de la danse, et des décorations dont

jouit au moins le bourgeois du Marais qui fréquente Nicolet ou Audinot.

Enfin, après cinq heures de séance, le spectacle s'est terminé à ma grande satisfaction, et je suis rentré à l'hôtel de Gadsby, où ni maîtres ni domestiques n'étaient debout, au cas où les voyageurs auraient eu besoin de leurs services. Il y a cependant à peu près cent personnes dans l'hôtel.

A cinq heures après-midi, je suis parti de Baltimore sur le *steam-boat* à voile, le *Chesapeak*. A neuf heures, le temps brumeux ayant rendu la navigation difficile, et le capitaine faisant ce voyage pour la première fois, nous avons manqué la route ; et, le *steam-boat* ayant échoué, il a fallu perdre une heure pour le mettre à flot.

Pendant cet intervalle, j'ai vu faire une manœuvre qui me semble imprudente, d'après les accidens désastreux dont on vient d'être témoin depuis peu de temps en divers endroits des États-Unis, où un grand nombre de personnes ont été tuées ou blessées sur les *steam-boats ;* le récipient de l'eau bouillante (*the boiler*) ayant crevé, soit

par l'inattention des surveillans, soit par le défaut ou la faiblesse du fer.

Lorsque le *steam-boat* est arrêté, il devient nécessaire de donner issue à la vapeur, afin qu'elle cesse son action sur les roues; mais crainte de perdre une trop grande quantité de cette vapeur, et de trop refroidir le récipient, on commence par arrêter le jeu de la machine, sans pour cela donner immédiatement issue à la vapeur.

Il est constant que si cet état de choses était continué quelques minutes, l'explosion du récipient serait infaillible; nulle force ne résisterait à l'action violente de la vapeur.

Mais on veille, et l'on a des données pour connaître le point où il est nécessaire de dégager la vapeur, parce qu'il y aurait un danger imminent à retarder cette manœuvre.

Je demande maintenant s'il y a aucune comparaison à faire entre la perte d'un mille par le refroidissement de l'eau donnant moins de vapeur, et conséquemment une impulsion moindre sur les roues, et l'extrême danger d'une erreur possible, d'un manque de surveillance, d'une distraction,

d'un calcul faux ou d'un événement que des connaissances imparfaites ne permettraient ni de juger ni de prévoir, et d'où résulterait une catastrophe semblable à celle dont on a déjà fait la malheureuse épreuve.

Je pense que les ingénieux machinistes, intéressés aux succès des *steam-boats*, devraient être frappés de l'imperfection où se trouve leur ouvrage, et qu'ils doivent se faire un point d'honneur de chercher un moyen quelconque de prévenir les funestes accidens auxquels le public est chaque jour exposé dans l'état actuel des *steam-boats*. Il serait encore plus glorieux pour eux de le perfectionner que de l'avoir inventé, puisqu'on n'a donné qu'un moyen de transport par eau, indépendant des moyens connus, tandis qu'ils auraient assuré l'existence de leurs concitoyens et la tranquillité des familles.

Certes, le véritable génie dont ils ont largement fait preuve dans cette éminente invention, ne laisse aucun doute qu'ils ne vinssent facilement à bout de perfectionner leur ouvrage.

Jeudi 3 octobre 1816. Voyage de Baltimore à Philadelphie.

A six heures du matin, le *steam-boat* étant arrivé à French-Town, nous sommes partis immédiatement dans le *stage*. A dix heures, nous sommes entrés à New-Castle sur la Délaware, où nous avons pris un nouveau *steam-boat* qui va à Philadelphie en trois heures.

En me retrouvant au même endroit où j'étais parti, il y a précisément un an (1); en revoyant les mêmes objets; en me rappelant la scène de douleur dont j'y fus temoin lorsque mon ami M. D.... dut se séparer de sa jeune épouse au moment où nous nous embarquâmes ensemble pour la Martinique; en songeant à tout ce qui m'est arrivé dans le cours de cette année d'agitation, à toutes les navigations que j'ai faites, aux pays divers que j'ai visités depuis New-Yorck jusqu'aux Bouches de l'Orénoque, et depuis

(1) *Voyez* Souvenirs des Antilles, tom. 1, p. 161.

la Trinité espagnole jusqu'aux Montagnes bleues, à deux cents milles dans l'ouest de la Virginie, mes souvenirs se reportent aussi sur les plaisirs et les peines que j'ai successivement éprouvés; le charme de retrouver d'anciens amis, le bonheur d'en faire de nouveaux, les douces tourmentes du cœur, les éclairs de volupté, les illusions de l'espérance, les poignantes séparations, les caresses de la fortune, ses perfides ressentimens, les jours heureux et malheureux, les jouissances et les tribulations, les longues folies et les instans de sagesse, les pays et climats divers, leurs productions multiformes, les mœurs variées, le mélange des races entre les deux mondes, les différentes cultures, la liberté et l'esclavage, la dévotion et le fanatisme, la bonne foi et l'hypocrisie, la dureté des personnes, la franche libéralité des cœurs nobles et généreux, l'ingratitude de tant de misérables, la modeste simplicité des hommes bien nés, et le comique orgueil de tant d'individus disgraciés, la rancune de certaines classes de la société, le dépit du négociant trompé dans sa pour-

suite, l'impuissance de l'or pour détruire une démarcation désespérante; la rage effrénée qui en résulte, la tristesse outrée et le goût excessif des plaisirs, la bonhomie des mondains et l'archivoluptueux tempérament des hommes de Dieu, les partis opposés, les horreurs de la guerre civile qui désole la terre-ferme du Nouveau-Monde et blanchit ses plaies, naguère fortunées, d'ossemens amoncelés, l'effroi des navigateurs; les infortunes des familles désolées que le sort des combats contraignit à l'émigration; le stylet sanglant agité dans les mains des naufragés et des victimes jusque sur les rochers où la tempête les a vomis, cette quantité d'Européens que l'inquiétude et la faim, mauvaise conseillère, conduisent aux États-Unis d'Amérique; cette nuée d'individus de tout genre, de toute classe, de toutes professions que l'on rencontre courant les mers, les îles et le continent, conduits par l'espérance, agités, tourmentés par une inquiétude innée, brûlés par la soif de l'or, plus ou moins ignorans, plus ou moins grossiers, plus ou moins immoraux, plus ou moins

fanatiques, plus ou moins de bonne foi, ridicules plus ou moins, et plus ou moins dégoûtans de prétentions, d'égoïsme, de pédanterie, d'impudence, de bassesse et d'atrocité.

En récapitulant toutes ces choses, tous ces événemens multipliés, cette espèce de lanterne magique sans cesse en action, il semble que le court espace d'une année me présente en raccourci le tableau de la vie humaine, et ses chances alternées, et le tumulte qui l'accompagne, et ses lueurs de prospérité, et ses contrariétés renaissantes, et ses innombrables calamités.

A quatre heures après-midi, nous sommes descendus à Philadelphie, où nous eussions été rendus deux heures plus tôt, si la marée descendante n'eût fortement retardé notre marche.

Samedi 5 *octobre* 1816. *Philadelphie.*

La première nuit que je passai à Philadelphie, il y a treize mois, je fus réveillé par les cris de *fire, fire!* et de même, la première

nuit, à mon retour, j'ai été régalé de pareilles vociférations; mais cette fois, au fait de la fréquence de ces accidens, et de l'apathie avec laquelle on entend ce tumulte, je n'en ai pas été plus ému que des cris du watchman pour annoncer l'heure et le temps qu'il fait.

Philadelphie n'est pas plus gai que l'année dernière; il me semble que j'y vois beaucoup moins d'étrangers et de mouvement de commerce.

La plupart des dames se costument en noir comme dans les autres villes de l'Amérique, afin, sans doute, qu'il ne manque rien à la monotonie du pays.

Les dames perdent leur temps à *shoper* (visiter les boutiques), c'est leur occupation favorite. Les hommes qui ne s'occuperaient point de commerce seraient ici fort en peine de passer leur temps agréablement. On ne peut pas toujours lire et écrire. Presque tous les Français qu'on rencontre, négocians, marchands, voyageurs, etc., sont infectés du venin révolutionnaire. Les gens du pays, à l'exception d'un très-petit nombre

et de quelques-uns de ceux qui ont vu la société en Europe, sont fortement imbus de démocratie; leurs mœurs diffèrent essentiellement des nôtres, ce sont des corps angulaires qui s'incommodent et se blessent dans les points de contact. Quant au fanatisme, en apparence général, il n'est réel que dans les basses classes; on est d'accord qu'il règne une grande hypocrisie dans les classes plus élevées.

Comme j'étais prêt à quitter l'auberge où j'étais descendu à Philadelphie, j'ai su que c'était Clausel, l'assassin des Bordelais, qui avait dîné avec nous la veille. J'avoue que je l'avais pris pour un mauvais caporal. Le geai, dépouillé des plumes du paon, était revenu parmi les geais. Quand on songe qu'un homme de cette espèce était placé par le sort en opposition avec la duchesse d'Angoulême!!

Clausel ne demeure point à l'auberge; il a trouvé dans la personne du nommé *A*...., négociant de la Rochelle, démocrate, révolutionnaire prononcé, un digne ami qui s'est fait un devoir d'héberger et de loger

sous son toit le féroce buonapartiste, le parjure, le rebelle à son roi, l'assassin de ses compatriotes sans armes ! ! !

A deux heures, je me suis embarqué sur le *steam-boat*, allant de Philadelphie à Bristol.

J'ai déjà décrit cette partie des bords de la Délaware, dans mon journal de septembre 1815.

Avant de quitter Philadelphie, j'ai vu arriver le bateau de traverse d'un côté de la rivière à l'autre, allant par le moyen de quatre chevaux tournant en rond pour donner le mouvement aux roues, de même que la vapeur les met en action dans les *steamboats*.

Celui sur lequel j'ai passé aujourd'hui était inondé de quakers et de quakeresses dans leur costume accoutumé. On se persuaderait difficilement qu'on reconnaît les enfans de quakers à leur figure. C'est un fait qui m'a paru douteux dans le premier instant; mais je m'en suis pleinement convaincu. On ne peut citer à l'appui de cela les traits distinctifs de la race juive; cette race ne se

croise point ; elle est ancienne, et marquée d'un cachet particulier imprimé sur le visage et facile à reconnaître.

Il n'en est pas de même des quakers ; leur religion est un des aimables produits de l'esprit humain dans nos temps modernes. C'est particulièrement en Pensylvanie que la secte a pris cette consistance qu'elle a aujourd'hui, et qu'elle s'est si prodigieusement accrue de prosélytes nouveaux. Est quaker qui veut. Il n'y a guère que cent cinquante ans que cette secte fleurit : elle n'est point limitée en elle-même pour se multiplier ; on peut donc s'étonner que les enfans de quakers aient une physionomie exclusive qui permette de les reconnaître entre tous les autres.

Parmi les passagers embarqués sur le *steam-boat*, s'est trouvée une demoiselle (non quakeresse) d'environ seize ans, d'une si parfaite beauté, de traits si réguliers, d'une blancheur si éclatante, d'un teint de rose de telle fraîcheur, de taille et de formes si élégantes, avec des yeux bleus si charmans, que je ne sache pas avoir jamais rien

vu de plus joli ni de plus séduisant. Certainement il serait difficile de ne pas faire de folies pour la possession d'un être pareil. Heureux l'homme riche qui peut dire : je vous donne ma fortune; elle suffit amplement pour vous et pour moi!

Rendus à Burlington vers cinq heures, le *steam-boat* s'est arrêté pour mettre à terre les passagers. Un gentleman est venu chercher la belle; j'avais une autre destination. Je suis resté tristement sur le *steam-boat*, la suivant des yeux, accompagnée par l'heureux mortel, jusqu'à ce que la perdant de vue à un détour, je me suis dit en moi-même : elle est morte pour moi, c'en est fait pour la vie!

Une demi-heure après nous sommes arrivés à Bristol, où je me suis arrêté pour affaire, laissant les *stages* prêts à conduire les voyageurs à Trenton.

Dimanche 6 *octobre* 1816. *Voyage de Bristol à Trenton, par terre.*

Ce matin, je suis allé rendre visite à M. le comte Oniz, ambassadeur du roi d'Es-

pagne. Il a choisi sa résidence à Bristol. Sa maison est agréablement située près de la Délaware, dont la rive en face est disposée en petit jardin anglais dans le genre de celui des bains Vigier à Paris. M. Oniz me paraît un homme sage, prudent et fort instruit. Après avoir parlé avec moi parfaitement français, un de ses amis est entré, et il a fait en mà présence la conversation en anglais et en hollandais. Je n'ai eu qu'à me louer de ses politesses; il s'est trouvé qu'il est l'intime ami de l'homme du monde avec qui j'ai eu le plus de rapport, le marquis de Saint-Simon, sous qui je fis mes premières armes en Amérique (1).

En parlant de la guerre du continent espagnol, M. Oniz a observé, avec beaucoup de justesse, que les Américains courent un grand danger à y fomenter l'esprit d'insurrection; car s'il arrivait que les patriotes parvinssent à leur but, et que l'indépendance fût reconnue, l'Amérique en souffrirait la première, parce que, a-t-il ajouté,

(1) Ce n'est pas l'auteur de l'*Industrie*.

ce pays est mauvais, dur et malsain, tandis que la Terre-Ferme jouit du plus beau climat du monde, et que ses diverses contrées sont d'une étonnante fertilité; il arriverait donc que ce pays serait en grande partie abandonné, et qu'il en émigrerait une immense quantité d'individus avides de profiter de tous les avantages d'un ciel doux, d'un air salubre et d'un sol abondant au plus haut degré.

A deux heures, je suis parti de Bristol pour me rendre à Trenton. Le pays que j'ai traversé, dans un espace de vingt-six milles, est le mieux cultivé que j'aie vu en Amérique, et celui qui rappelle mieux nos campagnes d'Europe. Les bois n'y sont que dans la proportion convenable, et la terre est bien cultivée. Les souches ne paraissent point dans les champs comme partout ailleurs : on aperçoit fréquemment, à droite et à gauche de la route, d'assez jolies maisons de campagne.

En arrivant près de Trenton, sur la rive droite de la Délaware, j'ai passé sur l'ancienne propriété du général Moreau. Le local en est

piant et heureux. La maison principale fut brûlée il y a quatre ans.

Pour entrer à Trenton, en venant de Bristol, on traverse un très-beau port de mer dont j'ai déjà parlé. J'ai été étonné de voir la rivière presque à sec, au point qu'on l'eût passée à gué. A quelques milles plus bas, sans que la différence du niveau soit sensible, la Délaware a la largeur de la Garonne.

A quatre heures, je suis arrivé à Trenton; et, peu de moment après, l'ambassadeur d'Angleterre, M. Baggott, est descendu à l'auberge où j'étais, accompagné de madame son épouse, charmante femme, infiniment gracieuse; ils sont arrivés dans une magnifique voiture à quatre chevaux. Les Américains qui se trouvaient présens paraissaient frappés à la vue de cet étalage d'un luxe auquel ils ne sont point accoutumés.

M. Baggott est le frère de lord Dartmore, et son épouse est, je crois, parente du duc de Wellington.

Lundi 7 *octobre* 1816. *Voyage de Trenton à New-Brunswick* (*New-Jersey*).

En voyageant hier, absolument seul dans le *stage*, mon souvenir se reportait encore vers la belle que j'avais laissée à Burlington. Le hasard m'avait procuré un siége près d'elle sur le *steam-boat*: un de ses gants étant tombé sans qu'elle y fît attention, je le ramassai, et j'y cachai un papier sur lequel j'avais écrit, en *impromptu*, les deux vers suivans:

Gentle young Miss, you will find in your glove
That, of the fair, you fairest I do love!

En voici l'idée, à peu près, en vers français:

Jeune et gentille demoiselle,
Qui me blessez du trait d'amour,
De toutes les beautés du jour
Celle que j'aime est la plus belle!

Peu après lui avoir rendu son gant, qu'elle prit avec le sourire le plus gracieux, sans rien découvrir, je montai sur le pont, où elle ne tarda point à paraître, le *steam-boat* venant d'arriver à Burlington. En l'aperce-

vant près de moi, son sourire m'indiqua qu'elle avait lu ce que j'avais écrit, et ce fut en ce moment qu'on vint la prendre pour la conduire à terre.

Le botaniste nous accable
De noms de fleurs, tous en latin;
Moi je dépeins l'objet aimable
Que le sort jette sous ma main.
Il nous assomme par sa dose
De longs mots terminés en *us*;
Mes autels sont ceux de Vénus;
Il a l'épine, et j'ai la rose!

J'ai appris tout-à-l'heure que Joseph Buonaparte demeure à Burlington, à quelques milles d'ici, du même côté de la Délaware, entre Bristol et Trenton. Il a fallu faire massacrer un million d'hommes pour qu'un garde-magasin pût émigrer aux États-Unis avec deux millions de gourdes!

A une heure, je suis parti de Trenton dans le *stage*. Le temps était aussi serein qu'on puisse le désirer. Nous traversions des plaines parfaitement cultivées et parsemées de nombreuses habitations, dont quelques-unes de bonne apparence, quoique bâties en bois; les lisières des bosquets offraient

les plus rians points de vue ; l'automne y déployait toute la variété de sa riche palette : à certaine distance, elle semblait former des bouquets de lilas, de jonquilles et d'œillets, relevés par la verdure fraîche encore des chênes adolescens, des peupliers et des saules pleureurs.

A quatre heures, nous sommes arrivés à Prince-Town, que j'ai trouvé plus joli que l'année dernière, parce que le soleil embellit tout, et qu'il faisait un temps affreux lorsque j'y passai l'année dernière. J'ai déjà fait mention du collége de cette ville ; c'est un des premiers des États-Unis.

En sortant de Prince-Town, le point de vue s'agrandit, la perspective s'étend au loin, le terrain bondit et se dessine agréablement ; c'est encore l'Europe dans le cœur du jour ; car, dès l'instant où le soleil darde ses derniers rayons, l'humidité se fait sentir et pénètre fortement : c'est une température insupportable pour ceux qui ne sont pas nés dans le pays et qui ont habité sous d'heureux climats.

Nous sommes entrés à New-Brunswick à

sept heures, après une charmante journée, où je pense que nous avons parcouru l'une des plus riantes contrées de l'Amérique, et vu quatre de ses villes du second ordre les plus distinguées par un local heureux, par la régularité, la propreté et un certain air d'aisance, Bristol, Trenton, Prince-Town et Brunswick.

Mardi 8 octobre 1816. New-Brunswick (New-Jersey).

En m'arrêtant ici, mon projet était d'aller rendre mes devoirs à l'ambassadeur de France, M. Hyde de Neuville.

Sa résidence est à deux milles de New-Brunswick, sur la petite rivière de Bariton. C'est une propriété d'une centaine d'acres, fort jolie par un jour de soleil, tel qu'aujourd'hui. M. de Neuville l'avait achetée lorsqu'il était émigré dans ce pays-ci, sous la tyrannie de l'usurpateur. Je crois qu'il l'a payée 1800 livres sterling (environ 43,000 fr). J'avais eu l'attention de lui écrire de Baltimore avant de faire mon voyage de l'ouest.

Je me suis rendu chez lui vers une heure après-midi ; et, dès que je me suis nommé, il m'a fait quelques excuses de ne m'avoir point encore répondu, ajoutant qu'il comptait m'écrire aujourd'hui même ; que j'avais fait mon voyage très-vîte. — Mais pas très-vîte, lui ai-je dit, je suis resté quinze jours chez le président Madisson, etc. Alors, n'ayant pas l'honneur d'être connu de lui, et désirant qu'il écrivît un mot à l'ambassadeur d'Espagne qui m'avait promis des lettres de recommandation pour les gouverneurs de la Havane et de Porto-Rico, je lui ai fait voir une quantité de papiers, titres et parchemins signés du roi, brevets de chevaliers de Saint-Louis, lettres d'ambassadeurs, de gouverneurs, certificats de service, passe-ports, etc., etc., etc.

M. de Neuville m'a dit alors que si j'avais montré ces papiers à M. l'ambassadeur d'Espagne, il devait sans doute être satisfait. — Je pense ainsi, lui ai-je dit, car il est un point où l'on doit se rendre à l'évidence. Ici, elle était d'autant plus forte, que M. Onis se trouve lié intimement avec le marquis de

Saint-Simon, l'ami de mon père, et sous qui je fis mes premières armes.—J'ai plus de quarante lettres du marquis, ajouta M. Oniz. — C'est infiniment heureux pour moi, lui dis-je, mes certificats de service sont précisément de sa propre main, votre excellence reconnaîtra l'écriture de son ami. Je les lui fis voir; il fut on ne peut plus poli, et me dit, au sujet de M. de Saint-Simon, que le roi Ferdinand venait de lui accorder une faveur signalée en faisant une promotion pour lui seul, et l'élevant au rang de maréchal.

Mais au bout de tout cela, M. Oniz conclut, en me répétant que, dès qu'il aurait un mot de M. de Neuville à mon sujet, il m'adresserait de suite à New-Yorck des lettres de recommandation, et qu'il me ferait avoir une concession à Porto-Rico.

M. de Neuville me dit avec infiniment de politesse qu'il allait écrire sur-le-champ à M. Oniz pour ce que je désirais. Il m'engagea à aller en France; sur quoi je lui dis franchement, au hasard de gâter mon affaire : Je ne suis plus jeune, je cherche un

lieu où reposer ma tête ; j'ai tout sacrifié pour le roi ; je fus un de ceux qui se montrèrent les premiers le 31 mars au matin en arborant la cocarde blanche. J'eus le bonheur de voir entrer Sa Majesté le 3 mai 1814; mais depuis ce jour jusqu'au 20 mars 1815, où je quittai Paris, je n'ai pu obtenir ni des indemnités, ni un emploi, ni une demi-solde, ni une retraite due à mes services militaires qui datent de près de quarante années, tandis que je voyais tous les buonapartistes comblés de faveurs et de dignités, élevés aux premières places de l'État et brillant de décorations, souiller de leur présence le palais des Bourbons, de cette même famille auguste que leurs crimes avaient précipitée du trône, et dont ils ne s'étaient bassement rapprochés que le parjure dans le cœur et pour mieux renverser Louis XVIII, comme ils le prouvèrent peu après. M. de Neuville fut un peu embarrassé de répondre; il me reparla de M. de Saint-Simon, et me demanda s'il était en France.—Non, lui dis-je, il ne put pas tenir à toutes les couleuvres qu'il lui fallait dévorer. Je le voyais chaque

jour, ainsi que mademoiselle sa fille, depuis leur sortie de prison. Il avait été successivement rapproché de Paris à mesure que les Autrichiens s'avançaient par le Dauphiné et la Bourgogne. Le ministre de la police, l'infâme Savary, écrivait aux maires des villes où le marquis se trouvait incarcéré : *Vous ferez partir* le nommé *Saint-Simon, et le ferez conduire de brigade en brigade par quatre gendarmes*, etc., etc.

Je racontai à M. de Neuville ce que je tenais du général même : Étant allé faire sa cour au roi, que les monstres révolutionnaires venaient traîtreusement encenser, il eut le crève-cœur de voir son geolier, ce même Savary, en rang avec lui près de Sa Majesté, dont il partageait les témoignages de bienveillance. Au retour des Tuileries, je vis le général ; il paraissait vivement agité. —*Je n'y tiens pas*, me dit-il, je ne demande rien et ne veux rien. Je pars demain pour Madrid.—Dès le jour suivant il avait abandonné la capitale et son pays. Craignant d'abuser de la complaisance de M. de Neuville et de prendre son temps, je pris congé de

lui, et me retirai sans autre invitation de sa part.

Chemin faisant, je ne pus m'empêcher de songer à la bizarrerie de cette réception comparée à celle que j'avais éprouvée chez des étrangers. Il me sembla que l'heure à laquelle je le quittais à la campagne exigeait de *lui* une politesse que tout individu aurait faite, et qu'il devait, je crois, à quelqu'un qui avait autant que moi mérité de son maître et du mien, dans un pays surtout où il devait être tellement étonné d'avoir trouvé un homme de ma façon, d'un royalisme si prononcé, et démontré par tant d'inconcevables sacrifices depuis vingt-sept années, qu'en vérité cela même devient à mes yeux son excuse, et qu'il a dû croire que tout cela n'était pas bien certain.

Mercredi 9 *octobre* 1816. *Trajet de New-Brunswick à New-Yorck.*

A six heures du matin, je me suis embarqué sur le *steam-boat* allant de New-Brunswick à New-Yorck. New-Brunswick est

situé sur la rivière nommée le *Bariton*, au point où elle commence à être navigable. Cette ville est à quarante milles de New-Yorck, où l'on peut se rendre par terre ou par le *steam-boat*, ou partie en diligence, en prenant le *stage* qui conduit à Elisabeth-Town, à vingt-sept milles de distance; et le surplus, par eau, en s'embarquant sur le *steam-boat* qui va de cette dernière ville à New-Yorck.

A neuf heures nous étions devant Amboy, petite ville sur la rive gauche du Bariton. Cette rivière, un peu au-dessous d'Amboy, est déjà d'une grande largeur. Ses bords, quelque peu élevés, partie couverts de bois, partie en culture, présentent des sites heureux et un assez grand nombre d'habitations.

Au-dessous d'Amboy, l'on navigue sur le Staten-Island-Sound; la rive droite fait partie de cette belle île, et dépend de l'état de New-Yorck; la gauche est encore New-Jersey.

A onze heures nous passons Elisabeth-Point, à un mille d'Élisabeth-Town; je

vois avec plaisir qu'on y a pratiqué un *wharf* (une cale) pour faciliter l'embarquement et débarquement des passagers sur le *steam-boat*. L'année dernière il fallait traverser dans l'eau jusqu'au genou un espace de cinquante toises avant d'arriver au bateau.

Un peu au-dessous d'Élisabeth-Point on aperçoit, vers le nord-ouest, à trois lieues de distance, la ville de New-Warck sur la rivière de même nom. New-Warck est à huit milles par terre de New-Yorck. A midi, nous entrons dans la baie de New-Yorck. Cette ville se présente majestueusement en face de nous, à huit milles vers le nord-nord-est. Les mâts des vaisseaux semblent rivaliser de hauteur avec les tours des édifices publics. C'est un combat d'activité, de richesse et de population entre la terre et la mer, entre les palais du riche voluptueux et les masses flottantes que l'avide marchand confie au matelot tour à tour téméraire et timide, et constamment superstitieux. La terre de Long-Island étend devant nous ses orgueilleux rivages, comme si elle pressentait qu'elle est appelée à de hautes destinées,

qu'elle sera l'asile des Crésus de l'Amérique; et que le produit des richesses des deux mondes, destiné à l'embellir, amènera dans ses rians bosquets et les grâces et les amours, et le luxe et les voluptés !

A une heure je suis arrivé à New-Yorck ; et j'ai pris logement à Tommany-Hall, dont les salles immenses tour à tour destinées à l'ivresse de la danse et aux mortels ennuis des festins, renferment les sermens légers des jeunes amans, portés en bulles vers ses voûtes, tandis que la lourde masse des toasts amoncelés menace par son énorme pesanteur de ruiner l'édifice et d'en écraser les robustes supports !

Jeudi 10 *octobre* 1816. *New-Yorck.*

« What means the cock'd hat and the masculine air?
« What each motion design'd to perplex?
« Bright eyes were intended to languish, not stare,
« And softness the test of your sex.

The public girls, well :

« But you, on whom fortune indulgently smiles,
« And whom pride has preserved from the snare,
Should slily attack us with coyness and wiles,
« Not with open and insolent airs ! »

Les hommes dans les États-Unis sont, pour ainsi dire, forcés à une certaine humilité de contenance, dans la crainte que chacun doit nécessairement avoir qu'on ne lui suppose des principes antirépublicains, ou qu'on ne s'étudie à lui prouver d'une manière désagréable que le dernier individu des plus basses classes du peuple a les mêmes droits que lui.

Il arrive de là que ceux des hautes classes de la société, soit par le rang, soit par la fortune, ont un air contraint; la nature étant une partout, et les mêmes causes devant produire les mêmes effets, surtout quand il s'agit d'une tendance aussi naturelle que celle des humains vers les sentimens d'orgueil et de présomption.

Il résulte encore de là que les femmes, étant privées de jouir, en leur immense vanité, par la contenance dédaigneuse et l'air altier de leurs maris ou des personnes avec qui elles paraissent en public, ne pouvant en aucune manière renoncer à satisfaire leur passion dominante, foulent aux pieds la mo-

destie, ce charme irrésistible dont la nature les avait dotées, et que prenant un air mâle, hardi et hautain, elles perdent toutes leurs grâces naturelles, révoltent par la dureté de leurs regards, par une affectation d'airs masculins aussi ridicules que dégoûtans, sans compter qu'elles sont généralement laides et maigres, avec des pieds énormes, attributs des basses classes, que la fortune ne peut altérer dans le court espace d'une ou deux générations, et qui accusent trop évidemment une source disgraciée à un très-grand rapprochement.

Les personnes bien nées, qui, à cet avantage indisputable (vanté par Homère et avant Homère, et destiné à voir la fin du monde) joignent encore une fortune au-dessus de celles des négocians, des dignités qu'ils n'ont point, des connaissances dont ils sont privés, parce que la poursuite des profits et les calculs de tant pour cent, etc., absorbent leurs momens, et qui ont généralement sur eux des avantages physiques, plus d'urbanité, des manières plus polies et un meil-

leur ton, paraissent le plus souvent avec un maintien si simple et si peu à prétentions, que, par cela même, elles sont remarquées par tout le monde.

La cause en est simple.

La considération dont elles jouissent est trop bien acquise; elle a de trop profondes racines, nourries dans une série de siècles; elle est si bien établie, et tellement indisputée, qu'elle enfante la modestie avec le vif plaisir d'un contre-effet, qui porte ceux qui en sont témoins à prodiguer un encens dont ils eussent été très-avares s'il eût été exigé.

Au contraire, quand l'argent seul nous élève au-dessus de la classe commune où nous pouvons retomber par le moindre accident, et d'où le bonheur peut mettre à notre niveau celui qui s'y trouve le plus obscurément enfoncé, il en résulte une disposition d'esprit qui invite à une arrogance ridicule, par laquelle nous nous accordons à nous-mêmes ce que nul ne consentirait à nous accorder; et, dans ce cas, les obstacles multipliés et renaissans dépitent ceux qui

les éprouvent, leur durcissent le cœur, et en font les plus détestables individus dont la société puisse être infestée.

Samedi 12 octobre 1816. New-Yorck.

On donnait, hier au soir, au théâtre de New-Yorck, un drame de Kotzbue, intitulé *Pizarro.* J'y assistai : il y avait peu de spectateurs, et de cela seul naît une première impression de tristesse; mais quand une de ces détestables pièces, du genre monstrueux, comme on les a nommées à si bon droit, vient ajouter à cette disposition de l'ame, et noyer l'esprit et les sens sous un déluge de lamentations, de jérémiades et de longueurs assassines, le tout débité avec l'emphase (insupportable pour moi) de la déclamation anglaise; lorsqu'il ne se présente aucun dédommagement quelconque pour un tas de lieux communs, d'invraisemblances choquantes et de pauvretés sentimentales, écrites et débitées avec d'autant plus de prétentions qu'elles ont moins de mérite, il faut l'avouer, une patience d'ange est nécessaire

pour en voir la fin, et ne pas succomber aux puissances liguées de l'ennui mortel, et de l'insurmontable dégoût que l'on éprouve.

Les acteurs et actrices étaient généralement dépourvus de talens. Robertson, qui jouait Pizarre, a le maintien ignoble. Le rôle de Cora est joué avec assez de chaleur par miss Barnes; mais elle n'a ni taille ni figure, et le son de sa voix a une aigreur désagréable. Alonzo, M. Pritchard, est d'un froid glacial; ni jeu, ni ame, ni moyens quelconques. Rolla, M. Simpson, s'est passablement acquitté de son rôle, ainsi que Las Casas, M. Anderson. Il a fallu supporter l'épouvantable charge des cinq actes, *poids germanique!*

La petite pièce, intitulée *the Devil to pay*, est une indigne farce que j'ai vu jouer en France sous je ne sais plus quel titre. Un savetier fouette une dame sur le théâtre. Cette même dame, de fort méchante humeur, est transportée par le pouvoir d'un magicien dans le lit du savetier, tandis que la femme de ce dernier se trouve parée de riches vêtemens dans le lit de la dame aca-

riâtre. Farce digne des tréteaux du boulevart.

La salle de New-Yorck a quatre rangs de loges; le théâtre a la profondeur nécessaire; mais le jeu des décorations est extrêmement gauche; on ne se pique pas d'une très-parfaite imitation de la nature, on bat le tambour en simulacre du canon ou de la foudre.

L'intérieur de la salle est sans goût et sans ornement. Il y a deux foyers avec buvettes, où la jeunesse va se rafraîchir ou se réchauffer.

Les femmes ont ici, comme à Baltimore, le privilége de faire juger de leurs formes en tout sens, en s'asseyant sur le bord des loges, et tournant le dos au théâtre. A Baltimore, je ne l'ai vu que dans les entr'actes. A New-Yorck, on en jouit le long de la pièce.

Mardi 15 *octobre* 1816. *New-Yorck.*

L'hiver a fondu sur nos têtes. Mes yeux, accoutumés à l'azur du ciel équinoxial, ont peine à se faire à ces masses nébuleuses dé-

roulées par le vent de mer dans les vastes plaines atmosphériques. Tandis que le sage se livre à l'étude sous son toit solitaire, les sociétés se rassemblent, les coteries sont en jeu, les désœuvrés se retrouvent, les loges se peuplent, l'amour épuise son carquois, les passions s'entre-choquent, les lieux communs se débitent, la folie agite ses grelots, et la sottise affublée de triangles et d'équerres, de rubans et de joyaux gravement ridicules, exhale son haleine prolifique, et, le bandeau sur les yeux, prétend à l'honneur de faire jaillir la lumière; misérable masse opaque encroûtée des plus noires ténèbres!

Au-dessus de la chambre où j'écris, est une loge de ceux qu'on nomme maçons. J'entends chanter, je hausse les épaules; j'entends frapper, je rougis. Si ces repaires eussent existé du temps de cet ancien qui cherchait un homme, la lanterne à la main, il se fût détourné en les voyant. Il ne fallait pas moins que toute la pauvreté d'esprit des modernes, jointe à un orgueil qui les suffoque, pour enfanter cette nuée de puériles absurdités.

Le terrain des États-Unis s'est trouvé singulièrement propre à les faire germer. Les écoliers ont passé les maîtres. Je lisais l'autre jour dans le *Directory* de New-Yorck, à la suite d'une litanie de loges sous diverses dénominations, l'énoncé d'une loge d'archimaçons, etc.

« Risum teneatis amici ! »

Jeudi 17 *octobre* 1816. *New-Yorck.*

On a passé ce matin la revue d'un bataillon des artilleurs de la milice : sa tenue était bonne, mais la troupe n'avait pas la moindre apparence militaire, pas un homme qui sût porter son arme.

Ce pays où le mot de *liberté* est sans cesse à la bouche, est celui où il y a le plus de tyrannie pour l'opinion, j'entends pour l'opinion politique ; car il n'y est, pour ainsi dire, question que de cela exclusivement. Vous en êtes rebattu depuis vingt-sept ans; vous fuyez l'Europe pour n'en plus entendre parler, et vous tombez ici dans un foyer ardent, un vrai cratère volcanique ; vous avez beau

rompre les chiens, parler vaguement et détourner la conversation, elle revient là, et ne sort pas de là ; bon gré, mal gré, il faut absolument que l'on sache si vous êtes pour le parti fédéraliste ou pour le démocratique ; si vous êtes convaincu que les marins américains battront les marins anglais ; si vous faites des vœux pour l'indépendance des créoles de l'Amérique espagnole ou si vous pensez que c'est injustice et folie de se mêler de cette querelle ; si vous doutez que les États-Unis ne soient, dans vingt-cinq ans, peuplés de quarante millions d'ames, et le premier pays du monde, etc., etc., etc. Pour peu que vous n'abondiez dans le sens des énergumènes, vous êtes signalé, l'on vous bat froid, la politesse est suspendue à votre égard, et vous éprouvez dans vos affaires des contrariétés inattendues dont un homme peu expérimenté aurait peine à deviner l'origine.

L'aisance ici n'est qu'apparente, mais la misère s'y montre en toute réalité sous les formes les plus hideuses : hier, une femme blanche, nue d'un côté jusqu'à la ceinture,

était assise sur le trottoir près de Broad-Way (la plus belle rue de New-Yorck), et sollicitait la compassion, en exposant ses ulcères à la vue du public.

Ce pays est dur et difficile autant par son climat disgracié et sa légère couche de terre ensablée et glacée, que par la disposition particulière de la presque totalité de ses habitans; je dis de la presque totalité, car on y trouve des gens distingués par l'éducation, la politesse, le savoir-vivre et de vastes connaissances, mais le nombre en est infiniment limité.

« Apparent rari nantes in gurgite vasto. »

VIRG.

Je lisais ce matin dans une gazette de New-Yorck que Louis XVIII était dévoué aux alliés; que la France avait perdu ses philosophes (le rédacteur entendait sans doute Cambacérès, Regnault-de-Saint-Jean-d'Angély, Barrère, Robespierre, Fouché, Carnot); que son sang le plus pur inondait les échafauds; apparemment le sang de Ney, de Labédoyère! que ses *héros* étaient dans

l'exil!! sans doute Buonaparte, Savary, l'Allemand, Soult, Clausel, Amey, Grouchy, Travot.

« *Et voilà cependant comme on écrit l'his-* « *toire !* »

Vendredi 25 *octobre* 1816. (*New-Yorck*).

Un certain dégoût s'était emparé de moi ces jours passés; j'avais de la répugnance à écrire, par suite de l'ennui qui m'accablait. Un crêpe me semblait répandu sur New-Yorck, où l'on est loin d'avoir les agrémens des grandes capitales. Pour bien peindre ce pays, il faudrait éternellement parler des mêmes choses, de temples, de sectes, de sermons, de fanatisme religieux, d'énerguménes politiques, de révolutions, de patriotes, d'insurrections, des hauts-faits des Américains, de leur supériorité sur les Anglais, sur les Français, leurs créateurs, sur le monde entier, dans la guerre sur terre et sur mer, dans la construction des vaisseaux, dans l'habileté des officiers, dans le courage incomparable des chefs, des sol-

dats, des commodores et des matelots, dans les arts de la paix, etc., etc., etc.

Pour moi qui ai des yeux, de l'expérience et quelques connaissances des hommes et des choses, j'ai ma manière de voir, très-indépendante des jugemens d'autrui, particulièrement quand l'ignorance et la plus aveugle présomption influencent et déterminent les opinions. Comme il n'est point agréable de dire aux gens ce qui peut tendre à les humilier, je dissimule autant que possible ma pensée réelle ; mais il suffit de ne point abonder dans l'exagération pour qu'on vous devine, et de là les yeux de travers, *transversa tuentes*. Quoi qu'il en soit, nature n'a point voulu que je jugeasse une grenouille d'un volume égal à celui d'un bœuf, quelque effort qu'elle fît pour s'enfler.

Le temps s'est remis au beau depuis quelques jours, à raison des vents d'ouest qui ont régné. Dès qu'ils tournent à l'est (côté de la mer), on est presque sûr ici d'un jour pluvieux et maussadé. Je suis passé ce matin à Longisland, d'où je suis allé à deux



milles de distance; voir la *steam-boat frégate*. Sa longueur est de cent cinquante pieds sur cinquante de largeur. La batterie a quatre pieds d'échantillon, ce qui est beaucoup plus que suffisant pour y être à l'abri du boulet.

La frégate peut aller dans les deux sens, étant formée à l'avant comme à l'arrière, l'un et l'autre arrondis en arcs, percés de sabords comme les côtés. Le nombre des canons est de trente, de trente-deux, en fer, dans la batterie seulement, laquelle est élevée de six pieds au-dessus de flottaison; on pourrait en placer aussi sur le pont.

J'ai observé que les pièces qui sont placées aux quatre points où les arcs viennent se fondre avec les côtés de la frégate, sont en point de contact avec les premiers canons perpendiculaires sur les côtés, de sorte que se gênant réciproquement, ils ne pourraient jouer ni l'un ni l'autre; conséquemment, au lieu de quatre canons de plus, on en a huit de moins.

Le nom de la frégate est *Fulton the First*. Le mécanisme et les roues sont placés en-

dedans au milieu de la frégate ; il ne serait point à l'abri des boulets entrant par les sabords. En avant et en arrière des roues, sont les chambres des officiers, laissant entre elles et les sabords quinze pieds d'intervalle.

La plate-forme extérieure où l'ennemi aborderait, pourrait être défendue par une certaine quantité d'eau bouillante qu'il serait facile d'employer à cet usage.

L'équipage de la frégate, huit cents hommes, armée en guerre.

En revenant à New-Yorck, j'ai passé sur le *horse-boat*, dont les roues sont mises en mouvement par neuf chevaux. J'ai remarqué qu'ils avaient beaucoup de peine à les faire agir.

Samedi 26 *octobre* 1816. *New-Yorck.*

Le caractère des Américains est l'arrogance portée à l'extrême par diverses causes; 1° par défaut général d'instruction dans la majeure partie, et 2° chez les autres, à raison du sentiment de leur nullité politique, et plus encore par l'idée qu'ils supposent

que les Européens entretiennent à leur égard, par rapport à leur origine trop récente et trop connue, pour qu'ils se puissent faire illusion à eux-mêmes. L'amour propre se trouvant ainsi profondément blessé, sans qu'aucune chose au monde puisse annihiler ce souvenir ou remédier à un mal sans ressource; cette arrogance, née du désespoir parmi ceux qui ont le plus à souffrir de cette cause, est facilement imitée par le peuple, et inoculée chez lui à l'aide d'une ignorance crasse. Joignez à cela beaucoup de superstition et de fanatisme; du verbiage galimathias, sur les droits de l'homme et ceux des peuples, quoique l'esclavage soit en pleine vigueur dans la plus grande partie de leur pays; des déclamations sans fin sur les tyrans, sur les nobles, etc., etc., quoiqu'on ne soit nulle part plus gêné que chez eux, moralement et physiquement; que les tyrans s'y rencontrent à chaque pas, jusque dans les dernières classes, et que nulle part l'aristocratie des richesses, acquises n'importe comment, n'affecte de plus ridicules prétentions! Joignez-y une intolérance

prononcée, une propension exclusive pour les stupidités et les niaiseries maçoniques et archi-maçoniques, une enflure continuelle, une boufissure née de l'idée de leur mérite et de la prétendue supériorité d'une population arlequinée, de pieces et de morceaux, de noirs, de jaunes et de blancs, d'aventuriers européens et de leurs obscurs descendans, éparpillés sur un mauvais terrain volé à de paisibles peuplades indiennes; tout cela appuyé d'une armée de dix mille hommes de troupes neuves, d'une marine de huit ou dix frégates, trois vaisseaux de ligne et quelques briks de guerre; point de places fortes; des provinces ouvertes et attaquables dans toute la circonférence de leur territoire, au nord par le Canada, à l'ouest par les Indiens, au midi par les Espagnols, à l'est par les flottes anglaises; joignez-y une avidité insatiable et qui doit être satisfaite, à quelque prix que ce soit; une présomption ridicule; un amour propre plus que comique, vous aurez un tableau d'après nature des Américains et de leur pays.

Je ne suis pas assez injuste pour ne pas convenir qu'il y a nécessairement un très-grand nombre d'exceptions. J'ai peint la masse telle que je l'ai vue et revue.

J'étais hier à table d'hôte, prenant le thé avec quelques Américains; un d'eux (grand inquisiteur de son naturel et peut-être par *état*) parlait de la guerre de l'indépendance; et, comme il fut question de l'affaire où le comte de Grasse fut pris, l'inquisiteur me dit, d'un certain air imbécille, qu'il joue d'autant mieux, que le rôle lui est parfaitement naturel: *the french were flogg'd that day, were it they?* car sa phrase est toujours inquisitive.

Un grand silence accompagna ma réponse.

Je crois, lui dis-je, qu'il est toujours convenable d'employer le mot propre; celui dont vous vous servez ici est trivial, et nullement à sa place. Les Français furent battus le 12 avril, ils avaient vaincu le 9, trois jours auparavant.

Ils avaient vaincu près de vos rivages lorsque les Anglais, vos maîtres, préten-

daient vous châtier comme rebelles; ces mêmes Français vous aidèrent puissamment à conquérir votre indépendance; et, sans eux, nul doute que les Anglais n'eussent triomphé, et qu'alors on n'eût dit en Europe: *the Americans have been flogg'd and forced to obedience!*

Dimanche 27 *octobre* 1816. *New-Yorck.*

Ma fenêtre donne sur une loge de maçons, sous le titre de *Saint-John's-Hall.* Au-dessus de cette inscription est une figure du soleil. Il ne laisse voir que la moitié de son disque d'or, apparemment pour insinuer que le nouvel hémisphère est le seul où la lumière soit répandue, tandis que l'autre est encore enveloppé de ténèbres!

A quatre heures après midi, malgré la sainteté du dimanche, si rigoureusement respecté à d'autres égards, j'ai vu le spectacle le plus bizarre dont j'aie été témoin depuis que j'existe.

Beaucoup de monde s'était ressemblé dans la rue pour jouir du coup d'œil.

Cinq ou six compagnies de maçons, de cinquante hommes chacune, sont sorties, un archimaçon en tête, l'épée à la main, tablier déployé, l'écharpe rouge passée, etc. Derrière les commandans, deux frères tenant des simulacres de cierges allumés et croisés. Après ceux-ci, deux autres portant une petite boîte (apparemment celle de *Pandore*), et ensuite la tourbe des fidèles, affublée suivant le costume des loges, tabliers, bouquets, baudriers, écharpes, compas, et tous les joujous de la gente illuminée :

Rougir en la voyant, c'est tout ce qu'on peut faire.

Et ces gens-là vont se moquer d'une procession de catholiques romains, et se croire les plus éclairés des mortels! Que ce soit un assemblage d'ouvriers et d'artisans, on le conçoit; mais y voir des hommes que l'on supposeroit avoir quelque sens et de l'éducation, il est impossible de s'en rendre compte.

Que l'espèce humaine est bête! qu'elle est méprisable et encroûtée d'erreurs et d'épaisses ténèbres!

Pourquoi les sifflets, le rire sardonique et les signes de mépris n'ont-ils point fait justice de cette momerie burlesque, de cette honteuse parade, de cette dégradation sociale?

La raison en est simple; c'est qu'ici la masse est gangrenée, et que le petit nombre d'individus assez éclairés pour en rire et s'en moquer, est trop fortement dominé par le dégoût et une pitié profonde.

Et pourquoi cette parade de trois cents bourgeois marchant au son de la musique, leurs pantalons à moitié cachés par un morceau de toile? — Pour suivre un enterrement. — De qui? D'un membre du gouvernement? — Non. — D'un général? — Non. — D'un amiral? — Non. — D'un citoyen distingué? — Non. — De qui donc?.... — D'un frère illuminé qui savait, à certains signes, connaître ceux qui ont assez de génie pour s'ébahir en prononçant les mots: *Jakin* et *Tubalquin;* frapper trois fois sur une table, boire et hurler, s'affubler de guenilles, et partout se croire initié à des sciences surhumaines, à des secrets telle-

ment importans, que, par leur découverte, l'esprit humain s'est élevé à la plus grande hauteur qu'il lui soit possible d'atteindre!

Que de pauvres diables il y a dans ce monde!

« Beati pauperes spiritus ! »

« *En la ciudad, avia juntas de noche y*
« *combites, adonde se communicauan co-*
« *sas que mostrauan malos principios.* »

HERRERA,
Hist. de las Indias occid.

Lundi 28 *octobre* 1816. *Départ de New-Yorck pour la Nouvelle-Orléans.*

A neuf heures du matin, embarqué sur le brick le *Patriote*, capitaine Brown, allant à la Nouvelle-Orléans.

A trois heures et demie, sous voile, beau temps, vent d'ouest, faible.

A six heures, mouillé en dedans des Narrows (de la passe).

Le coup d'œil de New-York est fort beau, à un demi-mille sud de la batterie;

elle forme la pointe d'un angle dont les côtés suivent d'une part les rivages du Sund à l'est, entre la ville et Long-Island, et d'autre part North-River qui sépare New-York du New-Jersey.

Ces doubles rivages sont couverts d'une forêt de mâts, particulièrement celui du Sund. On ne compte pas moins de mille vaisseaux de toute description, dans le port de New-Yorck. La pointe de la batterie forme une agréable interruption à cette pépinière de navires, par la verdure et les allées d'arbres qui l'embellissent en laissant voir l'élégant pavillon construit à son extrémité sud, de manière à permettre la vue des passes, au-dessus de Governor's Island, qui se présente en face sous l'aspect le plus riant. J'ai déjà parlé de cette baie de New-Yorck, parsemée d'îlots, fortifiés et terminés par States-Island et Long-Island, dont la séparation forme l'entrée de cette baie.

Durant mon séjour à New-Yorck, j'entendois quelquefois parler d'un Espagnol nommé *Carrera*, faisant des dupes et en-



gageant, pour le service des insurgés, des Français et autres étrangers de la classe du peuple, et assez aveugles pour être facilement séduits par ses promesses.

Ces jours derniers il parut à l'entrée de l'hôtel où je me trouvais : je l'entendis nommer par le grand inquisiteur américain qui le mangeait de caresses. L'enrôleur, que je voyais pour la première fois avec l'idée qu'il étoit Espagnol, adressa quelques mots en cette langue à un négociant de Bilbao, puis en français à un autre individu. A l'instant je dis à ce même négociant que je connaissais :—Cet homme (en montrant le prétendu Espagnol) n'est pas né à plus de quatre lieues du Mont-de-Marsan, et son nom doit être C...... — C'est vrai, me répondit l'Espagnol, comment pouvez-vous le savoir ? — Son accent et le timbre de sa voix l'ont démasqué dès le premier mot.

Un homme de son nom, militaire de l'ancien régime, a été récompensé par S. A. R. le duc d'Angoulême, pour la conduite honorable qu'il a tenue en 1814, en

servant la cause du roi dans le département où il se trouvait. Il en a été nommé préfet. C'est à Mont-de-Marsan même.

Apparemment que l'individu de son nom et de son pays a cru devoir faire le pendant en sens de travers, jusqu'à ce que les Espagnols royalistes en fassent un pendu en sens très-droit.

Mardi 29 octobre 1816, à la mer. Trajet de New-Yorck à la Nouvelle-Orléans, (Louisiane.)

A dix heures, nous avons appareillé; mais le vent ayant passé au sud-est, précisément en direction de la passe, nous sommes revenus au mouillage à un quart de mille du Lazareth de States-Island.

La partie de cette île en face de nous présente un amphithéâtre parsemé de fermes et de maisons de campagne. Il est à regretter que l'on ait entièrement dégarni les hauteurs des bois qui en faisoient l'ornement. Le terrain y est aujourd'hui trop à nu.

Le capitaine du brick sur lequel je suis, partit, en 1803, de la côte de Guinée, sur un vaisseau chargé de 400 esclaves, Le quatrième ou cinquième jour de leur navigation pour se rendre à la Jamaïque, comme on se mit en devoir de pomper vers onze heures du soir, on trouva que le bâtiment avait déjà sept pieds d'eau dans la cale. L'équipage entier s'employa avec l'ardeur dont on est animé en pareille circonstance. Un quart d'heure après, malgré tous les efforts imaginables, la voie d'eau ayant augmenté d'un pied et demi, il n'y eut plus qu'à songer à se sauver. Déjà l'eau gagnait dans les entreponts où les noirs enchaînés, hommes, femmes et enfans, jetaient des cris d'effroi, horribles à entendre.

Surpris, comme on l'était à l'instant où l'on attendait le moins un accident de cette nature, les canots se trouvaient encombrés. Le marin dont j'ai parlé s'embarqua dans le premier qui fut prêt, avec dix hommes, une boussole et quelques provisions. Le second canot suivit peu après, et le troisième eut à peine le temps de se dégager.

Le navire coula immédiatement et disparut en un clin d'œil. Le capitaine se trouvait par les 8° de latitude. Ils naviguèrent ainsi pendant cinquante-deux jours, prenant la nuit de petits poissons qui s'approchaient du canot et les faisant sécher au soleil. Ils avaient, trois ou quatre fois la semaine, des grains qui leur permettaient de faire provision d'eau. Deux hommes moururent dans le trajet. Enfin, le cinquante-deuxième jour, ils abordèrent à Saint-Salvador, sur la côte du Brésil où ils eurent les secours nécessaires!!

Mercredi 30 octobre 1816, à la mer. Trajet de New-Yorck à la Nouvelle-Orléans.

A sept heures du matin, nous avons mis à la voile. Le vent contraire nous force à courir des bordées pour sortir des passes et nous élever au large.—Temps humide et couvert.

A huit heures, nous passons entre les forts qui défendent l'entrée de la baie de New-Yorck; ils sont situés à moins d'un

mille l'un de l'autre. Celui de droite dans Staten-Island est le fort principal, assis sur une hauteur. Au-dehors sont plusieurs batteries armées de pièces de trente-deux, l'une demi-circulaire au niveau de la mer, une supérieure et une de mortiers au point le plus élevé. La gauche de la passe a deux forts dont un a été construit sur des récifs, à cent toises en avant du rivage. Le second est à la pointe ouest de Long-Island; il est pareillement armé de pièces de trente-deux.

A six heures du soir, le vent continuant à être contraire, nous sommes venus au mouillage près du fanal de Sandy-Hook, petite île en avant de la pointe nord du littoral de New-Jersey.

Jeudi 31 *octobre* 1816, *à la mer. Trajet de New-Yorck à la Nouvelle-Orléans.*

A sept heures et demie, nous avons levé l'ancre par un beau temps et le vent favorable; celui de sud-est, qui soufflait hier soir avec violence, ayant cédé a une forte

pluie qui devait d'autant mieux amener un changement que la brise du sud et du sud-est, très-rare dans ces parages, n'y saurait être de longue durée.

De midi jusqu'à trois heures nous avons été en calme.

A trois heures, nous avons été favorisés d'une bonne brise d'ouest-sud-ouest qui nous a permis de porter le cap en route, le navire filant six nœuds.

L'ancienne lame, produite par le vent qui a régné pendant plusieurs jours, le bat en sens contraire et retarde notre marche.

On voit sur ces côtes des nuées de canards sauvages et force goëlans.

A six heures du soir, nous avions perdu la terre de vue.

Vendredi 1er novembre 1816, à la mer. Trajet de New-Yorck à la Nouvelle-Orléans.

Vers huit heures, hier soir, le vent frais qui s'était élevé dans l'après-midi se changea



en bourasque violente. Nous avons souffert toute la nuit et par le froid et par les assauts des lames qui nous submergeaient, et par le désordre qu'occasionnait le roulis, en renversant et brisant ce qui se trouvait dans la chambre et qu'on n'avait pas encore eu la précaution d'amarrer, étant à peine hors de vue des rivages.

Ce matin, le vent s'était calmé; le soleil a paru, et la journée a été belle, quoique froide. A midi, nous avions fait 180 milles depuis la Light-House de New-York, devant laquelle nous passâmes hier à deux heures. Nous étions par 37° 30′ de latitude nord, et 74° de longitude, méridien de Londres.

Samedi 2 novembre 1816, à la mer. Trajet de New-Yorck à la Nouvelle-Orléans.

A huit heures du matin, nous sommes en calme plat. Triste situation à la mer; heureusement le ciel est azuré, le soleil paraît, et quatre degrés que nous avons faits vers le sud depuis New-York nous font jouir déjà d'un peu plus de douceur dans la température.

A midi, le point, par observation, nous place par 36° 56′ nord, et environ 74° 30′ de longitude, méridien de Londres.

Le vent de sud-sud-est qui s'est levé peu après midi, nous ayant empêchés de suivre notre route, on a porté le cap au sud-ouest, vers le promontoire redouté, le cap Hatteras, dont nous sommes à petite distance.

A neuf heures du soir, beau ciel, temps doux, continuation de vent contraire.

Dimanche 3 novembre 1816, à la mer. Trajet de New-Yorck à la Nouvelle-Orléans.

A huit heures du matin, point de vent, temps doux, ciel serein.

Vers onze heures, la brise, l'éternelle brise du sud-sud-est a soufflé de nouveau pour nous contrarier.

A midi, nous étions par 36° 4′ de latitude nord, et environ 75° de longitude, méridien de Londres.

Un trois-mâts est en vue à l'horizon.

Lundi 4 novembre 1816, à la mer. Trajet de New-Yorck à la Nouvelle-Orléans.

Le vent se soutient obstinément contraire et rend notre navigation désagréable. Le voisinage du cap Hatteras nous a obligés ce matin à courir la bordée de l'est-sud-est; mais en la prolongeant nous tombions dans le *Gulf-Stream*, dont le courant porte au nord-est à raison de cinq milles par heure, ce qui nous oblige à louvoyer entre la terre et ce courant.

Le temps est beau, mais la mer extrêmement houleuse donne à notre misérable brick un mouvement de tangage d'une rapidité fatigante.

A midi nous étions par 35° 35′ de latitude nord et 75° de longitude, méridien de Londres.

Pour aller de New-York à la Nouvelle-Orléans, on dirige au sud, et l'on va reconnaître la pointe méridionale du petit banc de Bahama, au roc percé; l'on traverse le canal entre l'île d'Abaco et celle d'Eleu-

thiéra, située au nord de Guanahani, aujourd'hui St.-Salvador, où Colomb aborda le. . . . 1492. Après avoir passé entre les îles ci-dessus, on se dirige à l'ouest en suivant le canal nord-ouest de la Providence jusque vers le milieu, où l'on gouverne au sud, à travers le grand banc de Bahama, jusque par 24° 30′, où l'on entre dans le golfe de Floride en courant d'abord l'ouest un degré, puis le sud-ouest, jusqu'à ce qu'on ait connaissance de l'île de Cuba, vers Matance ou la Havane.

Il ne reste plus alors que 500 milles jusqu'à la Balise; on les fait en quatre ou cinq jours, dirigeant au nord-ouest.

La violence du courant rend la navigation du Mississipi longue et difficile; le trajet peut se faire en trois jours, mais on en met communément dix à douze. Plusieurs vaisseaux y ont employé un mois et jusqu'à cinquante-cinq jours.

Mardi 5 novembre 1816, *à la mer. Trajet de New-Yorck à la Nouvelle-Orléans.*

Nous ne pouvons pas nous sortir des affreux parages du cap Hatteras. Bourasques, vent contraire, ciel orageux, éclairs, tonnerre, sifflement des vents, rugissemens des vagues, pluie, tangages, roulis insupportables, misères, temps dur, voilà ce que nous éprouvons sur le malheureux brick où j'ai pris passage. C'est ici le cas de rappeler :

Illi robur et æs triplex, etc., d'HORACE.

et mieux vaut encore s'armer de patience ; c'est le topique certain dans toutes les crises quelconques.

En pareille circonstance, le souvenir des détails qu'on a lus ou entendus sur divers naufrages peut tendre à consoler.

Quand je songe à toutes les horreurs de la situation de misérables naufragés s'assassinant et s'entre-dévorant sur leur frêle radeau, leur unique espoir de salut, je me trouve encore heureux, et je passe l'éponge sur de légers et inévitables inconvéniens.

La séparation des personnes que l'on aime est le plus cruel supplice du monde, particulièrement si l'on jouit de l'inexprimable charme de se croire aimé d'elles.

A midi, le mauvais temps n'a pas permis de prendre hauteur; mais, par estimation, nous devions être par 35° de latitude nord, et 74 de longitude, méridien de Londres.

Mercredi 6 *novembre* 1816, *à la mer. Trajet de New-Yorck à la Nouvelle-Orléans.*

Hier soir, le temps se mit à l'orage; le tonnerre se fit entendre, l'éclair sillonnait de nuages gris-sombre entre-mêlés d'espaces blanchâtres, pronostics de tempête.

Vers onze heures du soir, la tourmente s'est déclarée fortement. La mer était colère. Les violentes secousses qu'éprouvait notre frêle embarcation, les manœuvres commandées à corps et à cris, le gémissement cadencé des matelots étouffé par la furie du vent et le bouillonnement des vagues montagnardes, le craquement des mâts et le dé-

placement avec effraction des objets massifs mal assurés sur le pont dans la chambre et à fond de cale; un tel désordre, prolongé pendant six mortelles heures, épouvanterait celui qui en serait témoin pour la première fois, sans que ceux qui l'ont éprouvé fréquemment puissent se soustraire à la fatigue, au dégoût et à l'ennui mortel qui doivent nécessairement en résulter.

Ce matin, le ciel est sombre, la mer désordonnée par le combat des vagues en sens divers. La température est refroidie; en un mot notre navigation est tout-à-fait maussade.

A huit heures, le vent a soufflé du nord-ouest, et nous a permis de mettre le cap en route.

A *midi*, point de hauteur. Nous devions être au sud-est du cap Hatteras, vers 34° et demi de latitude nord.

Le vent a passé au nord vers une heure après midi, et nous avons fait voile vent-arrière, à raison de sept nœuds, quoique retardés par l'ancienne lame du sud-est.

Hier soir, étant sous les quatre voiles majeures, avec assez de vent pour faire une

lieue à l'heure (trois nœuds), nous n'avancions pas du tout; le bâtiment n'avait pas la moindre marque de sillage, à raison du *Gulf-Stream*, au milieu duquel nous nous trouvions; il était curieux de voir le balancement de deux forces égales: l'effet des voiles et l'effet du courant en sens opposé, d'où résultait immobilité.

Jeudi 7 novembre 1816, *à la mer. Trajet de New-Yorck à la Nouvelle-Orléans.*

Le vent du nord, qui nous a favorisés hier, a cessé vers quatre heures, cette nuit. Le temps est redevenu affreux; jusques à midi il a été impossible de monter sur le pont; les grains étaient d'une violence extraordinaire, la chambre même était inondée. Pour comble de malheur, le vent de sud, qui nous contrarie depuis plusieurs jours, souffle de nouveau et nous empêche de porter le cap en route.

La navigation de New-Yorck à la Nouvelle-Orléans est hérissée de difficultés: les parages de la côte américaine sont dange-

reux, par la nature même de cette côte basse et sablonneuse, par les bancs de sable et les écueils qui l'avoisinent, et par la fréquence des coups de vent qui, chaque jour, y causent des naufrages.

En allant de New-Yorck vers le sud, vous avez à lutter long-temps contre le courant du *Gulf-Stream* dans lequel vous retombez sans cesse.

Êtes-vous parvenu à 25° degrès de latitude? les périls se renouvellent; les bancs de sable, les rochers, les écueils, les courans se multiplient; vous naviguez au milieu d'eux dans un labyrinthe d'obstacles auxquels se joignent les chances ordinaires de la mer, infiniment plus redoutables par les localités.

Les bancs passés, on retombe dans le fameux courant du canal de Bahama, réputé pour l'un des plus rapides que l'on connaisse, et bordé par d'effroyables écueils qualifiés de la dénomination de *martyrs*. Ce fut en ces tristes lieux que se perdirent, au commencement du seizième siècle, les premiers galions chargés d'or que les conqué-

rans du Mexique et du Pérou expédiaient pour la mère-patrie! Ils furent à jamais engloutis dans les abîmes de la mer avare!

Ce fut sur ces mêmes écueils des *martyrs* (horribles roches noirâtres disséminées à fleur-d'eau, en avant de la pointe de la Floride) que nous faillîmes être jetés en août 1781, lorsque l'escadre du comte de Grasse y fut assaillie par l'orage, en se rendant à la baie de Chésapeak! ainsi je dirai d'eux :

Quæque ipse miserrima vidi!

Entre la Havane et la Nouvelle-Orléans l'on est exposé à des calmes fréquens; et, quoiqu'il n'y ait que cinq cents milles de distance, j'ai connu un capitaine qui n'a pas mis moins de cinquante jours pour les parcourir!

Êtes-vous enfin à la Balise? quoiqu'aux bouches du Missisipi, vous n'avez fait encore que la moitié du voyage! il ne reste cependant que soixante-dix milles jusqu'à la Nouvelle-Orléans; mais le courant du fleuve a tant de force, que la difficulté de le remonter est très-considérable. On y em-



ploie communément dix ou quinze jours, quelquefois un mois et plus.

Enfin, le dernier inconvénient est celui des arbres de très-gros volume, que le fleuve entraîne dans son cours en très-grand nombre, et qu'il faut veiller avec soin pour s'en mettre à l'abri.

Après une matinée affreuse, l'horizon s'est éclairci quelque peu ; le soleil a paru un moment vers une heure, et, malgré sa pâleur, j'ai éprouvé un plaisir singulier à le voir, tant il est vrai que les jouissances suivent l'échelle des privations.

A midi, nous n'avons point eu de hauteur. D'après l'estimation, nous étions par 33° 30′ de latitude, et 74° 56′ de longitude, méridien de Londres.

A cinq heures du soir, le vent d'est s'est levé pour un moment. Le calme a repris ; et le ciel, excepté au seul point du couchant, était enveloppé d'épaisses vapeurs, à travers lesquelles, de moment en moment, l'éclair perçait, brillant messager des tempêtes, augure antique de la colère des dieux !

Vendredi 8 novembre 1816, à la mer. Trajet de New-Yorck à la Nouvelle-Orléans.

Enfin, nous jouissons d'une belle journée et d'un vent favorable. Il souffle de la partie du nord-ouest. Nous portons le cap en route, c'est-à-dire au sud, toutes voiles dehors, bonnettes, hautes et basses, filant sept nœuds.

C'est un charme inexprimable que de revoir l'azur du ciel, un horizon clair et toute la pompe de l'astre par excellence, quand on a sombrement et durement navigué plusieurs jours dans la région des tempêtes, ballotté par des flots furibonds, englouti dans un océan de vapeurs nébuleuses, sur le théâtre même du choc épouvantable des plus terribles élémens !

« Nimborum in patriam loca fœta furentibus austris. »
VIRG. *Æneid.* lib. I.

A midi, nous sommes par 36° 46′ de latitude nord, et 74° de longitude, méridien de Londres.



Samedi 9 novembre 1816, à la mer. Trajet de New-Yorck à la Nouvelle-Orléans.

Le temps est aussi beau qu'il puisse être. Vent d'ouest-nord-ouest; bon frais. Nous avons atteint les belles latitudes. Les poissons volans commencent à se montrer. Je pris, hier au soir, une dorade qui nous a parfaitement régalés à déjeûner.

La mer est telle qu'on la désireroit pour une excursion en partie de plaisir. C'est ce que les marins appellent une mer pour les demoiselles.

L'air a cette pureté qu'on goûte avec tant de charmes au sommet des monts orgueilleux. La température est au degré de délices.

Le ciel a quelque chose de suave et de radieux en harmonie avec les féeries de l'imagination. Quel contraste avec notre misérable navigation par les coups de vent des jours passés!

« Quicquid erit, superanda fortuna ferendo est. »

VIRG. *Æneid.*

A midi, 30° 30′ de latitude nord, 75° de longitude ouest, méridien de Londres.

Dimanche 10 *novembre* 1816, *à la mer. Trajet de New-Yorck à la Nouvelle-Orléans.*

Hier soir, notre méchant brick a filé neuf nœuds, et, dans un redoublement de brise, jusqu'à dix nœuds, maximum des bâtimens marchands. Le vent nous a servis toute la nuit, comme l'état de l'atmosphère l'annonçait.

La haute partie du firmament, jonchée de ses feux primitifs, ordonnés en constellations, de source antique, et croisée de cette lueur blanchâtre, prétendu amas d'étoiles répandu dans les sphères supérieures, laissait sensiblement reconnaître, à leur vaste foyer, à leur éclat lunaire, ces nouveaux enfans du soleil, en confraternité avec notre globe chétif, errans, comme lui, d'après les mêmes lois.

Sa région moyenne, mouchetée de nuages fantastiquement dessinés, éclipsait tour à

tour ces planètes et leur donnait un éclat nouveau, lorsque, jouets des vents, ils suivaient leur course rapide dans les vastes plaines de l'air; et cependant le navigateur expérimenté voyait dans ces nuages l'aliment de la brise et l'augure certain de ses voiles enflées, avant-coureurs du terme de ses maux et de tous les délices du port.

Ce matin, même vent d'ouest-nord-ouest, brise carabinée, forte lame, mer marbrée, beau temps, sept à huit nœuds, poissons volans.

A midi, 27° 50′ latitude nord; longitude 75° 30′, méridien de Londres.

Lundi 11 *novembre* 1816, *à la mer. Trajet de New-Yorck à la Nouvelle-Orléans.*

Nous avons été près de périr cette nuit; le second faisait le quart; l'équipage et lui s'étaient endormis, et nous allions droit sur un îlot nommé Man-of-War-Key, situé au nord-est du petit banc de Bahama, par 27° de latitude nord et 77° 20′ de longit., méridien de Londres, près d'Abaco, l'île la plus méri-

dionale près de ce même banc. Par un bonheur extraordinaire, le capitaine est monté sur le pont. A peine a-t-on eu le temps de jeter l'ancre; nous n'étions pas à cinquante toises de terre. J'ai entendu un bruit considérable, et je suis venu pour en connaître le sujet; la moitié de notre horizon était parsemée de rochers contre lesquels les brisans s'élevaient à une hauteur prodigieuse. Le misérable aspect d'Abaco, petite île plate, inculte et inhabitée, ajoutait à la tristesse de cette situation. En avant de ses rivages sont d'innombrables écueils à fleur-d'eau que l'on reconnaît à l'écume renaissante de la vague en furie.

Notre point, hier, était d'une justesse remarquable. Le capitaine me dit le soir : nous n'avons pas même à faire voile pendant l'espace de la nuit; mais la lune éclairera, lui dis-je, et j'espère que vous aurez du monde en vigie pour veiller avec attention. Cependant, avec toutes ces données, malgré le danger évident en cas de négligence, l'événement a été tel que le hasard seul nous a sauvés d'un naufrage imminent.

A la place du capitaine je ne me serais reposé que sur moi seul, jusqu'à ce que j'eusse reconnu la terre. Ce point majeur obtenu, j'aurais donné la direction et les ordres nécessaires. J'aurais fait gouverner au sud, parce qu'il y avait de la marge dans cette direction, et je me serais gardé de faire porter vers l'ouest, parce qu'il était à présumer que, courant ainsi, l'on rencontrerait la terre pendant la nuit, chose importante à éviter. Ce qui rendait notre situation plus critique, c'est que, au moment où l'on a vu terre, la brise avait tellement faibli qu'il était impossible de manœuvrer. Il a fallu, quand on a levé l'ancre, mettre le canot à la mer et touer le bâtiment au large.

Ces parages sont excessivement dangereux; on voit continuellement sur les rochers et écueils de Bahama des carcasses de vaisseaux. L'année dernière, on en voyoit six ou sept ensemble échoués près de l'endroit où nous sommes. Il y a trois ans qu'un navire de New-Yorck s'y perdit au moment où il filait neuf nœuds. Trois matelots périrent sur neuf. Les six autres se sauvèrent

à la nage, et retirèrent quelques provisions que le flot jetait sur la plage. Ils passèrent ainsi quelque temps fort en peine pour se procurer de l'eau qu'ils ne trouvaient qu'en très-petite quantité dans le creux des rochers. Enfin un vaisseau parut à portée et les embarqua.

A midi, nous sommes par 26° 44′ de latitude nord et 76° 50′ de longitude occidentale, méridien de Londres, à mille cinq cents toises de l'îlot nommé *Abaco-Key*.

Nous avons été fort heureux que le vent ne soufflât que faiblement cette nuit; nous aurions donné à pleines voiles sur les écueils, le navire eût coulé immédiatement, et les nageurs, à la merci des vagues, auraient été mis en pièces contre les rochers qu'elles assaillissent sans relâche, inondant leurs sommets humiliés.

Quand on a jeté l'ancre, le fond paraissait clairement; par un grand bonheur, elle a tenu parmi les rochers. Nous venons de nous régaler d'un jeune requin que l'on a pris ce matin. Il a été trouvé fort bon.

Mardi 12 *novembre* 1816, *à la mer. Trajet de New-Yorck à la Nouvelle-Orleans.*

A huit heures, fort beau temps, bonne brise de l'ouest. Nous longeons Abaco à quatre ou cinq milles de terre. Cette île inhabitée appartient aux Anglais; elle dépend de l'île de la Providence dont ils sont en possession. La Providence était, il y a cent ans, un repaire de pirates; on en exécuta un grand nombre à Nassau, le 12 octobre 1718 (1), lorsqu'on y envoya des forces au gouverneur Wood Rogers. Elle est située par 25° de latitude nord, et entre 77 et 78 de longitude occidentale, méridien de Londres. Nassau en est la capitale.

A midi, nous doublons la côte méridionale d'Abaco, près la pointe nommée *Hole-in-the-Wall*. Le vaisseau porte le cap à l'ouest, engagé dans le canal du nord-est. Latitude 25°

(1) Entre autres Dennis Mackarthy, William Cunningham, John Augur, William Dowling, William Lewis, Thomas Morris, George Bendall et William Ling.

55′ latitude nord; longitude occidentale 77° 12′, méridien de Londres.

La pointe de l'île d'Abaco, nommée *Hole-in-the-Wall*, est à peu près moitié route entre New-Yorck et la Nouvelle-Orléans. Il reste de grandes difficultés à surmonter dans le passage des innombrables écueils dispersés sur les bancs de Bahama, rendus plus dangereux encore, par l'extrême violence des courans; mais, ces bancs passés, une fois que l'on a reconnu les terres de Cuba, vers Matanze, le voyage est pour ainsi dire achevé, l'on est dans les beaux climats, les vents alisés vous accompagnent jusqu'aux Bouches du Mississipi.

La première partie de ce voyage, comprenant la distance de New-Yorck à l'île d'Abaco, est peut-être moins dangereuse, parce que, au large, on n'a jamais autant à craindre que près de terre, mais elle a ses difficultés et ses désagrémens, tels que des parages très-sujets aux coups de vent, un vilain ciel, un climat rude, le courant dit *Gulf-Stream*, l'infernal cap Hatteras dont l'influence agit au loin; les mauvaises côtes

des deux Carolines; incertitude dans le temps et dans la direction des vents, chose qui n'a pas lieu dans la zone torride; enfin les dangers très-réels des forbans qui, particulièrement aujourd'hui, infestent le golfe du Mexique et pillent des navires quelconques sans distinction de pavillon. En somme je préfère la seconde moitié du voyage à la première, quoiqu'il y ait peut-être plus de dangers réels.

A cinq heures et demie, au moment où le soleil se couchait, nous avons aperçu au sud-ouest les écueils des îles Berry qu'il est indispensable de reconnaître et qu'on doit dépasser d'environ dix milles avant de prendre la direction sud-sud-ouest sur le grand banc de Bahama. Nous allons le traverser cette nuit, et nous devons passer sur des points où la carte marine indique deux brasses et demie (douze pieds et demi), et le bâtiment en tire douze, de sorte qu'il faut s'attendre à toucher.

Mercredi 13 *novembre* 1816, *à la mer. Trajet de New-Yorck a la Nouvelle-Orléans.*

Nous fûmes joints, hier, dans le canal, par une forte goëlette ayant batterie, du moins en apparence. Jamais bâtiment n'eut plus que celui-là l'air d'un corsaire (1); en temps de pleine paix, ce n'eût pu être qu'un pirate. Les exemples multipliés de vaisseaux pillés par eux dans les derniers temps, faisaient que chacun de nous s'attendait à perdre ses malles, car les passagers ne sont nullement exempts de leurs déprédations flibustières. Un navire américain a été traité ainsi le mois passé près du cap Tiberon (île Saint-Domingue). La goëlette, excellente voilière, a porté sur nous et nous a atteints. Au moment où, présentant, à portée de nous, son travers percé de dix sabords avait lieu de craindre un très-fâcheux dénouement; elle a tout-à-coup gouverné de manière

(1) On ne rencontre ordinairement ici que de petits bateaux pour la pêche de la tortue (*turflers*) ou des *rakers* pour les vaisseaux naufragés.

à s'éloigner, sans avoir hissé de pavillon, et sans que nous eussions le nôtre. Nous l'avons vu s'éloigner avec grand plaisir.

Vers dix heures, dirigeant au sud-ouest pour laisser à l'est les îles de Berry, nous nous sommes engagés sur le grand banc de Bahama.

Sur les trois heures après minuit, nous avons touché plusieurs fois aux points où les sondes de la carte indiquent deux brasses et demie, mesure anglaise, ou treize pieds neuf pouces français, notre bâtiment tirant onze pieds d'eau, mesure de France.

A six heures du matin, le temps est beau, la brise d'est nous annonce que nous venons d'entrer dans les vents alisés. L'eau est extrêmement blanche d'après la nature du fond, espèce de débris de terre calcaire mêlée de quelques grains de sable.

Il est à remarquer, depuis trois jours que nous naviguons près d'îles assez considérables, que nous n'avons vu aucun oiseau de terre ou de mer.

J'ai pu observer hier une erreur sur la carte marine des West-Indies, de J. N. Norie,

gravée à Londres en 1816 par Stevenson L'extrémité méridionale de l'île Abaco du côté de l'est s'étend, nord et sud, l'espace de quinze à dix-huit milles, jusqu'à la roche percée, et de ce point continue exactement à angle droit ; conséquemment est et ouest, l'espace d'environ dix milles.

Sur la carte de Norie, cette pointe forme un arc dont l'extrémité méridionale du côté de l'est s'étend nord ouest vers le sud-est, formant à la roche percée (*Holl-in-the-Wall*) un angle très-aigu, d'où la côte occidentale court de même du sud-est vers le nord-ouest.

A onze heures, nous laissons, dans l'ouest, à trois milles, les îlots nommés *the Members*, par 24 degrés 55 min. latitude nord, 79 degrés 15 min. de longitude occidentale, méridien de Londres.

A midi, par la latitude de 24 deg. 50 m., le vent de nord-est favorisant, le capitaine a fait gouverner au sud-ouest pour sortir du banc, en traversant le passage entre les îlots dits *Members*, et ceux qu'on nomme *Orange-Keys*, laissant entre eux vingt milles d'in-



tervalle. La sortie du grand banc de Bahama, par l'intervalle entre ces écueils, a l'avantage de faire gagner près d'un degré sur l'autre direction qui serait de prolonger au sud pour aller doubler le dernier rocher de la partie occidentale du banc au point désigné sous le nom de *North-West-Corner*. Mais aussi, en suivant la première direction, on a l'inconvénient de se trouver dans la partie du canal de Bahama où le courant a le plus de violence, étant évalué à près de quatre milles par heure; tandis que, par la dernière voie, la partie où l'on quitte le banc est hors du grand courant ou n'en a qu'un très-faible, et sans le moindre danger.

A deux heures et demie, nous sommes sortis du grand banc de Bahama. Il est très-remarquable qu'à sa limite, la quantité de brasses n'augmente pas graduellement. L'eau est aussi blanche que dans les endroits où il y en a le moins : tout d'un coup l'eau se colore de bleu foncé, la lame a de la profondeur et du jeu (ce qui ne peut avoir lieu sur le banc), et l'on est hors de sonde.

Jeudi 14 novembre 1816, à la mer. Trajet de New-Yorck à la Nouvelle-Orléans.

A une heure, cette nuit, nous avons eu connaissance des rochers qui bordent la partie nord-ouest *Salt-Key-Banc*, on les nomme *Double-headed Shot-keys;* ils sont situés par 24° de latitude nord et 80° de longitude occidentale, méridien de Londres.

Delà nous avons gouverné à l'ouest, ce qui nous porte en plein canal, et conséquemment nous expose à toute la rapidité du fameux courant de Floride ; et si, dans cette situation, le calme nous surprenait, ce même courant (comme je l'ai éprouvé) nous faisant faire près de cent milles en un jour sans le moindre souffle de vent, nous serions forcés de recommencer la tournée par le nord du banc de Bahama et de revenir par la même route que nous avons suivie.

Il valait donc mieux, une fois les rochers ci-dessus dépassés, porter le cap au sud-ouest, se jeter hors du courant contraire, et aller reconnaître les hauteurs de Matanze (île

de Cuba), filer jusqu'à hauteur de la Havane, pour suivre, de ce point, la ligne directe jusqu'à la Balise (Bouche du Missisipi).

A midi, temps superbe, vent alisé de l'est-nord-est; belle mer; six nœuds.

Latitude 24° 15′ nord; longitude occidentale, méridien de Londres, 81° 0′, précisément au plus fort du courant de Floride, calculé de trois à quatre milles par heure, en direction nord.

Je suppose que le capitaine, intimidé par les divers récits que l'on fait chaque jour sur les bâtimens carthagéniens ou pirates qui infestent particulièrement les approches de la Havane, aura pris à dessein la route la plus certaine pour ne rencontrer aucun d'eux. Je ne vois pas qu'il puisse avoir d'autres motifs pour l'engager à suivre une marche dangereuse et totalement contraire aux leçons de l'expérience.

Vendredi 15 novembre 1816, à la mer. Trajet de New-Yorck à la Nouvelle-Orléans.

A sept heures du matin, temps doux, ciel legèrement voilé, vent d'est, six nœuds.

Hier soir, nous eûmes en même temps connaissance des Martyrs vers Boca-Key, au nord, et des terres de Cuba, près la Havane, dans le sud.

A midi, nous sommes sous le tropique, par 23° 30′ nord, et 83° de longitude occidentale, méridien de Londres.

Notre longitude est déterminée par les points de l'île de Cuba que nous apercevons en ce moment: ce sont les montagnes dites *Delphin's head*, à quarante milles au sud ouest de la Havane.

« Notissima famâ
« Insula, dives opûm..... dùm regna manebant! ».

Il résulte de notre point que, vu les différens airs de vent où nous avons gouverné pendant vingt-quatre heures, la différence produite par le courant le plus violent connu

et traversé en sens diamétralement contraire, est néanmoins presque nulle, soit que la force de ce courant se trouve diminuée à certaines époques de la lune, telles que les quadratures (phase actuelle), soit que le vent, bon frais, directement opposé au courant, puisse dominer sa violence et l'annuller en quelque sorte. L'expérience que nous venons de faire à cet égard est authentique, et ne peut laisser le plus léger doute.

Je me rappelle avoir ouï dire cent fois à des marins, que la violence du courant de Floride est telle que, même avec un vent de nord, grand frais, un vaisseau, le cap au sud, serait entraîné en sens opposé. Les préjugés sont comme les têtes de l'hydre.

Plus on en tue, et plus il s'en présente.

Samedi 16 *novembre* 1816, *à la mer. Trajet de New-Yorck à la Nouvelle-Orléans.*

Ce matin, le soleil brille dans tout son éclat; nous éprouvons la chaleur de la zone torride délicieusement tempérée par les

baleines bienfaisantes du vent d'est, imbibées de la fraîcheur des mers.

Nous portons le cap à l'ouest-nord-ouest. Ce n'est pas tout-à-fait notre route qui serait le nord-ouest ; mais je suppose que c'est à la fois pour éviter le fil du courant, et afin de profiter plus long-temps des vents alisés, qui nous quitteront vraisemblablement en nous élevant vers le 27.e degré de latitude nord.

Ce qui nous reste de la route jusqu'à la Balise, n'offre plus de difficultés. Quatre jours, à moins de calme, nous mèneront à l'embouchure du Mississipi.

Il y a aujourd'hui un an que j'étais aux bouches de l'Orénoque.

Longa tibi exilia, et vastum maris æquor arandum.
VIRG. *Æneid.* lib. II.

Un vaisseau à trois mâts est en vue, le cap au sud-est. Venant du golfe, il va reconnaître Cuba, soit qu'il doive entrer à la Havane, soit qu'il aille en Europe ou aux États-Unis d'Amérique.



A midi, notre latitude est de 24° nord, et 84° 30′ de longitude occid., mérid. de Londres.

Au déclin du jour, la brise avait plus de force. Couché sur le couronnement de la poupe, témoin de notre marche rapide tracée en légers tourbillons à la surface des eaux, respirant un air délicieux dont je sentais le salubre effet; ayant sous les yeux le marbre de la mer, ses flots argentés me soulevaient sans colère, me descendaient en douceur et m'élevaient de nouveau, doublement bercé par eux et par l'espérance, assiégé de souvenirs, et jouissant d'une rapidité de mouvement non incompatible avec toute l'indolence d'un parfait repos.

Le soleil achevait sa course; le couchant, paré de sa riche tenture orange, mariait ses teintes doucement nuancées avec l'azur de la haute région du ciel. Les nuages, en face de moi, recevaient les derniers reflets du disque d'or; j'éprouvais du plaisir à m'approcher d'un ami; je sentais une peine indicible en m'éloignant d'un autre qui m'est cher, et mon cœur, ainsi alternativement

balancé, s'enivrait de charmes et se noyait dans un océan de regrets.

Je songeais avec un froid glacial que j'étois à deux mille lieues de Paris, ville d'espionnage, de solitude et de dégoûtante corruption. Je songeais à mon patrimoine! .... *Barbarus has sejetes!...* aux fripons honorés et caressés par celui même dont ils boiraient le sang! Je songeais!... La nuit étendit son crêpe, et, à son exemple, je jette un voile sur les abominations d'un quart de siècle!!!

Dimanche 17 *novembre* 1816, *à la mer. Trajet de New-Yorck à la Nouvelle-Orléans.*

A huit heures du matin, temps demi-couvert, grains de la partie du nord, bonne brise de nord-est; six à sept nœuds.

Nous portons maintenant le cap au nord-ouest ¼ de nord, directement en route; si le calme ne vient arrêter notre marche, nous serons en vue de la Balise vers mardi soir.

A midi, la hauteur a donné 25° 30′ de latitude nord, et 86° de longitude, méridien de Londres.

Le temps s'est remis tout-à-fait au beau. Sur les deux heures, la brise a fraîchi; nous sommes rapidement portés vers notre destination. La fin de ce voyage contraste prodigieusement avec les premiers jours que nous avons passés en mer. A dater du moment où nous avons atteint le banc de Bahama, nous n'aurions pu souhaiter une navigation plus agréable et plus favorisée.

Il est probable que nous aurons fait en quatre jours le trajet de la Havane à la Balise, distance de plus de deux cents lieues, en des parages où l'on est fréquemment contrarié par le calme et par les courans.

Lundi 18 *novembre* 1816, *à la mer. Trajet de New-Yorck à la Nouvelle-Orléans.*

Hier soir, quelques nuages à l'horizon et des éclairs dans la partie du sud firent craindre un orage. A diverses reprises, pendant la nuit, des bourasques ont précipité notre course déjà très-rapide. Le bâtiment voguait à raison de trois lieues à l'heure

(neuf nœuds), le cap au nord-nord-ouest, en route directe; ce qui nous donnait l'usage de la grande voile, et faisait porter également celles des deux mâts, le vent soufflant du nord-est. Vent arrière, on est privé de cet avantage, une partie de la voilure masquant l'autre; aussi les marins disent-ils dans ce cas: *Le vent est trop beau.*

A peine à deux degrés du tropique, la différence du ciel et celle de la température étaient remarquables. L'humidité se fit sentir de bonne heure dans la soirée; ce n'était plus cet air doux et pur qu'on respire voluptueusement sous cette riche tenture étoilée, amie des douces rêveries, des réminiscences les plus chères, et de ces lueurs de félicité dont le cœur savoure l'ivresse dans la coupe magnétisée du plus séduisant de tous les enchanteurs:... l'imagination!

Ce matin, continuation de beau temps et de bon vent.

A midi, nous sommes par 27° 55′ de latitude nord, et 87° 15′ de longitude occid., mérid. de Londres.

Mardi 19 novembre 1816, à la mer. Trajet de New-Yorck à la Nouvelle-Orléans.

Cette nuit, la brise a faibli. Notre marche a successivement diminué.

A huit heures du matin, nous ne filons plus que trois nœuds. Le temps est beau, quoique légèrement embrumé à l'horizon. J'espère encore que nous verrons terre vers le coucher du soleil, si le calme ne nous surprend. La couleur de l'eau commence à changer, signe certain de l'approche des sondes.

A onze heures, la sonde a indiqué vingt-quatre brasses, fond de sable blanc.

A midi, la hauteur a donné 29° 48′ de latitude nord, et 88° 15′ de longitude, méridien de Londres.

Cette latitude nous place en un point de vingt-cinq milles au-delà de la distance courue; ce qui ne peut être attribué qu'aux courans.

Du point où nous étions hier à midi,

le capitaine aurait dû gouverner au nord-ouest, directement vers l'embouchure du Missisipi à la Balise. La crainte de se jeter au sud-ouest de cette entrée et le souvenir d'y avoir éprouvé un long calme le déterminèrent à porter le cap au nord-nord-ouest. Il n'y avoit néanmoins aucune chance de se trouver dans le sud-ouest de la Balise en courant le nord-est, parce que le courant défendait cette direction et portait plutôt vers le nord-ouest; mais le vent, soufflant de ce même point nord-est, le courant, contre-balancé par sa force, a dû varier vers le nord et prendre d'autant plus d'ascendant, que la brise conservait moins de sa force. De là le point où nous sommes, quarante-cinq milles au nord du vingt-neuvième parallèle que nous ne devions point dépasser.

Nous trouvant en ce moment très à portée de la rivière et du fort de la Mobile, je joins à mon journal une courte notice qui s'y rapporte.

La Mobile.

La Mobile, rivière de l'Amérique septentrionale, navigable seulement pour des pirogues, dans la Louisiane. Elle sort des monts Apalaches, et forme une baie en se jetant dans la mer, à l'est du canton de Biloxi, où les Français avaient établi une colonie. Les terres qu'elle arrose ne sont pas fertiles.

A l'est de ce fleuve est le fort la Mobile, construit par les Français pour contenir dans leur alliance les Chactas, les Alimabous et autres nations indiennes, et s'assurer leurs pelleteries. Ce fort est situé par les 90° 30′ de longitude occidentale, et par 30° 40′ de latitude nord. Il fut cédé aux Anglais en 1763.

Mercredi 20 novembre 1816, à la mer. Trajet de New-Yorck à la Nouvelle-Orléans.

A sept heures du matin, le pilote de la Nouvelle-Orléans est monté à bord.

A huit heures, temps brumeux, bourasque suivie de grains. Les vents au nord-nord-ouest, le cap au sud-sud-est. Distance présumée de la Balise, trente milles.

A onze heures, nous apercevons les vases de la Balise. Les pélicans paraissent en grand nombre.

Avant d'entrer dans le Mississipi, on distingue ses eaux bourbeuses à plusieurs milles en mer. La ligne de direction qu'elles suivent en quittant les rivages est curieuse à observer : d'une part, sont les eaux de la mer de couleur verdâtre très-prononcée ; d'autre part, l'eau douce, extrêmement limoneuse et jaunâtre, ne se mêlant point avec la première, malgré l'effort du vent et des lames agissant perpendiculairement sur cette ligne.

Le rivage, ou plutôt les îlots de boue en face de nous, sont d'un aspect triste et misérable.

A midi, la brise refusant, nous avons jeté l'ancre en-dehors de la Barre, qui se trouve en avant de l'entrée principale du Mississipi.

Le vent de nord-nord-ouest ayant conti-

nué tout l'après-midi, nous avons été forcés de rester au mouillage. Le temps, excessivement froid, contraste d'une manière désagréable avec la température du tropique dont nous jouissions, en vue de la Havane, il y a quatre ou cinq jours.

Jeudi 21 novembre 1816. Au mouillage devant la Balise (Bouches du Missisipi).

Continuation du temps maussade d'hier. La nuit et la matinée ont été extrêmement froides. Notre brick ayant chassé sur son ancre, il a fallu en jeter une seconde. Les vents, toujours du nord-nord-ouest.

A midi, le temps s'est un peu radouci; mais le vent contraire nous retient au mouillage. Son incertitude donne quelque espoir de le voir changer en notre faveur. Il flotte du nord quart nord-ouest au nord-nord-est.

Notre situation est tout-à-fait triste :

Se résigner est tout ce qu'on peut faire !

Avant d'entrer dans le fleuve, on doit passer la Barre, sur laquelle il n'y a que

deux brasses (douze pieds anglais) : à quatre milles plus loin est la Balise, d'où il reste cent dix milles à faire jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Le pilotage finit à la Balise, le fleuve étant profond et sans danger pour les navires.

Vendredi 22 *novembre* 1816. *Au mouillage devant la Balise.*

La patience est à l'ordre du jour. Depuis trois fois vingt-quatre heures le vent contraire nous retient à l'ancre en dehors du fleuve. Un temps froid et pluvieux ajoute à ce désagrément et nous prive du plaisir de prendre l'air sur le pont. La mer est houleuse. Le tangage du navire nous incommode encore plus que sous voile. Le ciel a perdu ses belles teintes d'azur. Assombri par une tenture sans couleur, il se fond tristement avec l'horizon plus triste encore. Le soleil fugitif précipite son char enflammé vers ses limites antarctiques, et l'atmosphère disgraciée verse des pleurs de regret en l'absence du dieu de la lumière.

Le bruissement de la vague et les cris aigus des goëlans sont notre unique harmonie. Le chant du matelot y mêle parfois sa plaintive diversion.

Quelques livres sont une ressource précieuse en pareille conjoncture. Un peu de bonne compagnie en serait une plus précieuse encore.... Mais hélas !

A deux heures, le vent ayant passé au nord-est, nous avons levé l'ancre, et nous sommes entrés dans le Missisipi, remontant par l'embouchure principale, dite *Mainpassage* et aussi *South passage* (passe du sud).

Les bords du fleuve sont marqués par d'immenses troncs d'arbres échoués sur ses vases, couvertes de joncs à la hauteur de dix à douze pieds.

A trois heures, nous étions devant la Balise, petit édifice en bois d'où les pilotes découvrent les navires en mer. Il y a une douzaine de petites maisons autour de cette Balise.

Nous avons hissé le pavillon américain, et mis en panne devant la Balise pour rece-

voir la visite des employés de la douane, après quoi nous avons poursuivi route.

Les bords du fleuve, quoique fort laids, sont néanmoins très-curieux à observer : il semble que la nature soit prise sur le fait dans la formation de certaines terres ou dans l'extension de quelques rivages. Ici, le travail est ostensible : des milliers d'arbres, de prodigieuses dimensions, descendus des contrées lointaines du Mississipi, du Missouri et de leurs innombrables tributaires, sont échoués sur des bancs de vase ; ils s'y accumulent annuellement à l'époque des crues du fleuve, au printemps. De nouvelles couches de limon sont superposées aux plus anciennes. Une fois à découvert, exposées aux influences de la chaleur et de l'humidité, les herbes et les joncs y croissent en abondance, et leur base, à jamais assurée contre le cours des eaux, forme des îlots ou une prolongation de rivage telle que celle que l'on voit depuis la Nouvelle-Orléans jusqu'à la Balise, dans un intervalle de plus de cent milles.

Il est impossible de se faire une idée des bords du Mississipi vers son embouchure, sans les avoir parcourus.

Les troncs d'arbres sont rangés avec un tel ordre, qu'il est difficile, au premier aspect, de ne point s'imaginer qu'ils aient été régulièrement placés par la main des hommes pour laisser la navigation du fleuve parfaitement libre et facile.

Quelquefois on aperçoit un petit bosquet formé de jeunes rejetons d'un vert vivace, croissant sur les cadavres échoués de ces géans de la végétation, en été particulièrement, et en général, en toute saison, vers l'heure de midi. Ces arbres sont couverts de caïmans (*alligators*), espèce de crocodiles non dangereux.

Le Mississipi se divise en cinq bouches, à dix milles au-dessus de la mer : 1.°, celle qui est le plus nord, et qui se nomme passage de *Loutre ;* 2.° passage du nord-est ; 3.° passage du sud-est ; 4.° passage du sud ou grand passage le plus fréquenté ; 5.° passage du sud-ouest. La marée ne remonte point dans le

fleuve. Ses eaux sont douces, mais extrêmement troubles.

Samedi 23 *novembre* 1816. *Navigation sur le Mississipi* (*Louisiane*).

Hier, à dix heures du soir, un coup de canon tiré du fort Plaquemine (situé à quarante milles de la Balise sur la rive gauche du fleuve) fut pour nous le signal de mettre en panne et d'envoyer un canot à terre. On manœuvra en conséquence; mais le commandant du fort, impatienté de ce que le capitaine du navire n'agissait pas avec la promptitude de l'éclair, le héla d'une manière très-impérieuse. L'usage de l'autorité est presque toujours en raison inverse de son étendue.

Nous fûmes retenus à peu près une heure en attendant le retour du capitaine qui dut porter ses papiers et les soumettre à l'inspection.

A son retour, nous continuâmes route, et le brick remonta à sept milles plus haut.

Le vent manquant tout-à-fait, on jetâ l'ancre.

A sept heures, ce matin, la brise ayant permis de remonter, nous avons appareillé.

A huit heurs, le soleil reparaît après s'être tenu caché plusieurs jours. Sa présence nous présage une plus belle journée, et la vue du paysage devient moins monotone. Les rives du fleuve commencent à s'élever tant soit peu; les arbres succèdent aux joncs. Ce sont presque exclusivement des cyprès de moyenne hauteur. Nous découvrons quelques plantations et de petites cabanes. Le terrain à droite et à gauche du fleuve est bordé d'arbres déracinés, venus des hautes parties de l'intérieur, de même que les rivages ébauchés que nous côtoyâmes hier. Ceux-ci ayant l'ancienneté, ont déjà une couche de terre végétale, et cet ordre va croissant à mesure que l'on remonte plus haut. Le placement régulier de ces troncs d'arbres est ce que j'admire sans cesse. Nous venons d'en voir flotter au milieu du courant.

Sur quelques points où les eaux ont porté

des vases en avant des rives déjà formées, l'on voit huit ou dix plants de verdure depuis le bord du fleuve, où les plus jeunes rejetons ne s'élèvent qu'à trois pieds de hauteur jusqu'à l'ancien rivage, d'un verd noirâtre, minant toute la lignée de ses arrière-neveux.

Nous venons de voir un crocodile ou caïman. On aperçoit aussi diverses sortes d'oiseaux, tels que des canards et des oies sauvages, des outardes, des corbeaux, des oiseaux de proie, des goëlans et des oiseaux pêcheurs.

La navigation du Mississipi est très-facile. Au point où nous sommes en ce moment (environ soixante-quinze milles au-dessus de la Balise), la profondeur du fleuve est encore de sept, huit et dix brasses sur les bords, et de plus de cinquante brasses au milieu.

Nous sommes très-favorisés par la brise de sud-est qui nous permet de remonter vent-arrière. Les vents régnans d'ordinaire sont de la partie du nord-ouest, et conséquemment debout pour gagner la Nouvelle-Orléans. Les navires sont réduits, lors

du vent contraire, à porter de petites ancres ou des cordages sur les arbres échoués pour se hâler dessus, et faire ainsi misérablement trois milles en vingt-quatre heures; aussi mettent-ils souvent vingt jours et un mois pour le trajet de la Balise à la Nouvelle-Orléans, tandis qu'ils n'auront mis que quinze jours pour parcourir l'espace de mille lieues en mer.

A peu près à soixante-dix milles au-dessus de la Balise, on commence à voir quelque variété dans les arbres qui bordent les rivages; jusque-là ce n'étaient que des cyprès. Les peupliers, les bois blancs, d'autres arbres à larges feuilles, et de verts nuancés, croissent alors pêle-mêle, et donnent quelque gaîté au paysage. On distingue parmi ces arbres le *moss-tree*, l'*arbre-mousse* ou cypre; il s'élève à une assez grande hauteur; le vert foncé de son feuillage est contrasté par la couleur grisâtre de ces mousses suspendues perpendiculairement aux divers étages des branches, et tombant en longues mèches de huit ou dix pieds, balancées par les vents. On tire avantage de cette mousse;

le quintal vaut ici 5 à 6 schelings, et se vend 5 gourdes à New-Yorck où l'on en fait de fort bons matelas, surtout pour l'été, cette mousse étant d'une fraîcheur agréable et en même temps de durée.

A une heure, nous doublons la pointe de la Hâche, située à vingt-sept milles de la Nouvelle-Orléans, sur la gauche du fleuve.

Sur la rive opposée, à un mille plus haut, on voit la sucrerie du pilote Johnson; c'est la première en remontant.

Au-dessus, à droite et à gauche, on aperçoit de très-chétives cases habitées par de petits propriétaires qui y cultivent du riz, du maïs et d'autres vivres. Quelques bouquets d'orangers, parsemés çà et là, s'énorgueillissent de leurs pommes d'or.

Dimanche 24 novembre 1816. Navigation sur le Mississipi.

Le vent ayant cessé tout-à-fait dans la nuit, vers deux heures, on jeta l'ancre. Plus haut et plus bas du point où nous étions en mouillage, on serait exposé à perdre ses

ancres, à raison des arbres qui les retiennent au fond de la rivière. Un navire en perdit cinq, il y a peu de temps, de la Nouvelle-Orléans à la Balise, où il dut s'en procurer deux à très-haut prix.

Ce matin, à six heures, une brume très-épaisse couvre le fleuve. La brise commençant à souffler, on lève l'ancre en ce moment.

Depuis vingt-quatre heures, les moustiques sont venus par nuées nous assaillir, quoique ce soit la saison où l'on en voie le moins. Leur étonnante multiplicité, leur bourdonnement fatigant et l'obstination de leurs hostilités acharnées de jour et de nuit, sont insoutenables en été, particulièrement aux Européens qui n'ont point habité les colonies.

Si l'on joint à cet inconvénient l'extrême intensité d'une chaleur dont on est accablé huit mois de l'année, et qui, faute de brise pour en modérer l'ardeur, est infiniment au-dessus de celle des Antilles, surtout dans un pays plat, où les localités n'offrent aucun moyen de s'en mettre à l'abri;

Si l'on y joint les exhalaisons morbifères qui doivent naturellement s'exhaler de l'immense surface de ces terres noyées et fangeuses sous l'action constante d'un soleil ardent;

Si l'on se fait une juste idée du caractère indompté des habitans, accoutumés à une indépendance demi-sauvage, toujours prêts à enfreindre les lois et les usages le plus solidement établis, reconnus et respectés sous l'imprescriptible sanction des siècles et des peuples anciens et modernes; si l'on ajoute à cela leur immoralité, leurs penchans désordonnés, une sorte de fièvre ou de transport qui les rend insociables, d'autant plus que ni la littérature ni l'état de la société, chez eux, n'offrent aucune ressource ni aucune espèce de modification;

Si l'on y joint une manière de vivre à la flibustière, étrangers à ces douceurs de la vie dont l'Europe offre une si copieuse abondance, il résultera de ce tableau et de cet ensemble de faits notoires, que la Louisiane est le dernier pays où un homme bien né et bien élevé puisse sérieusement songer à fixer



sa résidence, et que c'est déjà une grande folie que de la visiter;

Quelque chose pouvait séduire les esprits au temps où la Louisiane appartenait à la France; c'était l'excessive liberté, pour ne pas dire la licence dans laquelle vivaient alors ses habitans. Mais aux maux que j'ai énumérés se sont joints les embrassemens de l'Amérique, avec son humeur morose, son fanatisme aveugle et ses mœurs *liberticides!* On était alors désordonné de bonne foi; mais, à présent, le masque de l'hypocrisie la plus profonde couvre l'astuce consommée et l'immoralité sucée avec le lait qui distinguent cette race, provenue des plus grossières écumes d'un peuple trop heureux d'avoir trouvé cet égoût!

A neuf heures, nous sommes à cinq milles en-deçà du *détour anglais*, d'où la distance, jusqu'à la Nouvelle-Orléans, n'est que de cinq lieues. On y trouve des facilités pour se rendre en ville à cheval ou en voiture.

A dix heures, nous doublons la *pointe du détour anglais*. On y voit des baraques ou casernes en bois, et en face, sur la rive op-

posée, les débris d'un fort peu élevé au-dessus des bords du fleuve.

A deux heures, le vent ne permettant pas de doubler la pointe un peu au-dessus de l'habitation Villaret, on a jeté l'ancre, le navire à quinze pieds du rivage.

C'est sur l'habitation Villaret que les Anglais firent leur débarquement lors de l'attaque de la Nouvelle-Orléans, il y a près de deux ans. Leurs embarcations vinrent par cette partie de la mer qu'on nomme *Blind-Lake*, et les troupes furent mises à terre sur le point le plus étroit de l'île de la Nouvelle-Orléans, à six ou sept milles à l'est de cette ville. Le camp du général Jackson fut formé à peu de distance en arrière; et le local qu'il occupait, très-facile à fortifier et à défendre par l'étranglement qu'il forme, devint, comme il était facile de le prévoir, funeste aux armes anglaises.



Lundi 25 novembre 1816. *Nouvelle-Orléans.*

A onze heures, hier soir, on appareilla; et, ce matin, vers deux heures, nous sommes venus eu mouillage à la Nouvelle-Orléans.

A huit heures, je suis descendu à terre, incertain d'y trouver mon ancien camarade, Grammont de Saint-Domingue.

La première personne que j'ai rencontrée m'ayant donné de ses nouvelles et indiqué sa demeure; à peine y suis-je entré, que mon ami m'a reconnu, quoique nous ne nous fussions pas vus depuis vingt-sept années. Ce sont de ces momens de bonheur chèrement achetés par une dure absence de la vie presque entière, et où l'on s'abandonne délicieusement à l'ivresse d'une affection pure et vivement sentie.

J'ai trouvé, chez mon camarade, un vieillard dont je croyais reconnaître les traits et le son de voix : l'ayant entendu nommer, je lui ai présenté la main en me rappelant à son souvenir; il m'a remis à l'instant, et n'a pas paru moins sensible que moi à la satis-

faction que le plus grand hasard nous procurait à l'un et à l'autre. C'étoit M. Papillon, aujourd'hui juge de paix à la Nouvelle-Orléans. Autrefois, l'un des plus riches négocians du Cap-Français, il se faisait honneur de sa fortune, aimait ses plaisirs, et se montrait grand dans ses manières. Nous nous sommes entretenus des fêtes brillantes où nous assistâmes ensemble à St.-Domingue, à des époques reculées : ses larmes étaient prêtes à couler par la forte émotion qu'il éprouvait.

Il m'apprit alors qu'il avait été forcé de quitter Saint-Domingue avec ce qu'il avait sur le corps, et qu'il était ici dans la misère. L'extrême blancheur de ses cheveux, son air de résignation, son costume plus que simple, le souvenir de la haute fortune que je lui avais connue, celui des jours heureux dont je l'avais vu jouir, me livrèrent à une sensation douloureuse au-delà de tout ce que je pourrais exprimer. Nous dînâmes ensemble chez mon camarade; après quoi il disparut, me laissant à mes réflexions sur les jeux étonnans de la fortune. Son frère et sa

belle-sœur, riches propriétaires au quartier des Mornets, île Saint-Domingue, étaient mes intimes amis. Depuis long-temps la mort les avait moissonnés l'un et l'autre.

En ce même moment, la famille de mon camarade ne m'offrait pas de moins frappans exemples des vicissitudes de la vie : sa femme et lui, riches habitans des Gonaïves, aujourd'hui dépouillés de leurs biens, encore grands dans le malheur (tant sont profondes les racines des habitudes nobles), et travaillant avec de misérables débris, pour soutenir dans quelque aisance une respectable octogénaire, jadis opulente, madame Décao, belle-mère de mon camarade, mère de sa digne épouse et de la trop célèbre madame de F......, malheureusement liée au souvenir de l'infâme usurpateur.

La famille de mon ami, après s'être montrée grande, généreuse et hospitalière aux jours où Saint-Domingue florissait sous le gouvernement royal, s'est éminemment distinguée par son dévouement à la monarchie et à la légitimité des Bourbons, dans un pays où il n'est point sans danger de mani-

fester de tels sentimens. Mais il existe encore des êtres tellement vénérés, que le crime, paralysé à leur aspect, sentirait tout l'ascendant de la vertu et se verrait forcé de lui rendre hommage.

Mardi 26 novembre 1816. Nouvelle-Orléans.

En descendant à la Nouvelle-Orléans, on s'aperçoit qu'on est dans une ville française, au vaste terrain qui se trouve entre le rivage et la première rangée de maisons qui lui est parallèle. D'autres rues, tirées au cordeau dans le même sens, est et ouest, s'étendent à trois milles de distance, coupées à angles droits par d'autres rues dans l'espace d'un mille seulement : au-delà sont divers faubourgs. Ces rues ont des trottoirs mal pavés en briques. Le manque de pierres et aussi le défaut de solidité du terrain empêchent de ferrer ou de paver l'intervalle entre ces trottoirs, en sorte qu'on y voit une boue affreuse l'hiver, et une poussière insupportable en été.

A l'est de la ville est un fort en terre ; entouré de fossés pleins d'eau et monté de quelques canons. Les autres forts ont été détruits.

La population de la ville est de vingt-cinq à trente mille ames, dont les trois quarts se composent de négraille et de gens de couleur. Cette classe s'y multiplie considérablement.

La nouvelle salle a été brûlée il y a quelques mois, au moment où elle venait d'être achevée.

Il y a deux salles de bourse, une française et une américaine. La première fait partie d'un hôtel spacieux où l'on tient pension et café, et où l'on donne des bals.

On voit quelques maisons de belle apparence aux environs de la bourse française ; celles que l'on bâtit en bois dans les colonies anglaises, sont plus légères, plus jolies, et paraissent mieux adaptées aux climats chauds.

La ville s'étend en segment de cercle alongé sur la gauche du Mississipi ; et, par la

majesté de son fleuve et par une heureuse localité, elle est appelée à rivaliser un jour la ville de Bordeaux, dont une certaine ressemblance de forme et de situation rappelle le souvenir au premier aspect.

Le climat y est brûlant, insoutenable et malsain. Aujourd'hui, 26 novembre, la chaleur est excessive; demain, si le vent passe au nord, le froid sera peut-être très-rigoureux.

On a le crève-cœur de voir dans les rues des blancs dont la misère contraste avec le luxe insolent des femmes de couleur.

Les habitans français sont buonapartistes enragés. A peine compterait-on douze royalistes parmi eux.

On attend ici Grouchy, Lefèvre-Desnouettes, l'Allemand, Clausel et autres grands hommes de cette trempe, pour les fêter et les dédommager du mépris des honnêtes gens par les caresses des pirates, des boucaniers, des démocrates, des terroristes, des septembriseurs, des robespierristes, des maratistes, des Brutus, des Scé-

vola, des sans-culottes, des régicides, des niveleurs, des amis de la liberté, de l'égalité, de l'inviolabilité de la république, de la fraternité,... ou la mort!!!

Mercredi 27 novembre 1816. Nouvelle-Orléans.

Il paraît constant que les Anglais firent de lourdes sottises quand ils attaquèrent la Nouvelle-Orléans, il y a deux ans.

Après avoir opéré leur débarquement à l'insu des Américains, n'étant qu'à six milles de la ville, ils l'auraient surprise sans moyens de résistance, et elle eût été occupée sans coup férir, s'ils s'étaient portés en avant à l'instant même. Leurs commandans perdirent un temps précieux à attendre l'artillerie et tout l'attirail de l'armée sur un point où le transport est d'une immense difficulté, dans les bois, à travers des terres fangeuses et coupées de canaux.

La première terreur une fois passée, leur avantage était détruit. Chaque heure de retard créait une nouvelle force et d'incalcu-

lables moyens à l'ennemi. Les compagnies se formaient, les armes se mettaient en état, les munitions arrivaient au camp, les soldats et volontaires joignaient leurs drapeaux; le gouvernement ouvrait les portes des prisons à cinq cents forbans près d'expier leurs crimes sur l'échafaud; et ces renégats, accoutumés à servir l'artillerie des corsaires et pirates, à braver la mort sous ses plus hideux aspects, se faisaient un jeu de cette lutte où, en même temps qu'ils donnaient carrière à leur haine contre les Anglais, ils rachetaient la vie, la liberté et leur espoir le plus doux, celui de se plonger de nouveau dans tous les excès de la licence la plus effrénée.

Le général anglais Pakenham, arrivant sur ces entrefaites, prit le commandement et marcha à la rencontre des Américains: le combat s'engagea sans succès prononcé: les Américains cédèrent néanmoins quelque terrain; et, lentement suivis dans leur retraite vers un local étranglé, facile à défendre, il vint dans l'idée des Français, qui composaient la plus grande partie de leurs

forces, incomparablement plus brave et plus dévouée, et la seule au fait du service de l'artillerie, il leur vint, dis-je, dans l'idée de se retrancher. Cela fait, la marche des Anglais se trouvait irrévocablement arrêtée; les pièces de canon arrivaient en nombre de la ville pour garnir les retranchechemens; le soldat, se voyant protégé, prenait une confiance qui doublait sa force et lui garantissait le succès.

Le général Pakenham mena bravement ses troupes à l'attaque des retranchemens; elles étaient totalement à découvert. Les pirates faisaient pleuvoir la mitraille; chaque pièce vomissant, en outre, cinq cents balles à la fois, faisait mordre la poussière à des bataillons entiers. Point de brèche faite; nul moyen de forcer l'ennemi: la bravoure ne tendait qu'à joncher la terre de cadavres. La retraite devint nécessaire.

Les Anglais perdirent six mille hommes. Le général Pakenham fut tué. Les Américains comptèrent à peine six ou sept morts. Les Français gagnèrent la bataille,

si toutefois cela peut s'appeler une bataille!

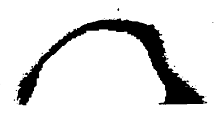
« Nec longum tempus, et ingens
« Exiit ad coelum ramis felicibus arbos,
« Miraturque novas frondes et non sua poma. »
VIRG. *Georg.* lib. II, v. 80.

Jeudi 28 *novembre* 1816. *Nouvelle-Orléans.*

On est ici au bout du monde : ce sont, pour ainsi dire, les modernes colonnes d'Hercule. Les gazettes du pays donnent des nouvelles antiques, et ramassent toutes les ordures révolutionnaires pour étancher la soif d'un public à la hauteur des lumières du siècle.

On fait en ce moment une guerre perfide à l'Espagne, sans déclaration aucune. La semaine dernière, des corsaires ont amené dans ce port une prise chargée d'environ deux cent mille piastres en espèces et d'une valeur considérable en marchandises.

Aujourd'hui, l'on apprend qu'un bâti-



ment armé à la Nouvelle-Orléans, d'où il est sorti ces jours derniers, a rencontré dans le golfe quatre navires espagnols expédiés de la Vera-Cruz pour le Mississipi, les a capturés et conduits à Matagorda pour y être déclarés de bonne prise.

Tous les gens honnêtes gémissent de ces déprédations honteusement tolérées contre une nation brave, loyale, généreuse et religieusement attachée à la foi des traités.

Le commerce est maintenant en stagnation à la Louisiane comme dans les autres parties des États-Unis. Les marchandises y sont à très-bas prix, et le pays n'offre aucun retour à faire jusqu'à la saison des récoltes de sucre et de coton.

Le sucre de la Louisiane n'est pas de la première qualité ; les sucreries sont peu considérables : le nombre des noirs esclaves n'y est généralement que de cinquante à soixante.

Les nègres coûtent communément mille piastres. Le froid les expose à diverses maladies, dont le moindre effet est de nécessiter l'amputation des bras et des jambes. On

en perd beaucoup; d'autres sont la proie des embaucheurs, qui leur procurent des facilités pour se dépayser.

La récolte du coton est très-sujette à manquer. Le froid, les chenilles et les insectes font la guerre à cette plante, qui veut un climat chaud et constamment tel sans alternative.

On rencontre à chaque pas, dans les rues et les marchés, des troupes d'Indiens, hommes, femmes et enfans. A la couleur près, qui est cuivrée, ils ressemblent à ces familles de Bohémiens qu'on voit en Angleterre, où ils disent la bonne aventure et vivent de pillage dans les campagnes.

Ces Indiens sont doux et paisibles; leurs traits sont ignobles; mais, pour le reste du corps, ils sont jetés au moule, et l'on admire en eux, particulièrement, la beauté des jambes et des cuisses. Les femmes sont hideuses. Les uns et les autres marchent vêtus d'une très-petite couverture de laine qu'ils passent sur les épaules, et dont ils s'entortillent jusqu'à mi-cuisse.



Vendredi 29 novembre 1816. Nouvelle-Orléans.

Les enfans des Louisianais, de même que ceux des autres états de l'Amérique, sont absolument maîtres de leurs volontés, l'autorité des parens n'y met aucun frein. Deux passions qui se développent en eux, dès le premier âge, viennent ajouter à la puissance des habitudes, à des mœurs indomptées, à la faiblesse des chefs de famille, aux difficultés d'instruire et de donner une éducation convenable. A peine âgés de dix ans, les jeunes garçons passent les journées entières à la chasse; d'autres, plus jeunes encore, se plaisent à les suivre pendant le temps précieux des premières études. Le goût de la chasse une fois inoculé, il devient bientôt exclusif.

Les demoiselles, dès l'âge de sept ans, ne rêvent que bal. La sagesse des parens et leur volonté doivent céder à cette force entraînante, violemment prononcée, dangereusement irritée par les obstacles, et que l'impossibilité de la maîtriser établit triom-

phante, au mépris des graves inconvéniens qui en sont les résultats trop certains.

Dans le courant de cette année, la Nouvelle-Orléans a été visitée par deux fléaux : un incendie, qui a consumé la salle de spectacle et tout le quartier environnant, et une inondation, qui a forcé la moitié des habitans à abandonner leurs demeures envahies par les eaux. Ils durent chercher refuge sous le toit de ceux que les eaux ne purent atteindre; mais, loin qu'un sentiment de compassion s'élevât dans le cœur de leurs concitoyens, ceux-ci profitèrent avidement de la circonstance pour doubler le prix des loyers, certains que la nécessité soumettrait à toutes les conditions.

Il est fort singulier de voir, dans un pays où la population est française et gangrenée de virus révolutionnaire, les noms des rues s'accorder avec les souvenirs de la royauté : rue de Bourbon, rue Royale, de Condé, de Chartres, Saint-Louis, etc.

Ce sont des lis prédestinés que le royaliste se plaît à voir encore majestueusement debout après la tempête.



Près du port, on a bâti un château d'eau avec pompe à feu, pour donner l'eau de la rivière dans les divers quartiers de la ville.

L'église principale, située sur une place spacieuse, est ornée d'arbres et de gazons; elle est flanquée de deux édifices publics de belle apparence, dont l'un est l'hôtel-de-ville.

Plus loin est un hôtel très-remarquable, où se tiennent les séances des représentans de l'état de la Louisiane; en face, parallèlement au cours du fleuve, est le grand marché, où l'on voit constamment un grand nombre d'Indiens, les uns de la nation des Cricks, près de la Floride; les autres du haut pays au-delà du Kentucky.

Samedi 30 *novembre* 1816. *Nouvelle-Orléans.*

Les premiers établissemens des Français à la Louisiane datent de la fin du dix-septième siècle, vers l'an 1691. Ils eurent lieu à la baie de St.-Louis et en divers points de la côte au nord-est de la Nouvelle-Orléans jusque vers

la Mobile, dont la baie est située aux limites occidentales de la Floride.

Le Missisipi fut découvert et remonté plus tard. Plusieurs familles du Canada et quelques aventuriers français formèrent la première population de la Louisiane. A cette époque, la chasse étoit de nécessité indispensable pour se procurer les moyens d'existence. Le goût s'en est transmis d'une génération à l'autre, ainsi que l'amour de l'indépendance. Ces habitudes, fortement enracinées et en quelque sorte sucées avec le lait, triomphèrent des changemens opérés avec le temps, lorsque la culture et le commerce eurent ouvert de nouvelles sources de richesse, procuré l'abondance, et quand les habitans, rassemblés dans une cité, sentirent le besoin d'un ordre social et d'une législation maintenus et protégés par la mère-patrie. Les plantations se formèrent, des digues furent élevées contre les crues périodiques du fleuve; la ferveur des missionnaires bravant le tomahauk et le scalpel des Indiens, la croix romaine fut plantée dans les antiques forêts de cette partie du



Nouveau-Monde au milieu des nations sauvages ; de vastes territoires furent divisés en paroisses ; le pays devint moins insalubre ; et la colonie faisait de rapides progrès, quand des circonstances imprévues l'enlevèrent à la France et la mirent sous la domination du roi d'Espagne.

Louis XV, à la suite d'une guerre malheureuse terminée en 1763, venait de perdre le Canada : ses ministres, d'accord avec madame de Pompadour, maîtresse en titre, reçurent quinze millions de la cour de Madrid ; et, sans que le gouverneur de la Louisiane fût prévenu, l'Espagne envoya quelques bâtimens de guerre avec les chefs chargés de la prise de possession de cette immense contrée.

Le gouverneur français n'ayant point d'ordre de son gouvernement, refusa de remettre la Louisiane aux Espagnols. Ceux-ci se virent contraints de retourner en Europe.

L'Espagne, courroucée, fit partir le général O-Relli avec des forces. Arrivé à la Nouvelle-Orléans, il annonça des mesures

de douceur ; ses proclamations publiaient l'oubli de tous les faits antérieurs contraires à l'intérêt et aux vues de son maître. Les esprits se calmèrent, la fermentation s'apaisa. O-Relli cachait ses sinistres projets :

> An dolus an virtus quis in hoste requirat ?

Telle était sa devise.

Il donna un grand repas, où les chefs, les principaux fonctionnaires et habitans, et ceux qui avaient pris la part la plus vive à l'expulsion des Espagnols, étaient invités. Ils s'y rendirent en toute confiance : le traître O-Relli les fit saisir et fusiller. M. de Villoze fut embarqué sur une frégate, d'où, voyant venir son épouse et voulant se précipiter dans ses bras, il tomba percé de coups de baïonnettes par les satellites chargés de l'assassiner.



Dimanche 1er *octobre* 1816. *Nouvelle-Orléans.*

La prise de possession de la Louisiane par les Espagnols eut lieu sous le ministère du duc de Choiseul, en 1769. A cette époque, la France ayant perdu le Canada, il semble que la Louisiane lui devenait plus précieuse; on en jugea autrement, ou peut-être le désordre des temps ne permit aucune remontrance contre les décrets d'une favorite appuyée par la vénalité des ministres.

L'Espagne, après avoir joui de cette acquisition l'espace de trente années, l'avait rendue à la France, quand un misérable Corse vendit la Louisiane à un gouvernement assez insensé pour l'acheter. L'usurpateur ne consulta personne pour consommer cette opération de *Cartouche*. Il en employa le prix à ses plaisirs, et pas une voix ne se fit entendre en France pour stigmatiser un pareil mépris de la chose publique.

La vente est de toute nullité; la France lésée reprendra ses droits sur l'Amérique

inconsidérée, et peut-être le cabinet d'Aranjuez reprendra-t-il les siens sur son ancienne alliée.

Les Américains occupèrent la Louisiane en 1803. Elle forma un état de la confédération et l'une de ses plus brillantes étoiles. Un grand commerce s'établit entre le Kentucky, les contrées de l'Ohio et la Nouvelle-Orléans. Les vaisseaux des États-Unis abondèrent dans les eaux du Mississipi, et y ouvrirent de nouveaux débouchés à de riches productions long-temps sans issue, et condamnées à la stagnation la plus complète.

A la Nouvelle-Orléans, la première opération fut de tracer et de construire des trottoirs qui l'embellirent et rendirent ses rues praticables en toute saison, ce qui n'avait pas lieu avant cet utile établissement.

Ce matin, je suis allé visiter l'église principale et celle des Ursulines, toutes deux bâties aux frais d'un noble Castillan, au temps de la domination espagnole. Ni l'une ni l'autre n'offrent rien de remarquable.

Aujourd'hui le vent ayant soufflé de la



partie du nord, un froid très-vif s'est fait sentir en ville. Les créoles de Saint-Domingue qui y sont en très-grand nombre, sont ceux qui en souffrent le plus ; les nègres aussi en sont fortement incommodés ; on en perd beaucoup, et d'autres, en très-grande quantité, ont éprouvé, par l'excès du froid, des maux de telle nature, que l'amputation des jambes a été l'unique moyen de les sauver.

Les mœurs moroses de la triste Amérique n'ont pu prévaloir ici : le dimanche est le jour des plaisirs comme autrefois en France. Les bals sont suivis avec une rage inconcevable. La passion de la danse est à son comble. Le carnaval vient de commencer. C'est le temps des parures, des jeux, des amours. La comédie n'est qu'un délassement de plaisirs plus vifs et plus piquans. Les dames qui habitent la campagne vont venir en ville prendre part aux divertissemens, et disputer le prix de la beauté, de l'élégance et des grâces.

Mercredi 4 décembre 1816. Nouvelle-Orléans.

Depuis que les Américains ont pris possession de la Louisiane, ils ont empiété sur les Espagnols leurs voisins, et plus encore par astuce que par la force des armes ; ils y ont adjoint des territoires importans, d'où la situation embarrassée du cabinet de Madrid n'a pas encore permis de les chasser.

Ils commencèrent par fomenter une révolte dans le pays nommé le *Bâton-rouge*, contigu aux établissemens louisianais les plus reculés en remontant le Mississipi.

Sous prétexte de faire cesser les désordres, ils y menèrent des forces. Quand ils eurent occupé les points principaux, ils y élevèrent des fortifications, et, sans autre forme de procès, s'en déclarèrent légitimes possesseurs.

La baie de la Mobile, située à trente lieues à l'est de la Nouvelle-Orléans, se trouvait à leur convenance ; le poste était faible autant que la localité promettait de leur devenir



avantageuse ; ils l'attaquèrent avec un succès aussi facile que peu honorable, et firent ainsi le premier pas direct vers l'occupation des Florides.

A peine en possession de la Mobile, les Américains ambitionnèrent celle de Pensacola. La place présentait plus de difficultés ; les Espagnols y avaient un détachement de trois cents hommes ; cela même fournit le prétexte, à raison des craintes qu'ils feignaient de concevoir d'un tel voisinage. Le commandant espagnol fut gagné à prix d'or, et le traître livra la place à ceux auxquels certaines données avaient permis de le juger et de l'apprécier si parfaitement.

Je ne sais quels motifs occasionnèrent depuis la remise de cette place à l'Espagne ; peut-être se fit-elle pour obtenir une sorte d'acquiescement à la possession du Bâton-rouge et de la Mobile ; ce sont des germes d'une guerre à venir que des événemens multipliés et plus récens ne tarderont point à faire éclater en représailles des plus insolentes agressions de la part des États-Unis, sous le vain prétexte de favoriser les efforts

des patriotes de l'Amérique espagnole, pour secouer le prétendu joug de la mère-patrie, et conquérir le suprême bien.... Le bonnet de la liberté, nouvelle boîte de Pandore, vomissant tous les fléaux sur les empires voués à la colère du ciel!

Il n'y a pas encore huit jours que deux navires espagnols, partis de la Vera-Cruz pour la Nouvelle-Orléans, ont été pris à vue de la Balise par le corsaire le *Jupiter*, prétendu patriote, armé à la Nouvelle-Orléans, sortant du Mississipi, et venant à peine de congédier son pilote.

On a senti néanmoins que c'était violer trop impudemment le droit des nations, et l'on a craint peut-être condamnation à leur tribunal. L'hypocrisie a prêté son masque; un article du commodore Paterson, inséré dans la gazette d'hier, portait « qu'aussitôt qu'on avait appris cette infraction, l'on avait dépêché des bâtimens armés pour s'emparer du corsaire le *Jupiter!* »

« Risum teneatis amici! »

Les forbans, flibustiers, boucaniers,

écumeurs et aventuriers de Barateria continuent leurs déprédations assassines ; ils déposèrent, la semaine dernière, à la banque, environ 200 mille piastres en espèces.

Le général Humbert était allé voir s'il trouverait à prendre la revanche de sa défaite par les nègres d'Hayti. On l'a vu revenir ces jours derniers; et, comme il est tous les jours ivre, on suppose qu'il a obtenu sa retraite.... au cabaret.

Jeudi 5 *décembre* 1816. *Nouvelle-Orléans.*

La Nouvelle-Orléans n'est bâtie que depuis 1717; elle doit son existence à la compagnie des Indes, connue sous le nom d'*Occident*, à laquelle le régent, sous Louis XV, avait cédé la Louisiane. Cette ville est située sur la rive gauche du Mississipi, à trente-cinq lieues de son embouchure. La compagnie d'Occident lui donna le nom qu'elle porte, pour témoigner sa reconnaissance au régent, qui lui avait cédé la Louisiane au nom du roi.

Les fortifications qui l'entouraient, for-

mées de pieux pointus de douze pieds de hauteur, ont été détruites sous les Espagnols. Ces remparts avaient été construits pour la garantir des fréquentes attaques des sauvages. Ce terrain forme aujourd'hui un boulevard sans arbres, ceux qu'on a plantés n'ayant point réussi, faute de soins ou d'un bon choix.

Le quartier des Allemands, à dix lieues de la ville, rive droite du fleuve, est abondant en indigo de bonne qualité. Les autres quartiers au-dessous et au-dessus, jusqu'au Bâton-Rouge, sont occupés par des sucreries, où, quoi qu'on en dise, le sucre est inférieur à celui des Antilles.

On coupe la canne à la fin de l'été, et on ne la roule qu'en hiver : on la met en paquets, et on la conserve dans des réduits qui ressemblent aux cases à bagasses (1).

L'inconvénient de ces sucreries, c'est que

(1) Les cases à bagasses sont une espèce d'appentis ou grand ajoupas dont on fait usage aux Antilles pour serrer le résidu des cannes qui ont passé au moulin.

les pieds de cannes gèlent assez souvent en terre pendant les rigueurs de l'hiver: alors, quand le printemps reparaît, on retire les cannes qui, enfoncées dans le cœur des paquets, n'ont pas pu geler, et elles donnent de bons plants qui, remis en terre, ne poussent pas avec moins de vigueur.

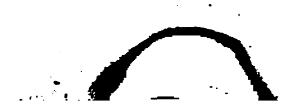
Entre autres arbres qu'on trouve à la Louisiane, on remarque le chêne, le pin, le frêne, l'arbre à ciguë, le cèdre, l'orme, le bouleau, le sapin, l'arbre à sauterelles ou à cigales, le peuplier, l'arbre à suif, l'arbre à cire, l'arbre à boutons, l'arbre à l'huile ou à beurre, le noisetier, le hêtre, le pacanier, le noyer, le cep de vigne, le mûrier, le prunier, le pommier sauvage, le cerisier, l'oranger, le copalus, le saule, le saule-pleureur, le châtaignier, le marronnier, et presque tous les arbres qui sont en France.

Les arbrisseaux sont aussi très-nombreux: on y voit le petit saule, le laurier de plusieurs espèces, le sureau nain, le sureau vénéneux, le genévrier, le petit chêne, la douce fougère, le petit noisetier, le myrte

à cire, l'hiver vert, le buisson à fièvre, le groseillier, le framboisier, le mûrier de haies, le vrai thé, le thé sauvage, l'absynthe, et une immense quantité d'autres.

Parmi les herbes, les racines et les plantes, on distingue l'euphraise, la quinte-feuille, l'angélique, l'ortie, le baume, la salsepareille, le ginzeng, le dictame, la sanicle, le plantain, la noix de terre, la patate sauvage, le capillaire, l'oseille sauvage, le foie de roche, la racine de serpent, le fil d'or, le sceau de Salomon, la féve des bois, le lierre rampant, le cresson, la millefeuille, la bétoine, la scabieuse, le réveil-matin, l'oignon, l'ail, l'ellébore, l'indigo, le tabac, la bourache, la mauve, le pourpier, le chiendent, et des millions d'autres.

La Louisiane possède une immense quantité d'oiseaux de plumages variés et de toutes grandeurs, depuis l'oiseau-mouche jusqu'au vautour et à l'aigle. Ceux que l'on voit le plus communément sont le calcis, l'épervier, le corbeau, la corneille, le hibou, le perroquet, le pélican, la grue, la cigogne, le cormoran, le héron, le cygne,



l'oie sauvage, l'outarde, le canard sauvage, la sarcelle, le gueux, la poule d'eau, le dinde sauvage, le francolin ou le coq de bruyère, la perdrix, la caille, le ramier, la bécassine, le faisan, l'alouette, le pivert, le coucou, le geai bleu, l'hirondelle, la veuve, le pape, l'évêque, le cardinal, la grive, l'oiseau à scie, le rossignol, l'oiseau-roi, le robin, le roitelet, le colibri, le moqueur, etc., etc.

Ce dernier n'est point d'un beau plumage; mais on prétend qu'il chante à l'égal du rossignol, et qu'il excelle surtout à imiter en perfection les sons qu'il entend. Celui que j'ai vu était dans sa mue; ce qui nous priva de sa mélodie.

Les poissons n'abondent point dans le Mississipi : ceux qu'on y pêche ne sont point estimés. Les lacs, les rivières, pourtant, en fournissent d'excellens, tels que l'esturgeon, le faisan d'eau, le brochet, la carpe, le cabot, le têtard, le goujon, le casburgo, la meuille, la plie, les sacalés, les patanas, les anguilles, la carangue rouge et

blanche, les écrevisses, les crevettes, le barbu, la truite, etc., etc.

Les serpens sont très-multipliés à la Louisiane : on y voit le serpent à sonnettes, le long serpent noir, la couleuvre, l'hydre, le serpent à jarretière, le serpent d'eau, le serpent siffleur, le fouetteur, le mangeur d'œufs, le serpent vert, le serpent à la queue épineuse, le serpent tacheté, le serpent à anneaux, le serpent à deux têtes, et diverses espèces de lézards, tels que le lézard vif, le lézard lent, l'arbre-crapaud, etc., etc.

Parmi les quadrupèdes qui peuplent les vastes forêts de l'Amérique septentrionale, régnait autrefois le mammouth colossal dont nous avons déjà donné une ample description d'après le squelette du muséum de Philadelphie. Cette espèce est éteinte; mais on en trouve fréquemment des débris dans les contrées de l'Ohio et dans l'état de New-Yorck, où le squelette ci-dessus mentionné fut trouvé par M. Peale.

Les autres quadrupèdes du continent septentrional sont le chien des bois, le chat des



montagnes, les tigres, les ours, les loups, les léopards, les panthères, le buffle, le chat des bois, le chat-tigre, le renard, le daim, le chevreuil, l'élan, le curcajou, le porc-épic, le sanglier, une espèce de lapins différente de celle d'Europe, la martre, le pêcheur, l'écureuil ordinaire, l'écureuil volant, le lièvre de haute taille, le lapin ordinaire, la taupe, la belette, la souris qui porte devant elle un tablier dont elle se sert quand elle veut sauver ses petits, le rat des bois aussi gros qu'un chat, le loir, le castor, la loutre, et beaucoup d'autres encore.

La Louisiane est fertile en sucre, en indigo, en riz, en tabac, en blé, en vignes, en bois de mâture et de construction, en mines de fer, de plomb, encoton, en cire, en lin, en chanvre, et l'on y fait un très-grand commerce de pelleteries.

Les bois de construction sont tirés des cyprès qui croissent à peu de distance des bords du fleuve, dans une étendue de plus de cent lieues, depuis dix lieues au-dessus de la Nouvelle-Orléans jusqu'au poste des Natchez, dans des terrains bas et couverts

d'eau. Ce bois a quelque ressemblance avec le sapin ; il est, comme lui, élancé, droit, peu noueux, d'une flexibilité et d'une durée étonnantes. Les Espagnols qui ont, à la Havane, un des plus beaux chantiers du monde, tirent de la Louisiane leurs plus beaux bois de construction.

Vendredi 7 décembre 1816. *Nouvelle-Orléans.*

C'est maintenant le temps des sessions de la législature de l'état de la Louisiane. J'assistai hier à une séance dans la chambre des représentans ; elle avait lieu dans une petite salle de mauvaise mine, où siégeaient une douzaine de champions de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Un avocat français avait la parole au moment où j'entrai. Après avoir long-temps entretenu les honorables membres dans le but d'opposer de nouvelles difficultés à l'affranchissement des esclaves dans le cas où leur maître aurait des créanciers dont ils seraient la garantie, le discours ayant été sommairement



traduit par un interprète, les prôneurs de la liberté ont acquiescé aux observations de l'orateur, et sanctionné chez eux la plus abjecté servitude, tout en souffrant qu'en pleine paix on arme sous leurs yeux pour insurger un pays ami, sous le ridicule prétexte qu'on n'y jouit point de la douce liberté d'injurier les souverains, les hommes en place et les particuliers, et qu'il n'y serait point permis de parader dans les rues, portant sur le devant de son pantalon un morceau de peau embelli d'une truelle, plus une écharpe et un cierge de bois figurant les hautes lumières des honorables frères maçons, charpentiers, cordonniers, menuisiers, artistes, avocats, marchands, boutiquiers, commis, taverniers, ouvriers, employés de toute espèce et autres illuminés du *Grand-Orient* appelés à régénérer le monde et à le faire jouir de la lumière dont ces messieurs sont resplendissans.

« Odi profanum vulgus ! »

C'est dans ces vues bienfaisantes que les niveleurs de ce pays s'emparèrent de Mata-

gorda, port sur la côte du Mexique, après y avoir excité une rebellion dont ils devinrent les plus fermes appuis. C'est sur cette côte que des transports chargés d'armes, de poudre et munitions de guerre, au compte de quelques armateurs de la Nouvelle-Orléans, sont journellement envoyés par des bâtimens de l'état pour arriver en toute sûreté à leur destination. Telle était l'occupation du vaisseau le *Firebrand*, lorsque le lieutenant Cuningham, qui le commandait, fut contraint d'amener son pavillon et de se rendre aux Espagnols, qui le prirent pour un pirate.

Les Américains ne négligent aucun moyen de prendre pied à la Louisiane : à l'aide d'un emploi ou de quelque fortune, ils s'introduisent dans les maisons; et déjà plusieurs d'entre eux ont formé des alliances avec des familles françaises : celles-ci, pleines de confiance, ne connaissent ni leur caractère, ni leurs mœurs, ni l'excessive incompatibilité entre leurs habitudes et les manières françaises. Ils ne triompheront jamais de la répugnance indicible que l'on



éprouve ici pour l'adoption de leur genre sombrement morose et de leurs dispositions archi-fanatiques, etc., etc, etc.

Ils ont en ville un quartier de prédilection, dans la partie haute, en face du faubourg de Sainte-Marie; ils y ont bâti quelques vilaines maisons rouges, suivant leur mode, avec fenêtres à *guillotine*, et un petit édifice octogone où un pédant orgueilleux autant qu'ignare débitera du galimathias, sur le péché, devant un auditoire hypocrite.

Lundi 9 *décembre* 1816. *Nouvelle-Orléans.*

L'émigration de Saint-Domingue a conduit à la Louisiane une grande quantité de familles françaises autrefois opulentes, maintenant dénuées de tout. On voit à la Nouvelle-Orléans des dames dont la fortune excédait deux millions, obligées de travailler pour vivre: on y compte jusqu'à sept mille individus, maîtres ou esclaves, que la guerre d'Haïty força de quitter leurs foyers. Les premiers s'étaient retirés en premier lieu,

ceux du nord à Baracoa, petit port de l'île de Cuba, côte nord, près du cap Maisy; ceux de l'ouest à Saint-Iago de Cuba, côte sud, où ils avaient réussi à former des établissemens de culture avec le petit nombre d'esclaves qui leur étaient restés fidèles. On y voyait des cafeïères et des cotonneries qui avaient réussi par-delà leurs espérances dans le plus riant climat du monde. Malheureusement la guerre infâme suscitée par le monstre auquel les Français obéissaient, à leur honte ineffaçable, exaspéra les Espagnols et les porta, en représailles, à chasser ces honnêtes et innocentes familles, quoiqu'elles eussent en horreur, non moins qu'eux-mêmes, toutes les abominations commises par le Corse usurpateur.

Les innocens payèrent pour les coupables : hommes, femmes et enfans, vieillards, esclaves et maîtres, tout s'embarqua à la hâte sur de misérables esquifs, confiant au perfide élément les derniers débris de l'opulence, l'unique espoir des familles, le denier de la veuve, les enfans au sein, les mères éplorées, les jeunes beautés moins



sensibles à leurs propres infortunes qu'aux tourmens des auteurs de leurs jours, qui les pressaient contre leur sein, les inondaient de leurs larmes, et recevaient leurs caresses au bruit des vagues courroucées, parmi le désordre et le million de misères provenant de l'accumulation révoltante des innombrables supplices de tous les momens, dans la plus horrible cohue et les plus dégoûtantes scènes auxquelles puisse donner lieu ce choquant amas de gens de tous états, de tout sexe, de toutes conditions, de toutes les couleurs, indistinctement confondus et pêle-mêle entassés avec les personnes les plus respectables et sans égard pour elles, se livrant à leurs habitudes grossières, pour ne rien dire de plus, et faisant mourir mille fois ces victimes envers qui la fortune semblait épuiser ses plus poignantes vicissitudes, en contre-poids de toutes les douceurs qu'en un temps plus heureux elle leur avait prodiguées sans mesure.

Plusieurs firent naufrage sur des îles désertes; d'autres furent pris par des corsaires, dépouillés de leurs bijoux, de leur dernière

pièce de monnaie, de leurs vêtemens, et jetés sur de brûlans rivages, pressant encore contre leur sein le fruit de leurs amours, et remerciant le ciel de les avoir conservés. Dignes objets de sollicitude, si l'innocence, l'honneur et la vertu trouvaient ici-bas protection contre les poignards des assassins.

Mardi 10 décembre 1816. Nouvelle-Orleans.

Je mettrai aujourd'hui sous les yeux de mes lecteurs un monument de l'insolence américaine, c'est-à-dire le plus méprisable, le plus abject et à la fois le plus ridicule que l'on puisse présenter à tout ce qui n'est pas gangrené de démocratie infecte et putride; insolence que le parti même qu'on pense maladroitement flatter couvrira de ses dédains, en ce qu'elle dévoile toute la pensée de la démagogie américaine envers le peuple français en général... Misérables que la France a créés, qu'elle a armés, équipés et chaussés, qu'elle a protégés et

soustraits à la verge vengeresse de la Grande-Bretagne !

Voici ce trait d'insolence plébéienne extraite de la gazette *Baltimore-Patriot*, complaisamment traduite par M. de Saint-Romas (1), et insérée en anglais et en français dans le *Courrier de la Louisiane* du lundi 9 décembre 1816.

L'original est en ma possession.

Extrait du Baltimore-Patriot.

LE MINISTRE DES BOURBONS.

« Nos lecteurs ont déjà appris que M. Hyde
« de Neuville (2) avait eu l'audace de de-
« mander à notre gouvernement la destitu-
« tion du directeur de la poste de cette
« ville, parce que cet employé (dans un re-
« pas donné aux personnages illustres que
« la persécution a forcés de quitter la
« France), avait porté un toast dans lequel

(1) M. de Saint-Romas est fils d'un chevalier de Saint-Louis.

(2) Ambassadeur de France aux Etats-Unis.

« Louis XVIII était, avec beaucoup de rai-
« son, traité de *tyran*. Afin de convaincre ce
« présomptueux esclave d'un despote légi-
« time que tout citoyen de l'Amérique *libre*
« a le droit d'exprimer son opinion sur tout
« homme, quel que soit son rang, et qu'il
« exerce ce droit toutes les fois qu'il le juge
« à propos, nous rapporterons les mots de
« M. Skinner, et nous répétons... (*Ici* des
invectives dont je ne veux pas souiller ma
plume).

« Maintenant, » ajoute l'infâme gazetier,
« que le misérable ambassadeur aille à Wa-
« shington, et qu'il demande au gouverne-
« ment de nous punir pour avoir exprimé
« la haine que nous portons à son maître.
« Si, comme nous n'en doutons pas, sa
« demande est traitée à Washington avec
« le mépris qu'elle mérite, que ce ministre
« demande ses passe-ports, qu'il retourne à
« Paris. (Ici de nouvelles horreurs).

« Qu'on ne vienne pas nous dire que
« M. Skinner, occupant une place sous le
« gouvernement général, il serait de son

« devoir de garder le silence sur les sujets « d'une nature semblable. Cette idée sent « trop l'esclavage pour pouvoir être admise, « même pour un instant ; elle tendrait à éta- « blir la doctrine monstrueuse qu'un homme « qui accepte un emploi s'engage à renon- « cer à ces droits et à ces priviléges que la « la constitution nous garantit à tous, et « auxquels il n'est pas au pouvoir de la le- « gislature nationale de porter la moindre « atteinte. »

Jeudi 12 *décembre* 1816. *Nouvelle-Orléans.*

M. de la Salle fut le premier qui chercha l'embouchure du Mississipi en 1685 ; M. le Moine d'Iberville lui succéda en 1698 ; et, quelques années après, ce dernier fut remplacé par M. de la Motte-Cadillac.

Dès cette époque, la ville de la Nouvelle-Orléans était tracée et entourée de pieux qui servaient d'obstacle aux incursions des sauvages : les maisons étaient en bois et fort peu nombreuses.

En 1730, Louis XV ôta la gestion de la Louisiane à la compagnie des Indes pour en former un gouvernement particulier directement sous ses ordres.

Les premières troupes françaises y arrivèrent le 25 mai 1732, sous le commandement de M. Périer, nommé gouverneur général de cette colonie.

A cette époque, les sauvages désolaient le voisinage de la Nouvelle-Orléans, pillaient et assassinaient aux portes même de la ville. On se décida à placer un poste à la Pointe-Coupée.

La nation dite les *Natchez* avait fait un massacre affreux des Français le 28 décembre 1727.

Les Indiens Chicachas leur ayant donné refuge, et de plus fortement excités à des hostilités par les Anglais, on les attaqua en 1736. M. de Bienville, qui avait remplacé M. Périer en qualité de gouverneur, commandait l'armée française. Les Anglais et les Indiens étaient fortement retranchés. L'affaire fut malheureuse : les Français firent néanmoins leur retraite en bon ordre,



et l'on ne tenta aucune nouvelle expédition jusqu'en 1739. On fit alors un armement considérable, et les combats recommencèrent contre les Anglais et les Chicachas. Ces derniers, regrettant d'avoir pour ennemis d'aussi valeureux hommes que les Français, en vinrent à un accommodement, et la paix fut conclue. Les milices de la Louisiane, ainsi qu'un certain nombre de Canadiens, renforcèrent les troupes de ligne dans cette campagne. Ces derniers virent avec peine un état de choses contraire à cette ardeur martiale dont ils étaient animés, et au désir qu'ils avaient de se distinguer.

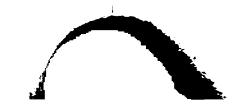
Le nom indien du Mississipi est *Méchassébé*.

A quatre-vingts lieues de la Nouvelle-Orléans, on trouve le beau pays des Atakapas, dont les vastes prairies nourrissent d'innombrables troupeaux. On y vendait, il y a quelques années, des habitations établies, que l'on nommait des *vacheries* : on concédait au premier venu les terrains sans bâtimens et sans culture. Les moindres concessions étaient de vingt arpens de face sur

quarante de profondeur. Il n'en coûtait, pour la rédaction du titre, que trois livres quinze sous, que l'on payait au secrétaire du gouvernement. Il en était de même sous le régime espagnol. La plupart de ces terres sont aujourd'hui plantées en coton.

Les premiers colons de la Basse-Louisiane se donnèrent à la culture de l'indigo; elle a fait place à la canne à sucre, que l'on cultive avec plus de succès depuis que l'émigration de Saint-Domingue a porté à la Louisiane un si grand nombre de planteurs de cette île naguère si florissante.

Les bords du Mississipi et ceux de plusieurs rivières qui s'y joignent, sont habités et en grande partie cultivés à plus de deux cents lieues. Les sucreries occupent la partie basse de la Louisiane dans un espace très-*étroit*, depuis le voisinage de la Balise jusqu'au quartier nommé le *Bâton-rouge*, comprenant une étendue de terrain d'environ cent milles. A cette distance, les terres s'élèvent, la culture du coton commence et s'étend jusqu'à Natchez, à deux cents milles du Bâton-rouge.



Il y a maintenant un *steam-boat* qui va de la Nouvelle-Orléans à Natchez en cinq ou six jours; mais, en allant par terre, on coupe par le lac Pontchartrain, et l'on arrive à Natchez en trois jours.

Samedi 14 *décembre* 1816. *Nouvelle-Orléans.*

La Louisiane était, depuis près d'un siècle, sous la domination des Français, lorsque Louis XV en fit cession à l'Espagne en 1762.

Le barbare O'Relli, Irlandais, fut nommé par Sa Majesté Catholique pour prendre possession de cette colonie en 1769. J'ai déjà fait mention de ses atrocités. La génération actuelle poursuit encore sa mémoire, et lui reproche, entre autres assassinats, ceux de MM. de Villeray, de la Lugnière, du marquis Milhet, du chevalier de Noyant, de Carère, etc.

L'Espagne demeura pendant trente-trois ans en possession de la Louisiane: elle en fit la rétrocession à la France en 1802.

Ce long séjour des Espagnols a dû nécessairement influer sur le caractère, les mœurs et les habitudes des Louisianais. L'état de choses qu'il fit naître paralysa l'activité des Français et la plongea dans une sorte de léthargie monacale. Une population nouvelle, long-temps en regard de l'ancienne, finit par le mélange des deux. L'indolence, inoculée dans cette nouvelle race, se développa sous une température qui lui est propre; et le luxe naissant vint en accélérer les progrès et nourrir ses profondes racines.

Le Louisianais, même le simple ouvrier en guenilles, est bouffi d'orgueil à un degré très-risible. Son ignorance est peut-être la seule chose en lui qui soit portée à un semblable excès. Il est petit, colère, faux et vindicatif au *nec plus ultrà* (1).

Les Français ne jouirent pas long-temps de

(1) Entièrement livré aux plaisirs sensuels, il recherche de préférence la compagnie des mulâtresses, dont l'unique moyen de séduction consiste en la honteuse étude et la pratique déhontées des plus indignes lascivetés.

la rétrocession de la Louisiane. L'usurpateur la vendit avec effronterie ; les Américains l'achetèrent inconsidérément et sans pudeur. Ces derniers en prirent possession en 1803. Il ne manquait plus que cette funeste adjonction pour gangrener totalement la génération naissante ; et je ne sache pas qu'il fût possible de trouver sur le globe un plus exécrable virus que celui qu'on voit déjà couler par flots dans ce malheureux pays depuis qu'il est soumis à la démagogie, au fanatisme et aux sombres rêveries de ces peuples issus des dernières écumes de la race britannique.

La monnaie de la Louisiane est celle d'Espagne, la piastre et les doublons : ceux-ci valent seize gourdes ; la piastre vaut huit escalins ou quatre gourdins ; la plus petite pièce est le demi-escalin ou picayon valant six sous de France.

Depuis l'arrivée des Américains, on a formé des banques qui émettent leur papier à volonté, au point qu'à une époque récente où la confiance avait manqué, le public présentant les billets de banque pour être

échangés en numéraire, les payemens ne purent avoir lieu au-delà de vingt-quatre heures. Les banques furent fermées, et des moyens de ruse employés pour rétablir la tranquillité et le cours du papier.

La place est maintenant infectée de monnaie de papier sur des cartes si sales et si dégoûtantes, qu'il est impossible de se résoudre à les toucher. Ces cartes, d'un, deux, ou quatre escalins, ne laissent voir aucune écriture; et leur vétusté oblige à les coudre en trois ou quatre lambeaux : on croirait que c'est une mauvaise plaisanterie que de proposer ces crasseux chiffons pour une pièce d'argent.

Lundi 16 *décembre* 1816. *Nouvelle-Orléans.*

Depuis mon arrivée à la Nouvelle-Orléans, le 25 novembre, jusqu'à ce jour, le temps a été d'une beauté remarquable. C'était un été doux, dégagé des nombreux inconvéniens qui suivent cette saison, tels qu'une chaleur excessive, avec privation de



brise, orages fréquens, poussière étouffante ; insupportable déluge de moustiques, etc., etc., etc.

Hier soir, l'horizon se couvrit de nuages sombres, le tonnerre se fit entendre, et la pluie tomba par torrens. Ce matin, le ciel embrumé, la terre humide et boueuse, l'absence du soleil, et je ne sais quelle tristesse qui s'ensuit, rappellent les climats hyperborées, toutes les misères du nord et la sévérité de ses longs hivers.

Mais tandis que l'homme dégénéré redoute les frimas, et, chargé de vêtemens, se retranche en ses foyers, où il achève de se débiliter, l'enfant de la nature, le sauvage indompté lève fièrement sa tête, dont la chevelure flotte au gré du vent; ses membres sont à nu, bravant les aquilons; et, de ses pieds agiles, il parcourt les forêts et les montagnes, les déserts et les lacs glacés, séduit par l'attrait ou le besoin de la chasse, entraîné par les chances de la guerre, ou dominé par le désir de la vengeance et l'ardente soif du sang de son ennemi.

La plupart des sauvages comptent leurs années par la révolution lunaire ; ils ont appris à rétablir, au bout de trente lunes, les jours qui manquent d'après leur manière de compter : aussi, dès que la lune argente leurs montagnes ou leurs plaines, ils lui rendent hommage par des chansons joyeuses ; et leurs mains, levées au ciel, attestent leur satisfaction. D'autres, plus simples, ne comptent les années que par les hivers, qu'ils expriment par le mot *neige*. Chez les premiers, le mois de mars s'appelle lune des vers (beaucoup de peuplades commencent l'année par le mois de mars) ; le mois d'avril, le mois des plantes; le mois de mai, celui des fleurs ; juin, la lune chaude; juillet, la lune du chevreuil ; août, la lune de l'esturgeon; septembre, la lune du blé ; octobre, la lune du travail à la terre; novembre, la lune du castor ; décembre, la lune de la chasse; janvier, la lune froide; février, la lune de neige. On voit que Fabre-d'Églantine n'a pas l'initiative de germinal, floréal, thermidor, brumaire et nivôse.



Les sauvages ne divisent point leurs mois par semaines ; mais ils distinguent leurs jours par sommeils.

Quoique fort ignorans, ils ont leur géographie. Leur tradition décrit assez bien les pays qu'ils connaissent.

L'auteur de qui j'emprunte une partie de cet extrait ajoute ici : « Mais ils n'ont pas la « plus légère idée de la longitude ni de la « latitude. »

Suite du lundi 16 *décembre* 1816. *Nouvelle-Orléans.*

Les sauvages calculent les distances par journées de marche ; c'est au moins dix lieues par jour. S'ils demeurent à cent lieues, ils disent : Nous sommes à huit ou dix journées d'ici.

Ce qu'ils connaissent le mieux en astronomie, c'est l'étoile polaire, qui leur sert de guide et de compas dans toutes leurs courses.

L'arithmétique des sauvages est sur leurs

doigts ; et, s'ils vont plus loin, ils se servent de feuilles, de grains de sable, et le nombre n'en est jamais considérable.

Leur politique n'est pas compliquée ; ils ne se rassemblent pas fréquemment, et ce n'est jamais que pour un temps très-court.

Leur gouvernement, naturellement *fédératif*, est divisé et subdivisé à l'infini en petites tribus, à chacune desquelles on donne le titre fastueux de nation. Ces nations ou villages se reconnoissent entre eux par autant de noms de bêtes fauves. Ainsi, l'une est la nation des tigres ; l'autre, celle des loups ; une troisième, celle des buffles ou bœufs sauvages ; une quatrième, celle des serpens ; une cinquième, celle des tortues, ou des écureuils, ou des ours, ou des panthères, ou de tous autres animaux qui courent dans les forêts, et avec lesquels ils se trouvent eux-mêmes quelques rapports de caractère.

Ces nations se distinguent aussi par la position de leurs cahutes, dont l'ensemble dessine toute espèce de formes. Les unes adoptent la forme circulaire ou celle du cercle



entier ; les autres, le carré ou le losange. Il en est encore qui se reconnaissent à la manière de remuer leurs terrains ou de construire leurs cabanes ; et c'est au point que si cette nation est obligée de fuir avec ses bagages et de brûler les tristes restes de son village, la nation qui survient, quelque éloignée qu'elle soit, reconnaît celle dont elle prend la place, en examinant seulement les marques qui restent sur le sol.

Il ne faut pas espérer qu'on puisse rendre esclave le sauvage : il meurt peu de temps après qu'il a perdu sa liberté. Sa constitution est bien différente de celle du nègre.

On peut espérer de l'ennoblir en l'éclairant : sa férocité, qui semble se rapprocher de la vile espèce du nègre, peut du moins disparaître avec son ignorance, tandis que celle du nègre augmente avec la diminution de son ineptie.

Le sauvage est disposé à des conceptions nettes, et le nègre n'obtient jamais qu'une fausse lueur et des incertitudes qui ne servent qu'à le rendre plus furieux contre celui même qui veut l'éclairer. Le sauvage est mé-

fiant tant qu'il ne sait rien ; le nègre ne croit pas même ce qu'il voit. L'un est ignorant et cruel ; on peut l'éclairer et l'humaniser ; l'autre est stupide et féroce ; on se promet en vain d'inoculer chez lui le sens droit, et encore moins le sentiment de la pitié ou de la reconnaissance.

Le sauvage ne peut donc jamais être *impunément* esclave. Les essais qu'on en a faits ont été tous malheureux ; il est dégénéré en peu de jours, et quelques mois après il est mort. En quelque position que se trouve le sauvage, la contrainte le révolte, et le porte ou à tuer les autres ou à se tuer lui-même. Aussi ses chefs sont sans pouvoir en quelque sorte ; et c'est ce qui a toujours fait désespérer de le civiliser par des moyens *ordinaires*. Ces chefs se donnent bien de garde de lui donner des ordres positifs. Il existe parmi les sauvages une tournure gracieuse dont il ne faut pas que le chef s'écarte, sous peine de la vie, ou de destitution et du mépris le plus profond. Au surplus, ces chefs n'ont une utilité sérieuse qu'en temps de guerre ; car, en temps de paix, les sauvages



font tout ce qu'ils veulent. Comme alors ils sont tous isolés ou vivent seulement en familles séparées les unes des autres, ils ont peu de rapports entre eux; mais au cri de guerre, tous se lèvent, s'enthousiasment, se réunissent, et marchent sous un chef qui même encore les prie plus qu'il ne les commande.

Les conseils où ils débattent leurs petites affaires publiques sont des rassemblemens, des clubs où personne ne s'entend. Celui qui a le plus de poumons a bientôt le haut-bout. Son bruit étourdit, on est fatigué de l'entendre; les faibles ont plutôt fait de crier: Vous avez raison! c'est bon! et tous marchent poussés les uns par les autres, enivrés de liqueurs, et ils vont gaîment commettre des assassinats publics. Le chef le plus habile est celui qui leur fait commettre plus de crimes.

Le caractère naturel du sauvage est d'être froid. Son cœur n'est ému que par la vengeance qu'il jure toute sa vie à son ennemi, et qu'il laisse souvent en héritage à ses enfans. Ce cœur ne connaît point cette chaleur

d'ame qui procure tant de délices. Par exemple, quand on a été long-temps éloigné, si, en revenant chez soi, on retrouve en chemin un ami, on s'arrête volontiers pour s'embrasser, pour se féliciter de la rencontre; mais le sauvage n'arrête personne, et personne ne l'arrête. Rentré chez lui, il y est reçu comme s'il n'en fût pas sorti : ni la femme, ni les enfans, ni les amis ne sautent à son cou. Il s'assied, fume sa pipe, et raconte tranquillement qu'il a laissé sur le champ de bataille son père, son frère, son fils.

S'il a été plusieurs jours à la chasse, que des circonstances particulières l'aient empêché de trouver à manger, il revient, ne se plaint point, et attend, en fumant, qu'on lui donne de la nourriture; mais il se donne bien de garde de crier à la faim: son naturel est apathique.

S'il entend dire qu'un de ses enfans s'est signalé contre l'ennemi, qu'il a enlevé plusieurs chevelures, qu'il ramène des prisonniers, il se contente de dire froidement : C'est bien! et il ne va pas plus loin.

Si on lui rapporte, au contraire, que son fils est blessé ou fait prisonnier, il n'a pas l'air d'en ressentir beaucoup de peine. Il répond seulement : Cela ne signifie rien. Ce n'est que long-temps après qu'il demande comment cela est arrivé.

Cependant on aurait tort de dire que les sauvages ne donnent pas de preuves de leur tendresse pour leurs enfans et pour leurs femmes; mais ils mettent tant de lenteur dans le développement de ces sentimens aimables, que l'on serait tenté de croire qu'ils naissent avec cette indifférence stoïque qui distingue les esprits forts.

La manière dont les sauvages se visitent est remarquable : celui qui arrive pour faire sa visite nomme celui pour lequel il vient, et tous les autres se retirent dans un coin de la cahute pour laisser un libre cours à la visite durant toute la conversation, qui n'est jamais fort gaie.

Il en est de même s'il vient faire sa cour à une femme; mais il ne peut se permettre aucune privauté tout le temps que le jour éclaire les objets.

Le sauvage a une exactitude dont les hommes qui pensent solidement ne se piquent pas, et dont ils ne seraient pas capables non plus. S'il a besoin de traverser diagonalement une plaine, et même une forêt de cent lieues et plus, pour aller précisément rencontrer l'angle opposé, il ne se trompe pas, et sa ligne est aussi *droite* que si elle eût été tracée par un géomètre. Il ne fait pas une déviation sensible; il met dans cette action tout le talent de son esprit, talent qu'il n'aurait pas, s'il avait une grande étendue de penser; car l'homme qui réfléchit beaucoup est sujet à s'égarer dans sa route.

La mémoire du sauvage est sûre comme celle de tous les individus qui ne savent pas lire ou qui ont peu de connaissances. Il retient jurqu'aux dates de ses traités, et il n'a pas besoin d'actes publics, pour s'en souvenir. Ses enfans continuent la tradition, et tout cela n'est pas aussi merveilleux qu'on pourrait l'imaginer.

Ce qu'on pout admirer le plus parmi les sauvages, c'est la profonde vénération que



les jeunes gens ont constamment pour les vieillards. Ce préjugé respectable, qu'on ne voit guère chez nous, va jusqu'à faire trembler l'homme fait devant son grand-père. Ils exécutent avec la plus grande exactitude, et toujours promptement, ce qu'un vieillard leur conseille ou leur ordonne.

Naturellement portés à l'indolence, ils ne se dérangent pas, pour peu qu'ils aient de quoi vivre. Tant que leurs provisions durent, ils restent tranquillement dans leurs familles, et ils ne se dérangeraient pas pour être mieux. Il n'y a que quand ils n'ont plus rien du tout, qu'ils bravent tous les obstacles pour aller chercher ce qui leur manque absolument : c'est alors qu'ils sont d'une légèreté et d'une adresse étonnantes.

Les sauvages aiment à jouer, et ils perdent au jeu jusqu'à leurs armes. Ce sont les joueurs qui perdent avec le plus de sang-froid. Il n'y a jamais de querelle parmi eux pour cet objet. Ils perdent et payent sans rien dire, absolument comme dans les académies de jeux à Paris.

En temps de guerre, les sauvages sont

redoutables par la méchanceté la plus raffinée; mais, en paix, ils sont vraiment amis, hospitaliers et humains. Ils ne sont point jaloux : il faut pourtant excepter les femmes, qui ne savent pas aussi bien que les hommes retenir leurs passions.

Ils ont en commun tout ce qui n'est pas article de ménage, et considèrent ces articles comme la véritable propriété qu'ils augmentent tant qu'ils peuvent. Ils se secourent volontiers les uns les autres, et prennent même sur leur nécessaire pour donner à leurs amis qui n'ont plus rien.

Ils sont tous d'une indifférence apatique pour les arts. Si on leur montre une belle horloge, une belle glace ou quelques jolis bijoux, ils les regardent d'un œil étonné; ils paraissent même ressentir de la satisfaction; mais ils ne demandent jamais comment on s'y prend pour les faire. Si, au contraire, vous leur parlez d'un homme habile à la chasse, à la pêche, qui sache bien se servir d'un fusil ou dresser une pirogue, ils vous écoutent avec la plus sérieuse attention, et ils retiendront tout ce qu'on leur



aura dit à ce sujet. Si vous voulez les bien amuser, faites-leur des contes plaisans, et ils seront à tout ce que vous leur direz; ou vantez-leur quelques héros de leur genre, et ils enchériront même sur tout ce que vous leur aurez raconté.

Voilà le sauvage tel qu'il est dans l'intérieur des terres. Celui qui est plus près des villes d'Européens n'a pas toute cette simplicité; et l'on voit, par cette comparaison, qu'il est susceptible d'être civilisé un jour. Mais, en général, le sauvage est un grand enfant quinteux, tantôt bon, tantôt plus méchant encore, qui tourne avec la légèreté du caprice, avec lequel il est prudent d'être continuellement en mesure, qui a toute l'incertitude de l'homme sans principes, sans morale, sans idées fixes, et qui n'a de sensible que la fibre de l'intérêt personnel.

Mardi 17 *décembre* 1816. *Nouvelle-Orléans.*

Un homme que la colère du ciel a teint du sang des rois, un homme dont le nom prendrait une teinte adoucie, s'il changeait

avec Lucifer; un de ces forcenés qui donnèrent lieu à renouveler cette question du prophète :

« *Comment est-il arrivé que cette ville si*
« *peuplée soit assise solitaire, que celle qui*
« *était grande entre les nations soit mainte-*
« *nant comme une veuve, et que celle qui*
« *était princesse entre les provinces ait été*
« *rendue tributaire?* »

Un de ces impies qui « *désolèrent les che-*
« *mins de Sion, parce qu'ils ne voyaient plus*
« *personne qui se rendît aux fêtes solen-*
« *nelles;* » un de ces monstres qui « *égor-*
« *gèrent les sacrificateurs, livrèrent les lieux*
« *saints à la dévastation, et fermèrent les*
« *portes des temples, disant: Il n'y a point*
« *de Dieu!!!* »

Un tel homme est entré paisiblement dans ces murs!

En vain l'Éternel avait armé les nations pour élever autour d'eux une enceinte de fer et d'airain: ils ont fait horreur à ceux qui les avaient réduits en leur pouvoir. Les fleuves les ont vomis hors de la terre, qui les enfanta pour sa honte!



Mais vous, mer, comment n'avez-vous point entr'ouvert vos abîmes profonds? comment ne les avez-vous point engloutis? comment n'avez-vous point élevé des montagnes d'eau salée sur leurs têtes irrémissiblement coupables?

Cette mort eût été trop douce.... La vie, et le vautour attaché à leurs entrailles comme l'antique Prométhée, tel paraît être le jugement d'en-haut.

Ils sont venus sur la terre de désolation; ils y ont été accueillis par le peuple ennemi des rois, de ces rois même qui les ont réchauffés contre leur sein.

Ils se sont trouvés dans leur élément au milieu de ces ramas populaires, des fermens de discorde et des brandons insurrectionnels qu'à l'aide des vents ils dirigent vers les plus heureuses contrées.

Ils ont trouvé des secours refusés à la veuve et à l'orphelin; ils ont été adressés à l'homme riche.

Le nommé Taillefer est arrivé à la Nouvelle-Orléans, ces jours derniers, chargé de

lettres pour les personnes les plus opulentes de la Louisiane. Il s'est présenté chez M. Fortier, auquel il a remis des lettres de recommandation.... de sa main régicide.

Aujourd'hui, le nouveau gouverneur, M. de Villeré (fils de celui qui fut assassiné par O'Relli en 1769), a été installé au bruit du canon. Il a fait, à cette occasion, un discours de remercîmens adressé aux membres de la législation de l'état de la Louisiane, dans la salle de leurs séances.

La frégate des États-Unis, le *Congrès*, est arrivée à hauteur de la Balise, où elle paraît devoir protéger cette partie du golfe de Mexique.

L'ambassadeur russe, en résidence en Amérique, a pris ses passe-ports, vraisemblablement à raison de l'insulte faite à la personne du consul-général de cette nation, lequel fut mis en prison il y a quelque temps.

L'ambassadeur de France, M. Hyde de Neuville, est en difficulté avec le gouvernement de Washington.

L'Espagne est gravement insultée par les Américains.



Les Anglais se plaignent depuis long-temps de ces mêmes philosophes.

Naples n'a pas lieu de s'en louer.

L'horizon prend une teinte fort sombre autour de la terre des Quakers. La secte des Trembleurs n'est pas prête à s'éteindre.

Mercredi 18 *décembre* 1816. *Nouvelle-Orléans.*

Les mesures des terres, à la Louisiane, sont les mêmes qu'en France ; les termes de ces mesures n'ont point varié, et sont encore ceux dont les Français faisaient usage avant la révolution.

Le prix ordinaire d'un nègre est de mille piastres. Si l'esclave a quelque talent, le prix s'élève beaucoup plus haut.

Chaque nègre peut cultiver un arpent de terre, et rapporter annuellement environ cinq cents francs à son maître.

Les sucreries de la Louisiane exigent beaucoup moins d'esclaves que celles des autres colonies, parce que les travaux se

font à la charrue, et que la terre, ou plutôt le limon, y est excessivement facile à labourer (1). Les frais d'exploitation sont conséquemment beaucoup moindres.

La grande abondance du bois a permis de l'employer à chauffer les chaudières au lieu de brûler la bagasse, comme cela se pratique partout ailleurs. Il est vrai qu'on a éprouvé quelques difficultés à se servir de cette bagasse, à raison de la quantité de parties aqueuses qu'elle contient. On y aurait facilement remédié, si l'on n'avait pas eu d'autre combustible.

Toutes les habitations de la Basse-Louisiane sont riveraines. L'espace est extrêmement resserré sur le bord du fleuve, et s'étend en profondeur dans le sens opposé. Les propriétés situées sur les parties saillantes du Mississipi sont préférables à celles qui bordent les anses. Celles-ci ont l'inconvénient d'être sans défenses; et, dans les crues du

(1) On ne trouve pas une seule pierre dans toute la Basse-Louisiane.

fleuve, elles sont minées et dégradées continuellement. On est souvent obligé à de grands travaux pour y remédier.

Les rives qui se prolongent parallèlement au cours du fleuve sont protégées par d'immenses arbres que le courant y entretient sans cesse et qu'il y place dans un ordre merveilleux.

Ces terrains étroits ou langues de terre qui bordent le Mississipi sont ce qu'on appelle des *bâtures*. Encadrées par les cadavres d'arbres immenses arrachés aux forêts lointaines, ces bâtures n'ont rien à craindre du mouvement continuel des eaux, la même cause qui les forma donnant la plus certaine garantie de leur solidité.

On ne peut qu'éprouver un pénible regret, et même quelque honte, en songeant aux sottises que la France a faites dans tous les temps, et qui l'ont privée, elle qui pouvait, à tant de titres, se dire la première d'entre les nations, qui l'ont privée, dis-je, du Canada et de la Louisiane, de Saint-Domingue et de ses établissemens aux Indes orientales. Mais, pour ne parler ici que de la Louisiane

et du Canada, comment ne pas regretter les travaux de deux siècles, les dépenses incalculables de la mère-patrie, le sang de ses enfans versé par son antique ennemi et par tant de nations sauvages qu'il savait armer à son gré? Que d'illustres combats! combien d'exploits glorieux! que de torrens de sang ont inutilement rougi les lacs glacés, les fleuves inconnus, les sables brûlans, les monts escarpés, les plus sauvages déserts, et jusqu'aux plus silencieuses retraites des forêts primitives!

Le Canada fut découvert en 1504. Jean-Denis d'Honfleur en releva les côtes en 1506. Jacques Cartier prit possession de la principale bourgade dite *Ochelaga* en 1535.

Le Canada tient à la Louisiane par ses lacs et par le grand nombre de ses rivières qui se dégorgent dans le Mississipi et qui en facilitent la communication.

La population du Canada montait à 150 mille ames, dont 25 mille hommes portant les armes, 25 mille cultivateurs, 15 mille sauvages seulement, et le reste en femmes, enfans et vieillards.



Le produit annuel était de 16 millions que le commerce tirait de la pêche de la morue et de la traite des pelleteries. Le gouvernement y dépensait annuellement environ 450 mille livres.

Jeudi 19 *décembre* 1816. *Nouvelle-Orléans.*

Lefèvre-Desnouettes est arrivé aujourd'hui à la Nouvelle-Orléans, muni de bonnes lettres de recommandation pour les frères affiliés. Il a eu l'agrément de souper chez M. Labatut, négociant, toutefois en cédant le pas et la place d'honneur à Taillefer, orgueilleux de son titre de régicide.

Plusieurs autres militaires, traîtres à leur roi, s'étaient rendus dernièrement à Galvezton, où est le dépôt des recrues de mauvais sujets de toutes les espèces et de toutes les couleurs destinés à porter la liberté aux Mexicains.

L'île de Galvezton est située à l'ouest de la Nouvelle-Orléans, à cent vingt lieues. Elle est par 95° 30′ de longitude, méridien

de Greenwich, et environ 28° 30′ de latitude nord; sa longueur est de seize lieues sur deux et demie de largeur. Elle est plate, sans eau, et d'un abord très-difficile.

Le nommé Léri, capitaine de corsaire, y conduisit, en avril dernier, trois bâtimens armés aux Cayes (île Saint-Domingue) : il emmena avec lui trois cents nègres ou mulâtres, et, chemin faisant, il s'empara de trois navires espagnols richement chargés, avec lesquels il se rendit à Galvezton qu'il occupa le premier.

Le défaut d'eau près de la côte ferme, dans cette partie, fit choisir cette île de Galvezton pour y établir le dépôt de vivres, d'hommes et de munitions de guerre destinés à aider les révoltés du Mexique, dont la côte n'est qu'à une lieue de distance de Galvezton.

Le point de communication sur la côte ferme se nomme *Matagorda*, où l'on compte une douzaine de maisons.

C'est à Galvezton que les Américains, sous l'escorte de vaisseaux de guerre, ont coutume d'envoyer les secours de tout

genre qu'ils destinent à aider l'insurrection du Mexique.

Cet établissement de Galvezton est pitoyable, surtout depuis la défection des mulâtres que l'on avait amenés de Saint-Domingue. Arrivés à leur destination, ils demandèrent à partager les prises faites en route. Peu satisfaits de la réponse du chef de brigands, ils se revoltèrent et mirent à la voile pour les Cayes, avec tous les navires qui étaient à Galvezton.

Le dépôt se trouva dénué de tout et réduit à un très-petit nombre de flibustiers. Heureusement pour eux, l'Amérique s'occupait de les renforcer. Il y arriva successivement divers navires, entre autres ceux qu'escortait le *Firebrand*, vaisseau de guerre des États-Unis, lorsqu'il fut pris par la croisière espagnole.

Les échappés de la bande de Buonaparte se trouvaient fort peu confortablement campés à Galvezton, sans réquisitions à frapper, sans hôtes à vexer, sans filles à violer, sans contributions à imposer, etc., etc. Ce n'était nullement là leur affaire : on s'en doutait

avant qu'ils eussent donné lieu à se faire renvoyer. Ces messieurs imaginèrent de faire les tapageurs; on leur dit qu'on avait besoin de militaires dévoués à la *noble*cause des Mexicains, et non de mauvais spadassins trouble-fêtes. En même temps on leur signifia de quitter l'île, à quoi ils obtempérèrent, prenant leur volée de droite et de gauche, afin de faire participer différens pays au bonheur de leur présence et à la moralité de leurs principes.

Après leur départ, l'île jouit de quelque tranquillité; il n'y resta plus que le léger inconvénient des serpens à sonnettes dont elle fourmille, et certaine crainte de voir paraître une division espagnole chargée de potences et du soin de placer ces niveleurs au plus haut grade.

La partie de la Terre-Ferme qui avoisine Galvezton et Matagora est riche et fertile; mais l'impossibilité d'en approcher avec des navires a empêché d'y prendre pied avant d'avoir rassemblé des moyens d'attaque suffisans. On pense ici que la force rassemblée à Galvezton sera en état d'agir au printemps

prochain. Un nommé Paer, de la Nouvelle-Orléans, est allé sonder le terrain. Son retour décidera ses opérations.

Vendredi 20 décembre 1816. *Nouvelle-Orléans.*

J'assistai hier au bal des dames blanches; c'est ainsi qu'on désigne ce bal pour le distinguer de celui des femmes de couleur. Il a eu lieu dans une très-grande et belle salle carré long, où l'on a pratiqué des loges. Deux cents bougies l'éclairaient sans offenser la vue, comme ces abominables quinquets qu'une mode barbare a fait adopter en France.

Soixante jeunes demoiselles faisaient l'ornement du bal, vêtues d'étoffes blanches, élégamment ajustées, quoique avec simplicité. Presque toutes portaient des roses blanches, parant leur chevelure artistement bouclée, tressée avec goût, et tombant avec grâce, en spirales élastiques et flottantes, sur un front virginal autour d'un cou d'albâtre et sur des joues de rose.

L'amour de la danse est ici, comme dans tous les climats chauds, la passion dominante des demoiselles. Les femmes en conservent le goût jusqu'à un âge avancé. La jeune mère, en achevant la walse, prend son nouveau-né et lui donne le sein, que la liberté de son costume a déjà presque suffisamment dégagé.

Le sexe est bien à la Nouvelle-Orléans et généralement à la Louisiane. C'est, dit-on, en Europe comme en Amérique, le résultat d'un pays à la fois humide et chaud. Les femmes sont blanches et bien faites. On remarque néanmoins un assez grand nombre de figures dont les traits accusent la race errante des enfans de Moïse.

On voyait dans la salle de bal un assez grand nombre d'Américains, parmi lesquels plusieurs officiers, dont les maigres uniformes s'accommoderaient à merveille d'une visite à Mexico.

Ce bal, quoique composé de ce qu'il y a de mieux à la Nouvelle-Orléans, se ressentait un peu de l'effervescence coloniale et de la liberté démocratique. Quelques



vilains jeux de main, pour ne rien de plus, ont eu lieu à l'entrée de la salle entre deux individus. Les hommes en bottes, sans cérémonie ni étiquette, étaient armés de cannes assez fortes pour prétendre à une dénomination beaucoup plus campagnarde. La fumée de pipe mêlait très-désagréablement son épaisse vapeur aux parfums et aux essences voluptueusement exhalés de charmantes têtes groupées çà et là.

La musique était mesquine et d'effet pitoyable. Six ménétriers barbares, composant tout l'orchestre, écorchaient les airs de quelques danses surannées de mesure froide et lente, et péniblement en contraste avec le feu des danseuses.

Néanmoins six contre-danses et autant de walses ont été alternativement dansées sans interruption.

Le bal a commencé à huit heures, et s'est prolongé jusqu'à trois heures. Les femmes se sont retirées à pied, dans toute la modestie des époques primitives.

Avant qu'on eût formé les trottoirs qui embellissent la ville, les femmes étaient for-

cées d'aller nus pieds à la salle de bal, où leurs esclaves portaient les vêtemens dont elles devaient se parer. En se retirant, il fallait se dégager d'une chaussure importune; et, à la manière des premiers âges, tous ces pieds délicats s'imprimaient dans la boue, qui ne manque point à la Nouvelle-Orléans dans la saison où le carnaval a lieu, les rues n'étant point pavées, le pays ne contenant pas une seule pierre.

Aujourd'hui on a célébré, au bruit du canon, l'anniversaire de la prise de possession de la Louisiane par les Américains. Lundi 23, grand bal pour l'anniversaire du premier engagement avec les Anglais près la Nouvelle-Orléans, sur l'habitation Villeray, propriété du gouverneur *actuel*. En toute probabilité, avant deux ans, de nouveaux faits de guerre viendront calmer cette exaltation et ces *high spirits*.

Samedi 21 *décembre* 1816. *Nouvelle-Orléans.*

Je fus présenté hier chez un de mes compatriotes, M. Lanusse, riche négociant de la Nouvelle-Orléans, marié à mademoiselle de Macarthy, dont la fortune était considérable.

Madame Lanusse tient un fort bon état de maison : des manières très-agréables et de l'amabilité sans recherche ajoutent chez elle au prestige de la fortune, et a l'avantage d'être très-belle femme. J'ai eu l'agrément de voir dans sa société madame Miodon, née Montreuil, jolie Louisianaise, mariée très-nouvellement. Un léger défaut dans les yeux ne la dépare nullement. J'y ai vu aussi madame Fitzgerald, créole de Saint-Domingue (Port-au-Prince), et madame Longpré sa fille, d'environ dix-neuf à vingt ans, touchant parfaitement du piano.

On nous a servi un souper très-délicat, mais dont le mérite principal consistait pour moi dans le rapprochement et la conversa-

les héros s'évanouissent..... Que reste-t-il?... Jérôme Buonaparte, sans chapeau comme autrefois sans souliers, tenant dans ses mains une lunette!!!

Dimanche 22 décembre 1816. Nouvelle-Orléans.

Il paraît que les Français furent les premiers à découvrir l'Amérique septentrionale et à y former des établissemens. Dès l'année 1555, Jacques Cartier, suivi des sieurs de Pontbrian, de la Pommeraye et de Gogelle, découvrit et prit possession du Canada et de la Louisiane au nom de François Ier.

En 1673, le père Marquet, jésuite, et un bourgeois de Québec, reconnurent le fleuve du Mississipi en parcourant à l'ouest le lac Michigan.

En 1679 et 1680, le père Hennequin, récollet, accompagné du sieur Décan, remonta le fleuve à trois cents lieues au nord jusqu'au saut Saint-Antoine.

Ce ne fut qu'en 1584, près de cinquante ans après Cartier, que les Anglais eurent



l'idée de s'établir dans l'Amérique septentrionale sous le règne de la reine Elisabeth. Il y avait quarante-quatre ans que les Français y étaient établis, quand les Anglais envoyèrent quelques colons sous les ordres de Richard Greenwille.

Sous le règne de Louis-le-Grand, les Français prirent de nouveau possession de la Louisiane au nom de ce souverain. Ce ne fut que dix-sept ans après que les Anglais essayèrent de la chercher.

M. de la Salle fut le premier qui chercha l'embouchure du Mississipi en 1685; il échoua dans son projet, et périt malheureusement de la main d'un des siens nommé l'Archevêque.

Après M. de la Salle, M. le Moine d'Iberville, gentilhomme du Canada, fut envoyé pour la même tentative. En 1698, il entra dans le fleuve du Mississipi par son embouchure; et, en le remontant, il prit, au nom de Louis XIV, possession de toutes les terres, comme M. de la Salle et le chevalier du Tonti l'avaient fait en 1682 en venant du côté des Ilinois. Ils y avaient fait bâtir les

forts de Crève-Cœur et de Saint-Louis, où ils laissèrent des garnisons.

En 1699, le même M. d'Iberville fut chargé de conduire la première colonie à la Louisiane, dont il fut nommé gouverneur. C'était un ramas d'hommes de toute espèce.

M. de Lamotte-Cadillac fut le second gouverneur. La première colonie commençait à s'acclimater. Une seconde émigration amena des laboureurs, des ouvriers et quelques hommes bien nés, mais sans fortune. On vit aussi arriver des Allemands laborieux, patiens et dociles. Leur exemple influa sur la morale publique, déjà fondée par les soins des ministres de la religion, et la politesse mesura ses progrès naissans sur l'aisance des familles et le plus ou moins d'éducation qu'il fut possible de donner à la génération nouvelle.

Bientôt il fallut combattre les sauvages pour conserver le terrain acquis ou conquis, et se mettre en garde contre les invasions et la surprise, armes favorites de ces hommes de la nature.

Le sauvage est naturellement cruel ; il l'était encore plus à cette époque ; il a pour habitude de brûler à petit feu ses prisonniers, et de leur faire subir les plus terribles tourmens pour éprouver, dit-il, le courage de ses ennemis. Au milieu de ces scènes de cruauté, la férocité lui crée des plaisirs ; il danse autour de la victime, il l'excite par des injures ; et, si elle donne des signes de souffrance, il la couvre de mépris et lui reproche amèrement sa lâcheté. Aussi personne ne meurt avec plus d'intrépidité que le sauvage. Il supporte le supplice le plus inoui, sans donner la plus légère marque de douleur. Il ne laisse échapper aucune plainte, et on le voit expirer en bravant ses bourreaux.

Lundi 23 *décembre* 1816. *Nouvelle-Orléans.*

Quand les sauvages surent que les prisonniers faits par les Français n'éprouvaient d'eux aucun mauvais traitement, ils furent étonnés de cette humanité. L'estime qu'ils

en conçurent prit bientôt le caractère d'amitié; et ceux qui habitaient dans leur voisinage cherchèrent à se lier avec eux.

D'autres peuplades plus éloignées, entretenues dans leur inimitié par la jalousie des Anglais, exercèrent leurs hostilités contre les nations nouvellement alliées avec les Français. Elles s'y portaient avec d'autant plus de fureur, qu'on flattait leurs passions pour les liqueurs spiritueuses, nul moyen de corruption ne répugnant à la politique du cabinet de Saint-James.

Il en résulta diverses guerres dont j'ai déjà fait mention, et du massacre d'un parti de Français au poste des Natchez par les Indiens de cette nation en 1727.

En 1730, la gestion de la Louisiane fut ôtée à la compagnie des Indes, et l'on y établit un gouvernement sous les ordres immédiats du roi.

M. Périer, nommé gouverneur-général, y arriva le 25 mai 1732 avec les premières troupes françaises.

M. de Bienville remplaça M. Périer vers 1736.



En 1739, on fit un armement considérable contre les Anglais et les Chicachas (1). La paix fut rétablie peu après.

M. de Vaudreuil fut nommé gouverneur de la Louisiane vers 1746.

A l'arrivée des troupes, les sauvages s'étaient reculés ; on chosit le poste de la Pointe-Coupée pour y établir la ligne de démarcation. Ce poste est à quarante lieues de la Nouvelle-Orléans, en remontant le fleuve du Mississipi.

A cinquante lieues au nord-ouest de la Nouvelle-Orléans est la rivière de Mobile, courant nord et sud jusqu'à son embouchure dans la partie nord du Mexique. C'est là qu'est située la ville de la Mobile, autrefois la capitale et le premier établissement de la Louisiane : elle était le siége du gouvernement et de la justice. Le fort qui la défend exige beaucoup de monde pour le rendre imposant. La rivière dite Mobile

(1) M. de Noailles, capitaine de vaisseau, en était le commandant général ; M. de Rosily était major de l'armée.

prend sa source dans les montagnes des Apalaches. La ville de la Mobile était le rendez-vous des sauvages de la partie de l'est; ils sont en nombre considérable. C'était là qu'on leur portait les présens annuels pour être en paix et amitié avec eux.

Ils sont vigoureux, rusés et guerriers; il est dangereux de les irriter.

Les Mobiliens trafiquent avec les Espagnols qui habitent Pensacola, à quatorze lieues de la Mobile. Ils traitent de pelleteries avec les sauvages, et fournissent aux Espagnols du goudron en abondance. Le sol n'est pas, à beaucoup près, aussi fertile que celui des autres parties de la Louisiane. Il est sablonneux et très-gros; néanmoins les bestiaux s'y engraissent et multiplient beaucoup.

Pour aller à la Mobile, on s'embarque à un quart de lieue de la Nouvelle-Orléans, au Bayouc-Saint-Réan, petit port sur le lac Pontchartrain. Ce Bayouc a deux lieues de long. C'est un petit canal où la mer refoule. On trouve ensuite le lac de Pontchartrain qui conduit à la baie et au port de la Mobile.

L'île Dauphine est à dix lieues de la Mobile ; elle a sept lieues de long sur un quart de lieue de large ; elle est toute sablonneuse, et ne produit que quelques pins ; mais elle a d'excellens poissons et des huîtres. On l'habite peu. Elle est à cinq ou six lieues de Pensacola.

Mardi 24 *décembre* 1816. *Nouvelle-Orléans.*

En 1762, la Louisiane avait été cédée à l'Espagne.

Le 21 avril 1764, Louis XV écrivit à M. Dabbadie, à la fois gouverneur et intendant de cette colonie. La lettre commençait en ces termes :

« Monsieur Dabbadie, par un acte parti-
« culier passé à Fontainebleau le 3 novem-
« bre 1762, ayant cédé de ma pleine vo-
« lonté à mon très-cher et amé cousin le
« roi d'Espagne, et à ses successeurs et hé-
« ritiers, en toute propriété, purement et
« simplement, et sans aucune exception,
« tout le pays connu sous le nom de la

« Louisiane, ainsi que la Nouvelle-Orléans
« et l'île dans laquelle elle est située ; et,
« par un autre acte passé à l'Escurial, signé
« du roi d'Espagne, le 23 novembre de la
« même année, Sa Majesté Catholique ayant
« accepté la cession du pays de la Louisiane
« et de la Nouvelle-Orléans....., je vous
« fais cette lettre, etc., etc., etc. »

Signé LOUIS.

Et plus bas :

Le duc de CHOISEUL.

M. Dabbadie étant mort peu après, avait été remplacé par M. Aubry.

En 1765, les jésuites furent obligés de se retirer de la Louisiane.

En 1766, le roi d'Espagne nomma pour son gouverneur à la Louisiane don Antonio de Ulloa.

Le 10 juillet, même année, le gouverneur arriva à la Havane, d'où, peu de temps après, il se rendit à la Nouvelle-Orléans. On désirait qu'il se fît reconnaître sans délai; tous les efforts furent inutiles. Il resta deux ans à la Nouvelle-Orléans sans justifier de



ses pouvoirs, tranchant en souverain, faisant des chicanes aux habitans, aigrissant les esprits, et tourmentant surtout M. Chauvin de la Freynière, procureur-général du conseil.

Il ne voulut point faire prêter le serment de fidélité aux habitans; mais, voyageant dans toutes les parties de la Louisiane, partout il entravait les opérations, exerçant la tyrannie la plus révoltante. On se permit de l'interroger; il tergiversa, et répondit avec la plus dure insolence. Il en résulta des pourparlers qu'Ulloa traita de désobéissance, et des assemblées qu'il accusait d'insurrection.

Ne cessant de commettre des injustices et de se rendre odieux, il devint impossible de supporter plus long-temps un joug aussi pesant. M. Chauvin de la Freynière, indigné d'une conduite aussi indécente et d'une tyrannie de deux années, se présente au conseil supérieur, enflamme les esprits par son éloquence, et l'arrêt qui intervient est conforme à ses conclusions. Il est décidé qu'on se transportera chez Ulloa, et que propo-

sition lui sera faite de se faire reconnaître ou de retourner en Espagne.

Ulloa n'hésite point; il préfère partir; en vingt-quatre heures, il est prêt et met à la voile : en quarante jours, il est à Madrid, où il peint les Français comme des révoltés, et particulièrement la Freynière, qu'il désigne comme très-dangereux.

D'après le tableau qu'Ulloa fait de la Louisiane et de la disposition de l'esprit de ses habitans, on ne trouve point d'Espagnol qui veuille en accepter le commandement.

Un étranger, un Irlandais, qui avait besoin de tout risquer pour faire fortune, se présente pour remplir les vues de la cour d'Espagne : c'est O'Relly, trop connu par ses atrocités. Cet officier avait des protecteurs puissans. Sa Majesté Catholique l'agrée comme une victime qui se dévoue elle-même. Le danger paraît imminent : on lui donne carte blanche. Il part avec cinq mille hommes et l'autorité d'un roi.

Pendant sa traversée, son silence annonça qu'il méditait un plan terrible. Pour mieux assurer sa fortune par le mérite d'une grande



réputation de fermeté, il imagina d'y parvenir par les moyens les plus frappans et les plus cruels.

Mercredi 25 décembre 1816. *Nouvelle-Orléans.*

En septembre 1769, O'Relly arriva dans le port de la Nouvelle-Orléans. Les troupes mettent pied à terre; on leur cède les portes de la ville. Le lendemain, O'Relly descend au palais du gouvernement, résolu, malgré le bon accueil qu'il reçoit, d'exécuter ses projets sanguinaires.

On s'empresse de lui rendre foi et hommage; il se montre affectueux envers ceux même qu'il veut perdre; il les rassemble avec adresse, et les retient sous divers prétextes. Au moment qu'il juge favorable, il passe dans un cabinet rempli de gardes hérissées de baïonnettes.

M. de la Freynière est appelé : à peine entré, il lui demande son épée, en lui déclarant qu'il est prisonnier d'état. Il agit de même avec Jean Milhet, et s'empare ainsi des

douze principaux habitans de la Louisiane; savoir : Joseph Milhet, capitaine de milice et négociant, frère de Jean Milhet; Marquis, capitaine au régiment de Halwill, Suisse; le chevalier de Noyant, ancien capitaine de cavalerie; Hardi de Bois-Blanc, conseiller; Doucet, avocat; Carèce et Poupet, négocians; et Petit, riche marchand.

Une garde nombreuse les précipite dans les cachots; M. de Villeray s'était retiré sur son habitation; il cède à de perfides insinuations, revient en ville, où il est saisi à l'instant même. C'était un homme fort, de haute taille et d'une bravoure éprouvée; il se précipite sur les grenadiers espagnols, et tombe percé de coups de baïonnettes.

O'Relly tient son tribunal *sanguinaire*; il précipite le jugement. Les prisonniers sont transférés à bord de sa frégate, qui se tenait à quelque distance de la ville. Les victimes sont jugées; leur condamnation leur est lue.

Six des treize sont condamnés à une prison perpétuelle; savoir : MM. de Mazan, commandant et administrateur; Jean Milhet



déjà mentionné; Poupet aîné, négociant; Hardi de Bois-Blanc, conseiller; Doucet, avocat, et Petit, marchand.

Les six autres: MM. de la Freynière, Marquis, Joseph Milhet, frère de Jean, le chevalier de Noyant et Carèce, sont condamnés à être fusillés en place publique. M. de Villeray ayant péri, O'Relly voulut qu'il fût exécuté en effigie.

Les hommes, les femmes, une foule d'enfans viennent pour obtenir la grâce de leurs parens, de leurs époux, de leurs pères: un tigre a prononcé l'arrêt.

A trois heures après-midi, le 27 septembre 1769, les victimes paraissent, conduites chacune par deux officiers qui leur donnent le bras; on les mène sur la place dite le Champ-de-Mars. Marquis se présente le premier; il montre un estomac couvert de cicatrices, et leur dit: Tirez, bourreaux! Il expire. Ses camarades montrent la même fermeté; les victimes tombent baignées dans leur sang.

MM. de Noyant, Milhet, Marquis et Carèce, périrent vêtus de leur uniforme.

qu'il y commandait l'armée espagnole en 1782. C'était un homme d'un physique heureux, bon militaire, extrêmement aimé du soldat, de mœurs très-douces, très-agréable aux Français, ainsi que son épouse, née à la Louisiane, et remarquable par son mérite non moins que par sa beauté.

Jeudi 26 *décembre* 1816. *Nouvelle-Orléans.*

C'est un grand préjugé que celui qui attribue tant de maux au gouvernement espagnol ! je me plais à lui rendre cette justice, que, sous sa direction à la fois sage, éclairée et pacifique, la Louisiane s'est accrue en population et en richesses. Il faut bien qu'il en soit ainsi, puisqu'en dépit de la prévention, en apparence indestructible, que l'infâme conduite d'un aventurier irlandais éleva contre le nom espagnol, le souvenir des gouvernans, intendans et administrateurs de cette nation est encore révéré parmi les Louisianais.

En s'emparant de la Louisiane, les Espa-

particulièrement rappelée. On sait seulement que le pays a prospéré et fleuri, jouissant d'une paix profonde, de ce bien sans prix que le souffle empesté des raisonnemens démagogues ou de leurs dupes à courte vue a relégué dans les espaces imaginaires.

Ainsi la femme honnête, modestement retirée sous le toit où les destins l'ont fixée, coule en paix des jours heureux. Ses attentions délicates envers l'époux qu'elle a choisi, les soins qu'exigent ses enfans et la surveillance domestique, absorbent tous ses momens et toutes ses pensées. Presque étrangère à la société, le monde consiste dans sa famille. Ses voisins l'estiment; le public n'entend jamais parler d'elle; son existence est, pour ainsi dire, ignorée. Dans le bonheur, elle cache sa félicité; dans l'infortune, la patience et le courage lui sont de fermes appuis; et le tendre intérêt de celui qui sait l'apprécier, verse dans son cœur les plus douces consolations; tandis que l'intrigante et la coquette sont lancées dans les tourbillons d'une vanité désordonnée, d'une galanterie cupide et d'un luxe dont elles seules

cence du sang français et cette ardeur spadassine qui classe à un rang si bas les misérables dont l'esprit est rétréci honteusement s'ils sont braves; et que l'expérience nous montre si souvent comme de lâches exercés à l'assassinat.

Les habitudes religieuses influèrent sur les mœurs et les adoucirent, en même temps qu'elles tendaient à rectifier les écarts de cette multitude dont l'or est l'unique dieu, et qui, sans les lumières de la foi et du christianisme, ne saurait trouver en soi ces principes de probité, cette délicatesse de sentimens, cette noblesse d'idées dont la religion devient incontestablement le plus ferme appui, mais qui sont tellement et si profondément implantés, qu'au défaut de cette révélation divine, ils en eussent en quelque sorte tenu lieu.

Ce qui prouverait encore la douceur du régime espagnol pendant cette époque de trente-trois années qu'a duré leur domination à la Louisiane, c'est que nuls troubles, nul événement marquant, nulle guerre n'ont eu lieu. Nulle époque n'est

berceau; sa marche s'est faite à pas de géant, au point de se trouver en proportion qu'on doit qualifier de comique, en la comparant avec la forme grêle, la stature débile et la croissance forcée de cet adolescent gangrené, sombre, fanatique, d'une grossièreté et d'une ignorance d'autant plus dégoûtantes, qu'il s'estime le plus poli et surtout le plus éclairé parmi les diverses nations du monde civilisé.

Ce pauvre peuple s'imagine avoir soutenu la guerre contre l'Angleterre! eh, quelle est sa force? Cinq ou six frégates, deux ou trois vaisseaux, et dix mille hommes de troupes du lac Érié au golfe du Mexique.

Ces bonnes gens s'imaginent avoir fait la guerre avec l'Angleterre, quoique cette puissance n'ait jamais envoyé contre eux une seule escadre ni même trois vaisseaux de ligne réunis, quand on s'est contenté, sur douze cents vaisseaux de guerre, de les bloquer avec quatre ou cinq frégates qui les forcèrent à un embargo ruineux.

Il est vrai que cet embargo, retenant à terre la totalité de leurs hommes de mer, ils

avaient l'avantage d'armer ce qu'ils appellent modestement des frégates, quoique ces bâtimens soient infiniment supérieurs en force aux anciens vaisseaux de ligne de 64 canons; ils avaient, dis-je, l'avantage d'embarquer une nuée de matelots d'élite sur ces prétendues frégates, de les bourrer de caronnades de 32 chargées de mitraille et de clous, et d'attaquer ainsi des frégates ordinaires avec un équipage sans choix; ce qui explique suffisamment quelques succès faciles tant sur mer que sur le lac Érié, où les Anglais n'avaient que de très-petits navires de six et de dix canons construits en toute hâte, équipés au hasard, contre une flottille supérieure en nombre, et comptant deux vaisseaux de guerre, chacun de vingt pièces de canon.

Mais, dans la baie de Chesapeak, comment avez-vous défendu le fort Washington? Quelle contenance ont faite vos troupes à Bladensburg? Comment avez-vous laissé incendier votre capitale et son capitole? Comment défendîtes-vous Baltimore? Qui

vous a sauvés à la Nouvelle-Orléans? Qu'eût fait Jackson sans les Français? Qu'avez-vous obtenu dans le traité de paix qui termina cette guerre? N'aviez-vous pas tiré l'épée pour le redressement des insultes faites à votre pavillon? N'était-ce pas pour empêcher la honteuse visite de vos vaisseaux?

Pourquoi donc avez-vous remis l'épée dans le fourreau avant d'avoir obtenu le redressement de ces griefs?

Pourquoi paradez-vous dans la Méditerranée pour insulter des états sans force et baisser le ton l'instant d'après?

Comment ne voyez-vous pas qu'on peut ramasser en une heure de temps vos dix barques de bois de cèdre, et faire filer vos étoiles comme ces feux que le peuple ignare prend pour des constellations, et qui ne donnent un faux éclat que pour s'évanouir à l'instant même?

Et cependant l'étoile des Césars brille impérissable aux voûtes du firmament, et, dans les siècles des siècles, elle doit, im-

mortel emblème des rois, faire encore l'admiration de la terre et l'ornement des cieux!

> Micat inter omnes Julium sidus
> Velut inter ignes luna minores.
>
> HORAT.

L'année 1787 vit fonder à la Nouvelle-Orléans le couvent des Ursulines, qui devint une précieuse école pour les demoiselles, un exemple de bonnes mœurs et des pratiques de la religion.

Samedi 28 décembre 1816. *Nouvelle-Orléans.*

Le 14 juillet 1802, Sa Majesté Catholique rétroceda la Louisiane à la France. Des ordres furent aussitôt expédiés de Madrid pour que l'on effectuât immédiatement cette rétrocession.

Ce ne fut néanmoins qu'en 1803 que le sieur Laussat, nommé préfet de la Louisiane par Buonaparte, arriva à la Nouvelle-Orléans pour y commander au nom de

l'usurpateur. Il y vint sans troupes. Les Espagnols continuèrent le service de la ville et des forts.

Ce fut peu après cette nouvelle prise de possession que Buonaparte eut l'audace de vendre la Louisiane aux Américains, et que ceux-ci ne se firent aucun scrupule d'acheter cette colonie d'un brigand dont l'effronterie était le titre unique.

En 1804, les Américains entrèrent en possession de la Louisiane; et, *depuis douze* ans, elle est sous le gouvernement des États-Unis, formant un état particulier de la confédération.

Malgré les efforts des Américains pour mettre la Louisiane à l'unisson des autres états, amalgamer sa population avec la leur, en modifier les mœurs et les usages, et les ployer sombrement à la forme intolérante de leur moule haïssable, la nature, plus forte, se rit de leurs vaines tentatives. La gaîté française se soutient imperturbable. L'Américain est l'étranger du pays; l'esprit général est en contraste avec son esprit, et

je ne pense pas qu'il puisse raisonnablement se flatter de voir jamais la Louisiane véritablement américaine.

Déjà l'on commence à se dégoûter fortement de leur mode taciturnement tracassier, de leurs éternels baisemens de Bible, exécrable source de faux témoignage dans le pays de l'avidité, de la fraude et de l'hypocrisie la plus consommée.

On n'aime point leur manière d'asseoir l'impôt et de venir chez un particulier lui demander s'il a une montre, afin d'en exiger un tribut; et, en cas de négative, serment et baisement de Bible.

Deux négocians très-connus de cette ville se présentèrent dernièrement chez un juge de paix de qui je tiens l'anecdote. Ces messieurs venaient déclarer que des marchandises saisies (parce qu'on soupçonnait qu'elles étaient entrées en contrebande) avaient été achetées dans leurs magasins. Le juge de paix savait parfaitement à quoi s'en tenir dans le fond; et, voulant en insinuer quelque chose à ces déclarans ou les détourner d'une si vile protestation lorsqu'il étoit

encore temps, les regarda fixement, et, de l'air le plus grave, prononça la formule ordinaire en pesant à haute voix sur l'expression: Vous le jurez ! en leur présentant la Bible. Les deux traitans, la tête basse, les yeux détournés, baisèrent le livre saint, et s'évadèrent en toute hâte comme poursuivis par la conscience d'une mauvaise action intérieurement combattue par un reste de pudeur, mais victorieusement dominée par l'inextinguible soif de l'or :

Quid non mortalia pectora cogis
Auri sacra fames !

Sous les Espagnols, dont les usages étaient bien mieux en rapport avec les mœurs françaises, on dut nécessairement désirer de rentrer sous le gouvernement français.

Les Américains font regretter ce calme heureux, cette loyauté, ces habitudes religieuses, introduites avec le régime espagnol, qui ne saurait être entaché par les atrocités dont un aventurier irlandais osa se rendre coupable, en noyant sa mémoire dans l'exécration des hommes probes, de quelque pays qu'ils pussent être.

Ce prétendu bienfait d'une législature n'est qu'une source de tracasseries et de misérables débats, dignes sépulcres de la loquacité des avocats et des petits diseurs de *nonsenses*.

Verba et voces prætereà nihil !

Ce régime ne sied nullement à une population française : encore quelque temps, et l'on verra qu'entre des Français et des Quaquers ou Trembleurs, il ne peut exister aucun rapport.

Lundi 30 *décembre* 1816. *Nouvelle-Orléans.*

Nous avons joui d'un temps extrêmement beau jusque vers le 21 décembre, époque du solstice. Depuis lors, les pluies ne cessent point; le ciel est couvert de nuages, et les rues sont impraticables à force de boue. Les trottoirs n'en mettent point à l'abri. Ils sont très-mal construits et couverts d'eau, pour peu que la pluie dure : on n'y a point pratiqué de prolongemens dans les intervalles

des rues, de sorte qu'ils serviraient tout au plus autour d'un seul îlot.

Et cependant c'est dans la saison des pluies et quand la Nouvelle-Orléans présente l'image d'un marais fangeux, qu'on lit de toutes parts des annonces de bal; mais, comme il n'y a point de places de fiacres, et qu'on ne peut avoir une voiture à *volonté*, il en résulte fort souvent que la comédie ou le bal annoncés n'ont pas lieu par l'impossibilité de s'y rendre ou par le surcroît considérable de dépense qu'ils occasionneraient.

Il est curieux d'entendre raconter de quelle manière les dames se rendaient au bal avant l'époque de 1804, lorsque les trottoirs n'existaient point. En costume de Diane à la chasse, elles s'enfonçaient bravement dans les vases, quelquefois pendant une demi-lieue, suivies d'esclaves portant leurs vêtemens de rechange. A l'entrée de la salle de bal était un local préparé pour des bains pédiluves et des cabinets de toilette, où les belles se paraient de leurs atours destinés à la plus triste dégradation lorsqu'il fallait, au retour, retraverser ces routes immondes, en

dépit d'obstacles que la passion seule avait donné le courage de surmonter.

On a vu des dames venir de cette manière depuis le Bayouc jusqu'en ville.

Le Bayouc est un petit port à une lieue au nord de la Nouvelle-Orléans; c'est de là qu'on va au lac de Pontchartrain à l'ouest, ou dans un autre lac à l'est communiquant avec la mer.

Il y a au Bayouc une maison où l'on va pour l'agrément de la promenade; elle est tenue par un nommé Davies, qui y donne des repas que la roue de fortune lui rembourse à gros intérêts. On trouve à louer des voitures pour s'y rendre et en revenir.

Quand le temps est beau, la partie de la route du Bayouc qui avoisine le rempart, offre un joli coup d'œil du côté de l'est seulement. On y voit une suite de maisons avec des jardins presque tous embellis d'allées d'orangers: dans cette saison, ces arbres sont chargés de pommes d'or; mais elles font surtout un admirable effet sur le vert foncé de l'oranger-myrte très-commun à la Loui-

siane. Le côté ouest du chemin du Bayouc est entièrement marécageux.

Cette année, la température a été remarquablement douce à la Noël. Il paraît que cela arrive très-rarement. La chaleur a lieu malgré la pluie, à raison de la direction du vent, qui souffle de la partie du midi.

On continue à faire fête au régicide Taillefer et au parjure Lefèvre-Desnouettes. Je lisais aujourd'hui sur une gazette l'annonce d'un grand concert, dont la première partie est dédiée au major Bipley, en sa qualité de commandant des troupes; la deuxième, au gouverneur Villeray, et la troisième, à ce Desnouettes.

Les révolutionnaires proscrits ne pouvaient pas trouver un pays où l'opinion générale fût mieux à l'unisson de la leur. Ils viennent d'ailleurs armés de lettres de recommandation pour les maisons les plus riches. Fidèles à leur système indéracinable, les négocians font agir tous ces rouages de la machine révolutionnaire; ils les aident;

aussi est-ce à eux qu'on les adresse. Ils ne rougissent point d'aller rendre visite à un Taillefer, dont le front ineffaçablement taché du sang des rois doit être en exécration aux enfans de nos enfans, et d'âge en âge à nos derniers neveux.

Mardi 31 *décembre* 1816. *Nouvelle-Orléans.*

Il y a près d'un mois que l'on apprit ici l'envoi de la frégate française la *Désirée*, portant les commissaires du roi chargés de la mission de traiter avec le mulâtre Péthion, au Port-au-Prince, et avec le nègre Christophe, au Cap-Français, aujourd'hui baptisé par les Américains le Cap-Henri, en honneur de l'esclave-roi.

La France n'était-elle donc point rassasiée d'humiliations? Fallait-il encore qu'elle bût jusqu'à la lie dans la coupe d'amertume, et que sa tête, d'âge en âge laurifère, se courbât honteusement devant un esclave révolté, devant celui qui tient le sceptre de la

même main où la chaîne de la servitude la plus abjecte est empreinte encore?

Comment est-il entré dans les têtes que des hommes aguerris depuis vingt-cinq ans, accoutumés à l'indépendance, à la douceur des propriétés, à l'orgueil des distinctions et des rangs, et à des idées d'égalité astucieusement fomentées et entretenues par les Américains, par ce peuple qui s'est si avidement gorgé des dépouilles de Saint-Domingue; comment, dis-je, est-il entré dans les têtes que ces gens, qui jouissent en paix de si grands avantages, se soumettraient à la vue d'une chétive frégate portant un vieillard, soit que ses propositions tendissent à les faire rentrer dans l'esclavage, soit qu'il se bornât à demander que l'on reconnût la souveraineté du roi de France?

Comment ignorait-on que, l'esclavage étant fondé sur la force, la force seule peut réduire les esclaves et les contraindre à rentrer dans le devoir?

Qu'est-il résulté de ce ridicule envoi près de Christophe et de Péthion?

Les officiers portant la cocarde blanche ont été insultés. A l'instigation du consul américain et de quelques mauvais sujets anglais, les petits blancs du Port-au-Prince et les buonapartistes venus pour avoir l'honneur de servir sous les mulâtres, ont tenté de soulever le peuple contre ces victimes. Le lieutenant de la frégate, provoqué en duel par un spadassin de l'usurpateur, a, dit-on, été tué.

La frégate, l'ambassadeur et les commissaires adjoints, out été forcés de se rembarquer et de faire voile dès le lendemain 9 ou 10 octobre.

Ce même jour, le Port-au-Prince fut illuminé à raison de la nomination de Péthion en qualité de président à vie.

Sans doute la vanité, flattée par l'ambassade d'un roi de France, aura fortement excité leurs esprits aux réjouissances de cette fête, comme leur courage en sera exalté un jour de bataille.

Des torrens de sang découleront de cette ineptie.

L'on ignore encore la réponse de Chris-

tophe. On s'est bien donné de garde de descendre au Cap-Français. Il a fallu attendre le passage d'un vaisseau américain. On dit que l'esclave-roi a dédaigneusement renvoyé les paquets sans les ouvrir.

Ab uno disce omnes !

Mercredi 1er janvier 1817. Nouvelle-Orléans.

Un des plus cruels tourmens de l'état de misère est, sans contredit, celui de ne pouvoir donner à pleines mains : on l'éprouve surtout au renouvellement d'année, à cette époque intéressante consacrée par l'usage antique à l'expression des sentimens du cœur, aux vœux de la reconnaissance, aux caresses de l'affection, et aux dons aimables de la bienveillance et de l'amitié.

Heureux celui dont les jours s'écoulent en paix sous le toit de ses aïeux ! il revoit annuellement les compagnons de son enfance et le premier objet de ses ardentes amours. Jeune encore, l'espoir le charme et lui sourit ; homme fait, il s'enivre des regards de

sa belle et du bonheur d'en être aimé; plus âgé, les souvenirs jettent des roses dans sa pensée; et, sur la fin du voyage, sa main glacée trace encore l'unique désir d'un cœur chaleureux, celui d'unir sa cendre à la cendre de son amie.

Mais le navigateur, armé d'un triple airain, dédaigne les soulèvemens de la vague écumante, et les abîmes entr'ouverts, et les noirâtres écueils, et la furie des ouragans, et le sombre amas de vapeurs qui obscurcissent les cimes d'Athos et de Rhodopus chantés par les poètes. Le charme de son oreille est dans le mugissement des flots; le désordre des élémens est sa plus douce harmonie; la foudre, qui frappe sa mâture et la fait voler en éclats, trouve son ame impassible et n'altère en rien les durs battemens de son cœur.

Celui-là ne connaît ni la tendre affection ni les regrets mortels. Quand il s'éloigne des cités, quand, de son vaisseau, les voiles enflées lui font ouvrir des flots de sel, l'on n'aperçoit plus que le faîte des temples, et les tours altières, et les sommets des monts,

à cette terre maudite que d'être sous le gouvernement américain. Les turpitudes et les grossièretés dégoûtantes insérées chaque jour dans les feuilles publiques par les ignares gazetiers, achèvent de soulever le cœur.

Ici toutes les idées sont renversées; l'on n'y obtient de considération qu'autant qu'on est riche : la piraterie est à l'ordre du jour; les banqueroutes mènent à la fortune; le démagogue est fêté pour ses opinions; l'homme flétri et condamné à mort comme traître à son roi reçoit un accueil flatteur, et le régicide lui-même est honoré dans les salons.

M. de Villeray, homme bien né, nouvellement élu gouverneur de la Louisiane, s'est oublié au point d'aller aujourd'hui rendre visite à Lefèvre-Desnouettes.

L'homme d'un cœur droit est déplacé dans cette indigne contrée; ceux de cette trempe gémissent de s'y trouver enchaînés; leurs vœux les plus ardens appellent sans cesse l'heureux jour qui les verra s'embarquer et braver les dangers de la mer, en recherche d'une terre moins barbare, d'un

plus profonde vénération pour *leurs grands talens et leurs vertus éminentes.*

On compte en ce moment, à la Nouvelle-Orléans, quatre de ces malheureux : Humbert, naguère battu par les nègres de Saint-Domingue; Lefèvre-Desnouettes et Lallemand, traîtres à leur roi; et Taillefer... régicide!!!

Le temps s'est tout-à-fait remis au beau par le vent du nord, après avoir été constamment pluvieux et couvert pendant huit à dix jours que le vent du sud a soufflé.

Jusqu'ici, l'on n'a point eu de froid sensible; mais, par l'apparence des rues et la nature des terrains qui touchent à la ville, il semblerait qu'elle est bâtie au milieu d'un marais.

Dimanche 5 *janvier* 1817. *Départ de la Nouvelle-Orléans.*

A trois heures après-midi, nous sommes sous voile. Vent du nord; beau temps.

Sur la rive droite du fleuve, en face de la ville, et l'habitation Duverger, au-dessus de

vaste enclos autour de ses cases, un jardin d'un arpent, et plusieurs champs de riz et de maïs. L'année prochaine il plantera des cannes, dont il partagera le produit avec un voisin qui a une sucrerie montée.

On plante le maïs et le riz au mois de mars, et la récolte se fait en septembre. Le riz manque lorsque l'année ne donne que peu de pluie.

Il y a abondamment de quoi vivre sur un pareil bien : le jardin produit des légumes de toute espèce, et beaucoup plus qu'une nombreuse famille n'en peut consommer : on y élève une grande quantité de pigeons et de volailles; il n'y manque point de vaches; le gibier y est très-commun.

Il n'y a que cinq nègres sur ce bien. C'est à présent la meilleure saison du pays, en ce que les moustiques ne sont pas assez nombreux pour vous dévorer, et qu'il n'y a pas encore fourmilière de serpens.

C'est le beau côté que je viens de présenter : les inconvéniens sont graves. L'inégalité de la température et le passage subit du

temps chaud à un froid vif donnent beaucoup de maladies.

Le terrain n'est que boue ; la rivière mine sans cesse ses propres bords ; on est exposé à de fréquentes inondations. Chaque habitant est tenu d'élever et d'entretenir des digues le long du fleuve. Cet entretien est fort dispendieux et occupe continuellement les nègres. Les petits habitans surtout ne peuvent y suffire ; à la moindre négligence, ils sont exposés à de fortes amendes. Dès que les eaux sont hautes, ils sont obligés d'avoir deux nègres en stricte surveillance pour prévenir les accidens.

Plusieurs causes concourent aux inondations, indépendamment des crues du fleuve : les coups de vent suffisent pour forcer les digues ; en outre, elles sont ouvertes par une espèce de crabes ou écrevisses qui les percent ; les serpens s'y logent aussitôt ; et la trouée donnant issue, les eaux du fleuve y forment brèche et couvrent au loin la campagne.

La terre est jonchée d'horribles serpens,

particulièrement de serpens à sonnettes, dont les morsures sont mortelles. Aux mois de juin et de juillet, ils sont multipliés à un point qui passe toute croyance.

Durant huit mois de l'année, il est impossible d'entrer dans les bois, précisément aux époques où leur ombrage inviterait à s'y reposer. Les maringouins y forment de si prodigieux essaims, que les nègres eux-mêmes n'y sauraient pénétrer.

Malgré tant d'inconvéniens, ces terres sont habitées; l'on finit par s'y faire.

L'Espagnol chez lequel je suis descendu est un ancien marin qui, fatigué de l'inconstance de l'élément perfide, et se rappelant tous les maux qu'il a soufferts, s'estime heureux dans cette petite retraite.

Plus on approche de l'embouchure du fleuve, plus on trouve de vilains insectes et de serpens de toute espèce.

Au-dessus de l'Espagnol est une propriété inculte appartenant à M. de Roufignac, émigré français, que le vent de la révolution a poussé à la Louisiane, où il s'est établi.

Mardi 7 janvier 1817. Navigation du Mississipi.

A huit heures du matin, le bateau étant échoué de l'avant, l'équipage s'est occupé à le mettre à flot, et n'y a réussi qu'après cinq heures de tentatives et d'efforts.

Le temps est comme en été; on a peine à supporter la chaleur sur le pont.

Le fleuve est dans sa hauteur moyenne; son courant seul nous fait faire quatre milles par heure; mais il faut être un peu aidé par le vent pour pouvoir virer ou changer de direction à propos, parce que les remoux ont une grande violence près de certaines parties des rivages, surtout vers les points en saillie.

A trois heures, nous sommes venus jeter une amarre près de l'habitation Cornin.

Le propriétaire, ancien marin, natif du Croisic (Bretagne), est marié à une créole de Saint-Domingue, mademoiselle de Saint-Marc. Forcé d'abandonner l'île lors de l'évacuation, il se retira d'abord à la Jamaïque, puis à la Louisiane, où il acheta

s'est sagement confinée : on y voit en abondance les choses nécessaires à la vie.

> Nec vixit malè qui natus moriensque fefellit.
>
> HORAT. Ep. 17, lib. 1.

L'aspect de cette habitation est enjolivé par plusieurs allées et un verger d'orangers dont l'effet est on ne peut plus agréable à la vue, surtout en ce moment où le vert brillant de ces beaux arbres relève si bien l'éclat de leurs pommes d'or, et contraste si avantageusement avec la couleur grisâtre des cyprières affublées de longs voiles de mousse flottant au gré des vents.

Cette famille est infiniment plus heureuse que celles des autres émigrés de Saint-Domingue, qui, avec plus de moyens et possédant encore quelques esclaves, ont préféré de résider en ville, où l'habitude d'un certain luxe et la nécessité d'être sans cesse l'argent à la main, les mine d'année en année, sans qu'ils aient aucune des douceurs dont on jouit à la campagne, ou qu'ils soient en état de se procurer celles qui ne sont qu'à la portée des riches habitans des villes.

J'ai vu dans ce ménage le contraire de ce qui se voit communément, le mari voulant vendre pour revenir habiter la ville, et la dame, encore jeune et bien, préférant la vie des champs, quoique séquestrée de toute société.

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Loin de l'ambitieux à sa chaîne attaché,
Vit en paix sous le chaume où les dieux l'ont caché!

Je suis allé me promener dans la cyprière, non sans quelque répugnance, à cause des serpens; mais ce n'est point actuellement la saison où ils abondent. J'étais avec des gens du pays qui me dirent que si c'eût été en juin ou juillet, nous en aurions vu par centaines.

Ces bois sont de la plus triste apparence; on y est sans cesse dans la boue; à peine y a-t-il un étroit sentier pour y pénétrer, et l'on n'y peut passer qu'autant qu'on a pratiqué un fossé profond pour y attirer les eaux.

De droite et de gauche, les arbustes de toute espèce, surtout les lataniers, croissent

tellement serrés, qu'ils ne forment qu'un massif, horrible repaire des serpens à sonnettes, serpens noirs et de toutes les sortes.

Les moustiques y incommodent en hiver et vous dévorent en été : c'est un hideux réceptacle d'insectes et de reptiles de toutes formes, plus malfaisans les uns que les autres. Il faut être né dans un pareil pays pour l'habiter, ou s'y voir retenu par la dure loi de la nécessité.

L'habitation Cantin est à douze lieues de la Nouvelle-Orléans, paroisse de Plaquemine.

Mercredi 8 *janvier* 1817. *Navigation du Mississipi.*

A onze heures du matin, nous avons mis à la voile par un temps brumeux et presque point de vent.

L'aspect des rivages commence à s'attrister; les habitations sont rares; on ne voit plus que de petites cahutes; les arbres sont rabougris; les terres s'abaissent; nous approchons du fort de Plaquemine, situé sur

la rive gauche du fleuve, à douze lieues de la Balise.

A une heure et demie, nous passons devant l'habitation Johnson; c'est la dernière sur le bord du fleuve. On y a fait, cette année, cent cinquante boucauts de sucre; elle compte cent cinquante nègres. Sa distance de la ville est de dix-huit lieues; de Plaquemine, six; de la Balise, environ dix-sept ou dix-huit.

A quatre heures et demie, nous longeons la Prairie aux Moules; notre bateau y a été échoué un moment, par mauvaise manœuvre, en tardant de virer à bord. Heureusement que l'on a pu se dégager avec facilité à la faveur du courant. Le bord est profond dans cette partie; les racines des joncs forment un appui solide qui garantit les navires et les préserve de s'enfoncer dans les vases.

On voit là une cabane où les pêcheurs viennent s'abriter; c'est dans cette partie qu'ils trouvent les huîtres et les moules qu'ils portent à la Nouvelle-Orléans. Leurs pirogues en chargent quarante milliers qu'ils



vendent communément quarante gourdes et quelquefois plus.

Au-dessous de cette prairie, dont les rives sont bordées de joncs, on voit, sur la droite du fleuve, le local d'une habitation abandonnée.

Il y a trois ans qu'un M. de Fontenelle y demeurait avec sa famille ; on avait déjà eu l'exemple d'anciens propriétaires qui y avaient péri par des inondations. L'ouragan qui eut lieu à cette époque se joignant à une crue d'eau considérable, l'habitation fut envahie par le fleuve. M. de Fontenelle se sauva seul sur quelques débris. A son retour, il eut le courage de chercher sa femme et son enfant ; il trouva leurs cadavres réunis et leur donna la sépulture.

Nous éprouvons les variations insalubres du climat de la Louisiane. A trois heures après-midi, la chaleur ne permettait pas de tenir sur le pont ; à cinq heures, on n'y pouvait résister à cause du froid.

A six heures, une brume épaisse nous força à jeter une amarre à terre sur la rive droite du fleuve.

en avait point au-dessous du Détour-anglais?
Le terrain a été exhaussé à force de travail à Plaquemine. Le fort est construit en briques et monté de cinquante pièces de canon de tout calibre. Il n'est bon qu'à défendre le passage contre les vaisseaux; mais il ne suffirait point, à mon sens, pour l'empêcher, surtout à la faveur de certaines nuits, où il serait impossible d'ajuster avec précision, quoiqu'une escadre munie de bons pilotes n'eût aucune difficulté pour traverser; j'en juge d'après la grande obscurité qui régnait lorsque nous passâmes en remontant, le capitaine, ancien pilote du fleuve, tenant lui-même la barre.

De plus, ce fort ne peut rien à la défense de la Nouvelle-Orléans, parce que l'on va débarquer les troupes sur les derrières par la baie de Saint-Louis, comme firent les Anglais il y a deux ans.

La garnison de Plaquemine est ordinairement de cent cinquante hommes de troupes de ligne.

A une heure, nous avons atteint le passage du sud-ouest. C'est de ce point que l'on

Le plus honnête de leurs moyens était la contrebande, qu'ils faisaient avec toutes les facilités du monde; mais cette voie, trop lente de beaucoup, n'était que le pis-aller de ces hommes hors de la loi, et que la soif de l'or faisait rêver sans cesse à de nouveaux modes pour intercepter des convois de piastres, et pour renchérir encore sur le trésor classique des forbans les plus désespérés.

A leur tête étaient les Lafitte frères : l'un d'eux, incarcéré avant l'attaque de la Nouvelle-Orléans, en décembre 1814, se sauva de prison à l'aide de quelques personnes; l'autre, alors à Barataria, refusa une somme considérable que les Anglais lui offrirent pour les servir. Il vint en ville, suivi de sa bande, grossie de tous les marins-corsaires qui se trouvaient dans la capitale de la Louisiane. Ce furent ces mêmes hommes qui servirent avec tant de succès l'artillerie des retranchemens que l'armée anglaise eut la folie d'attaquer. Les Anglais firent preuve d'une grande valeur; mais la partie était

Sous presse,

POUR PAROITRE INCESSSAMMENT

CHEZ GIDE, FILS,

RELATION DE L'EXPÉDITION entreprise en 1816 sous les ordres du capitaine Tuckey, pour reconnoître le cours du Zaire, communément appelé le Congo, grand fleuve de l'Afrique méridionale, suivi du journal du professeur Smith, et d'observations sur le pays et les habitans, imprimé avec la permission des lords de l'Amirauté; traduit de l'anglois par l'auteur de *Quinze jours à Londres*, 2 vol. in-8°, avec un atlas in-4°.

UNE ANNÉE DE SÉJOUR A LONDRES, par l'auteur de *Quinze jours* et de *Six mois à Londres*.

SECOND VOYAGE DE JAMES MORIER EN PERSE de 1810 à 1816; contenant un abregé des opérations de l'ambassade angloise, des détails sur les mœurs et les usages, la description des localités, des renseignemens sur l'histoire moderne du pays, avec grand nombre d'anecdotes, trad. de l'anglois, 2 vol. in-8°, avec fig.

VOYAGE PAR TERRE DE L'INDE EN ANGLETERRE, par la Perse, la Georgie, la Russie, la Pologne, la Prusse, en 1817, par Johnson, trad. de l'anglois, 2 vol. in-8°.

UN AUTOMNE SUR LES BORDS DU RHIN, ou esquisse des cours et de la société de quelques états d'Allemagne, in-8°.




UNIVERSITY OF MICHIGAN



